

Plan du Chapitre 3 : Le mode capitaliste de production

3.1 De la valeur des *merchandises* à la valeur de la force de travail

I) La valeur : le schéma sommaire « VU-VE/TC-TA »

I1) La marchandise

I2) Le schéma d'ensemble « VU-VE/TC-TA » ou « Valeur d'Usage-Valeur d'Echange / Travail Concret-Travail Abstrait »

I21) Le schéma

I22) La critique de *l'égalité* des travaux humains ou du TWSN par C. Castoriadis

II) Monnaie, prix et fétichisme

II1) le prix de la marchandise comme *forme monétaire de la valeur*

II2) Les formes successives de la valeur

II21) De la *forme valeur simple* à la *forme prix de la valeur*

II22) Marx et la Théorie Quantitative de la Monnaie (TQM)

II3) Le fétichisme de la marchandise

III) La force de travail

III1) *L'homme aux écus* et la marchandise « force de travail »

III2) *L'homme aux écus* : de la circulation à la production.

III3) La marchandise force de travail

III31) Les conditions historiques de la création d'une marchandise force de travail

a) Définition de la marchandise « force de travail »

b) Genèse historique de la marchandise « force de travail » ou conditions générales

c) Machinisme et progrès technique

III32) La valeur de la force de travail : valeur d'usage et valeur d'échange

III321) valeur d'usage et valeur d'échange de la force de travail ou « Travail » et « nécessités de la vie »

a) Définition de la valeur de la force de travail

b) La distinction « *controversée* » entre travail *simple* et travail *complexe* : *l'analyse de Jean Louis Cayatte*.

b1) présentation de l'analyse de l'auteur

b2) Appréciation de la portée critique de la thèse de J.L Cayatte

III322) La distinction essentielle entre « travail » et « force de travail » : l'intuition de H. Trower

3.2) Le procès de production et la création de la valeur par la force de travail : genèse de la plus value

I) Le cycle du capital industriel : le schéma « sphères-procès »

I1) *Le procès de production* proprement dit

I2) *Le procès de valorisation* (au sens strict)

I21) l'origine du profit

I211) La définition du Livre I du « Capital » de la plus value comme *surtravail* : plus value relative et plus value absolue.

I212) Le profit dans la théorie économique

I2121) La théorie économique et la définition du *profit* : le problème

I2122) Les définitions du *profit pur* comme « *gain excédentaire* » depuis A. Smith

1) L'analyse de Smith : « *Richesse des Nations* » (1776)

2) Le *profit pur* comme excédent par rapport à un « *coût de transfert* »: Von Wieser (XIX^{ème})

I2123) Le *profit pur* comme résultat de l'activité de l'*entrepreneur*

1) L'entrepreneur, *facteur de production* : l'objection de Edgeworth

2) L'entrepreneur comme *fonction*

a) L'oubli d'A. Smith et des classiques anglais

b) L'analyse pionnière de R. Cantillon, reprise par JB Say

c) H. Von Thünen : l'intégration du risque et de l'assurance

d) Le travail de diffusion et de vulgarisation de JS. Mill (1848) et les limites du modèle statique

e) F. Knight (1921) : l'entrepreneur et l'*incertitude*

f) J.A Schumpeter (1912) : l'*entrepreneur innovateur* et la dynamique économique

I2124) Conclusion

I22) L'équation de la valeur d'une marchandise: *valeur brute et valeur nette*

II) Le procès de valorisation (au sens large)

II1) Profit et *taux de profit* pour un capital particulier

II2) La répartition de la plus value entre les formes de revenus et la théorie de l'intérêt

II21) L'intérêt comme résultat d'un partage du profit global (P_G)

II22) Les variations du taux d'intérêt ou de I_p

II221) Limite *inférieure* et limite *supérieure* de I_p

II222) Les valeurs intermédiaires et le cycle des affaires

II23) présentation sommaire de l'approche des variations du taux d'intérêt de R. Hilferding

II231) Les antécédents

II232) L'analyse de R. Hilferding

II24) Conclusion sur la théorie de l'intérêt chez Marx

II3) Le capital social et la *péréquation des taux de profit*

3.3) Le problème de la transformation des valeurs en prix de production

I) L'exemple du Chapitre IX du Livre III du Capital : « Etablissement d'un taux général de profit (taux de profit moyen) et transformation des valeurs des marchandises en prix de production ».

II) La signification du problème de la transformation et le débat sur les solutions

II1) La leçon de l'exemple de Marx

II2) Une autre présentation du problème : M. Blaug

II3) Quelques rappels sur les débats relatifs au problème de la transformation.

II31) Une longue controverse

II32) La solution critique de P. Sraffa au problème de la transformation des valeurs en prix de production

III) Valeur, prix de production et prix de marché : développement de la théorie marxienne du *prix en prix de marché*

III1) La théorie marxienne de la formation du prix de marché : présentation

III2) Complexité de la *théorie des prix* et considérations critiques.

Annexe 1 au chapitre 3 : La création de la plus value

Annexe 2 au chapitre 3 : La critique de la théorie de l'exploitation de la force de travail par E. Von Böhm-Bawerk.

Annexe 3 au chapitre 3 : Introduction à l'histoire de la monnaie et de la finance - Gênes et le rôle des cités italiennes -



Chapitre 3 : Le mode capitaliste de production

« Das Kapital » définit et expose ce que Marx nomme « **le mode capitaliste de production** ». C'est par la critique du *discours Classique* que procède son auteur. L'histoire de la pensée a toujours fait une place importante aux thèmes fondamentaux du « Capital ». Ce sont ces thèmes qui seront développés dans les chapitres 3 et 4. On les trouvera exposés dans les ouvrages donnés en bibliographie, notamment dans « *Le projet marxiste* » de Serge Latouche, et aussi le Manuel de Ghislain Deleplace ou ceux de Henri Denis et Mark Blaug, et les autres manuels. Le manuel de G. Deleplace traite Marx au chapitre V. Il adopte un point de vue original, qui nécessite une présentation. J'ai proposée celle-ci, ainsi qu'une critique, dans le document de cours N°4-1/2.

3.1 De la valeur des *marchandises* à la valeur de la force de travail

I) La valeur : le schéma sommaire « VU-VE/TC-TA »

II) La marchandise

Comme vous l'aurez constaté, l'histoire de la pensée économique est marquée par une *continue redéfinition de la richesse des sociétés*. Marx n'échappe pas à cette règle.

« *La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une « immense accumulation de marchandises ».* *L'analyse de la marchandise sera donc le point de départ de notre analyse.* » (K. Marx, Le Capital, Livre I) [C6]. Ce sont les deux premières phrases du Capital. Elles jouent le même rôle que la phrase d'Aristote dans la « Métaphysique » : « *Etre se dit en une pluralité se sens.* » (Métaphysique – Γ,2, 1003 à 33 ; et Z : I, 1028 à 10).

La marchandise devient le *concept initial*, là où les classiques proposaient d'étudier la production et la répartition de la richesse comme celles de **Biens** ou de **Produits**. Ces représentations physicistes de la richesse ne conviennent pas pour caractériser la production capitaliste réalisée par des travailleurs et des machines, les uns **salariés** du capitaliste et les secondes **propriétés** du capitaliste. Dans le *rapport salarial* une véritable « **transsubstantiation du produit en marchandise** » se réalise. La première étape de l'analyse qui permet d'en rendre compte est celle de la définition de la **valeur** de la marchandise. Nous cherchons à en donner un exposé proche du texte de Marx, tout en soulignant les remarques et critiques fondamentales formulées à son encontre.

I2) Le schéma d'ensemble « VU-VE/TC-TA »

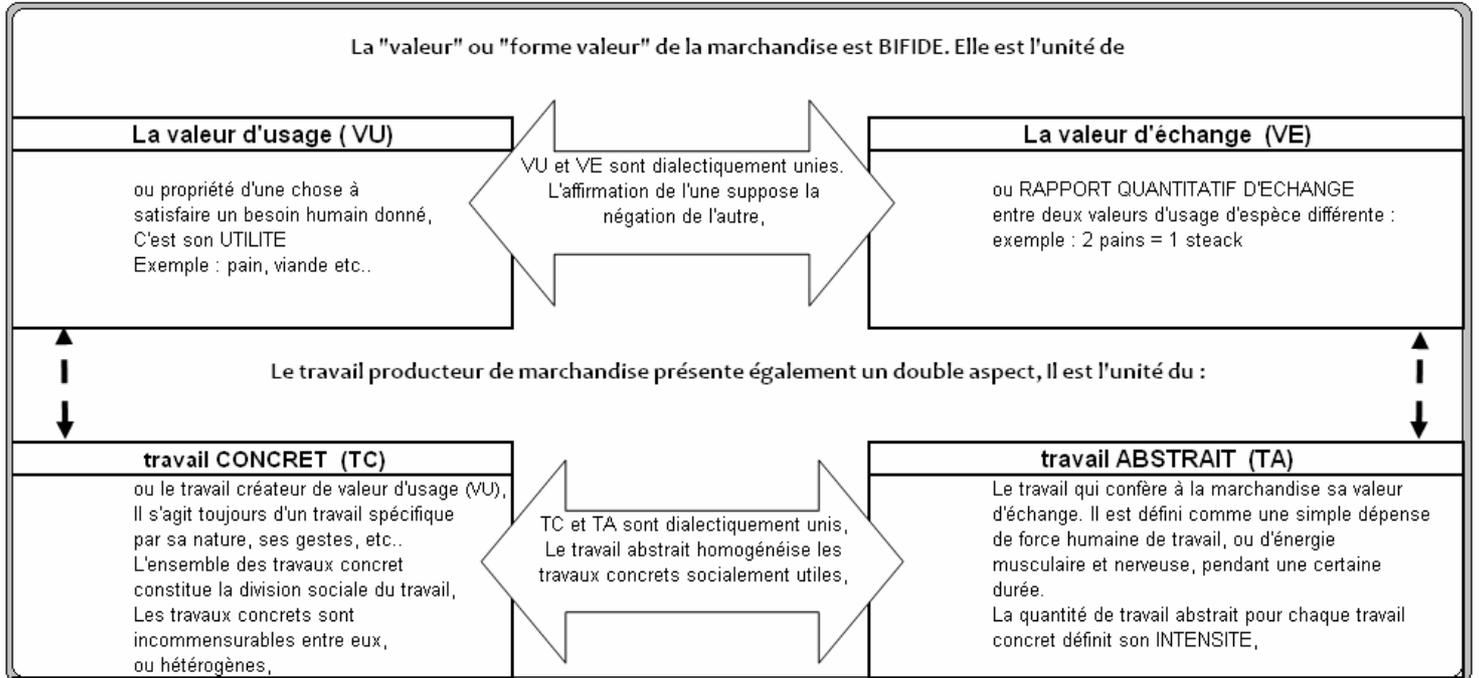
ou « Valeur d'Usage-Valeur d'Echange / Travail Concret-Travail Abstrait »

I21) Le schéma

Disons le immédiatement, il n'y a aucun rapport entre la définition de la valeur travail donnée par Ricardo, et celle construite par Marx. C'est comme dire du célèbre compositeur G.F Haendel que « *c'est surtout dans la scène recitative et l'arioso avec orchestre que le musicien a infusé un esprit nouveau* » (« Histoire de la musique »-Folio Essais- T.1-Vol 2- P1873). Un facteur essentiel fait donc diverger les deux définitions : *la force de travail et son exploitation*. Mais, Marx ne substitue pas dès le début de son analyse le concept de *force de travail* à celui de *valeur*. Il conçoit donc la *richesse comme une accumulation de marchandises produites par le travail humain*. On illustre ceci dans le schéma d'ensemble « VU-VE/TC-TA »

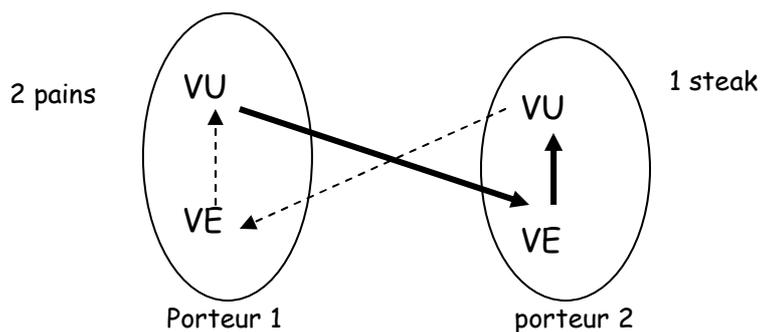
(annexé au dossier N°4) pour simplifier la présentation. On lit principalement que : ***tout comme la marchandise, dont « la valeur » est une unité de deux formes (valeur d'usage et valeur d'échange), le travail est aussi une unité de deux formes, ou « aspects » (travail concret et travail abstrait).***

le schema "VU-VE / TC-TA"



Commentaire du schéma

L'unité dialectique de la VU et de la VE peut être présentée à la manière du Professeur Delaunay (voir « *Nouveau cours d'Economie Politique* » - Cujas,...). Soit 2 individus (1 et 2) propriétaires d'une marchandise d'espèce différente, 1= les 2 pains ; 2=le steak. L'échange respectif de ces marchandises prend la forme du schéma :



En supposant l'échange de deux pains contre 1 steak par les individus porteurs 1 et 2, on représente :

En trait plein : pour affirmer la valeur d'échange (VE) des deux pains, qui s'écrit 2pains=1steack, l'individu 1 doit nier leur valeur d'usage ou *aliéner* celle ci. En contrepartie de quoi (**traits en pointillés**), l'autre peut affirmer la VE du steak, en niant ou *aliénant sa valeur d'usage*.

L'échange de 2 VU d'espèce différente est le troc, et il représente « la forme valeur simple » (la FVS). C'est sur la base de cette forme simple de la valeur que Marx établit une première différence avec la théorie ricardienne.

La FVS : 2pains = 1steack, suppose puisqu'il s'agit d'une égalité, qu'il existe de part et d'autre un élément commun. Or, en tant que valeurs d'usage (VU), et donc **résultat d'un TC**, les deux marchandises ne sont pas commensurables. La forme Valeur de la marchandise

existe donc du fait qu'elle peut être exprimée par un rapport quantitatif d'échange, dans lequel sont confrontés **deux travaux différents (ou concrets) mais suivant le même aspect** : celui de la simple **dépense de force humaine**, donc d'énergie, pendant une certaine durée (ou travail abstrait).

En considérant la forme valeur à l'échelle sociale, on parvient à la définition de Marx selon laquelle :

**« La valeur d'une marchandise est déterminée par le quantum de travail matérialisé en elle, par le temps socialement nécessaire à sa production »
(LI, Sect3, chap.7,§2).[C7]**

Nous noterons ceci : « TWSN », c'est-à-dire « Temps de travail socialement nécessaire »

Et : « *Le temps socialement nécessaire à la production des marchandise est celui qu'exige tout travail, exécuté avec le degrés moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales* » (LI, Sect1, chap1, §1) [C8].

De cette théorie de la valeur travail qui enseigne que **l'échange est déterminé par l'égalité des dépenses de temps de travail humain réalisé pour produire chaque marchandise**, Marx déduit la plupart des enseignements du Livre I, dont celui de **l'exploitation de la force de travail**. Aussi s'agit t'il d'une théorie de la valeur qui a focalisé l'attention des commentateurs et critiques. Si certains (les post classiques) considèrent que Marx reproduit Ricardo, d'autres (les néo-classiques) lui opposent une théorie de la « valeur-utilité ». On a vu également (Chapitre 1) que M. Blaug suppose la théorie de Marx, caduque, du fait de ses contradictions. Toutes ces critiques ne sont cependant pas de nature à entraîner l'abandon de la théorie de la valeur travail. Seul, nous semble t'il, **Cornelius Castoriadis** a mis le doigt sur ce qui paraît être une faiblesse méthodologique de la démonstration de Marx, dans son article fondamental : « *Valeur, égalité, justice, politique : de Marx à Aristote et d'Aristote à nous....* ».

I22) La critique de *l'égalité* des travaux humains ou du TWSN par C. Castoriadis

Marx ne démontre pas, dit-il, l'égalité, au sens propre, des travaux humains échangés, parce qu'il ne le peut pas. Le comble, selon Castoriadis, est qu'il se réclame de l'autorité d'Aristote pour prétendre lui emprunter une démonstration rigoureuse. Or, en comparant les mécanismes de l'échange de marchandises dans les deux sociétés, la grecque antique, et l'Angleterre du capitalisme, on peut constater que l'égalité n'a pas le même sens, et surtout qu'elle n'existe pas dans le monde moderne.

Dans le Livre I du « Capital », Marx fait en effet l'éloge d'Aristote, dans le célèbre passage où il parle du « **génie d'Aristote** ». En résumé, le « génie d'Aristote » serait d'avoir vu dans la valeur d'échange un *rapport d'égalité* entre les deux marchandises de part et d'autre de l'équation¹. Mais la conception aristotélicienne est « limitée » selon lui, et elle doit s'en tenir à l'idée d'une égalité issue de la pratique ou « *pour le besoin pratique* ». Aristote ne peut donc expliquer la valeur d'échange. Et cette limite est due selon Marx, à la société esclavagiste, inégalitaire, de son époque, puisque celle-ci l'empêchait de concevoir une *égalité entre les travaux humains* sous leur aspect « *abstrait* », donc comme « simple dépense d'énergie ». D'où l'on déduit que le « travail abstrait » n'apparaît comme tel, et fonde la valeur des

¹ Ceci dans l'un des quatre traités de Morale attribué à Aristote : « *Ethique de Nicomaque* », - Livre V : « La Justice » - le plus consulté par les économistes. Aristote avait une fille « Pythias » (du nom de sa femme), et un fils « Nicomaque » (du nom du père d'Aristote).

marchandises, que dans le Mode de Production qui a réduit le travail à sa dimension de « TWSN » ou abstrait.

En affirmant cela, Marx n'aurait pas compris Aristote selon Castoriadis. Aristote n'expose pas à propos de la « forme valeur » *un point de vue économique* (la valeur comme concept mesurable et vérifiable empiriquement), mais *politique* (la valeur comme « *paradigme* » unissant « **valeur et égalité** » et « **justice et politique** »).

L'égalité dont traite effectivement Aristote doit être resituée dans sa conception de la **Justice redistributive**. Aristote écrit : « *l'injuste est l'inégal, le juste est l'égal* ». Par conséquent, l'égalité est définie comme *proportionnalité géométrique*, et non comme *égalité arithmétique*. Elle ne peut donc être entendue que comme *une juste moyenne*, ou comme *le moyen de quelque chose d'égal entre 2 objets (O₁ et O₂) et 2 individus (I₁ et I₂)*. Sa définition pose le problème du *partage*. Aristote le résout par *l'égalité géométrique*, dans un tableau croisant (Objets/individus).

L'égalité géométrique au sens d'Aristote

Individus \ Objets	I1	I2	Total2
O1	450	150	600
O2	150	50	200
Total1	600	200	800
			Ensemble

Chaque total est une somme pondérée des quantités des deux objets

$$600 = (600 \times 0.75) + (600 \times 0.25)$$

$$200 = (200 \times 0.75) + (200 \times 0.25)$$

$$800 = (800 \times 0.75) + (800 \times 0.25)$$

L'égalité au sens d'Aristote est définie par « *la même égalité quant aux individus et quant aux objets* », de sorte que « *les objets sont l'un à l'autre, comme les individus sont l'un à l'autre* ». Aristote situe en conséquence la contestation là où : « *des égaux ont et possèdent des choses inégales, et des inégaux des choses égales* ». Sa solution est alors celle de **l'égalité de proportion**. Ainsi, en supposant que toutes les cases du tableau soient proportionnelles à 100, et qu'il s'agisse d'une nourriture distribué à *un bébé* et à *un géant*, alors le partage peut être dit inégal. Il faut donc que l'égalité soit une égalité de proportion, telle que I1 est à I2, comme O1 est à O2. Ce rapport d'égalité s'écrit :

$$\langle \mathbf{I1/I2 = O1/O2} \rangle \text{ d'où l'on déduit : } \langle \mathbf{I1/O1 = I2/O2} \rangle$$

$$\text{Soit dans l'exemple } (600/200) = (600/200) \Leftrightarrow (600/600) = (200/200)$$

On voit ainsi que le problème de la commensurabilité est résolu si et seulement si la répartition initiale a été donnée.

Marx, en adoptant la mesure de la valeur par le TWSN trouve effectivement une base de comparaison, mais en *supposant donnée la répartition initiale* parce qu'il l'ignore. Cette mesure par le TWSN est considérée par Castoriadis comme une question de simple bon sens, ou une *tautologie*. Il écrit à propos de l'égalité chez Marx : « **qui donnerait (en effet) 10 pour avoir 9 ?** ».

En conclusion, il ressort que le rapport de Marx à Castoriadis est (en se conformant au passage du « génie d'Aristote » dans le Livre I) « réducteur ». Castoriadis n'en est pas pour autant, selon nous, autorisé à considérer comme « *tautologie métaphysique* » ou « *simple question de bon sens* » l'égalité dont traite Marx. Car, il s'agirait d'un bon sens paradoxal. Marx démontre clairement que « 10 pour 9 » est un échange réel et propre à la production capitaliste. ***L'échange d'équivalent est un échange inégal, ou pour l'exprimer autrement, la loi de la valeur a pour fonction sociale la production d'un excédent, sans lequel l'accumulation serait impossible.*** Ce qu'Aristote ne pouvait concevoir est que le rapport

politique de son époque n'avait pas pour condition une production et des échanges destinés à l'accumulation, car la Cité antique est une cité guerrière et impériale.

Marx défend donc que l'échange est toujours un échange d'équivalent, mais pourtant, appliqué à l'échange « *salaire-temps de travail* », on observe qu'un travail effectif de 10h peut donner lieu à une rémunération salariale équivalente à un temps effectif inférieur de 9h, voir 8h etc....N'observe t'on pas que la même durée du travail, voire une durée moindre, est rémunérée par un salaire supérieur, lorsque celui-ci croît ? Quel est l'écart ainsi comblé, sinon celui mesuré par un différentiel antérieur à cette croissance ? Plus généralement, quelle forme prend le progrès social capitaliste lorsqu'il est mis en exergue, sinon le différentiel de niveau de vie avec les pays non capitalistes ? Ces échanges, propres à la production capitaliste échapperaient donc au bon sens suivant l'opinion de Castoriadis. Il en est de même de l'ensemble des échanges « inégaux », nombreux selon « Le Capital », à l'échelle de la nation ou à l'échelle internationale.

Pour autant la question d'Aristote, celle de la « *répartition initiale* » (ou du « *meriston* » : le *partageable*) reste pertinente et appartient à la dimension politique, ou à la sphère des *valeurs sociales*. La question est de savoir si Marx exclut cette question, où s'il lui donne une réponse telle, qu'il nous conduit à nous interroger sur les fondements mêmes du discours.

Néanmoins, en s'autorisant à généraliser la théorie de la valeur travail (plus précisément *la loi de la valeur*), il vient que ***la société marchande capitaliste peut être définie comme étant celle qui a progressivement étendu la production de marchandises, et donc l'échange comme échange de marchandises, sur la base de leur valeur.*** Selon le niveau de son développement, le capitalisme a ainsi étendu le monde des marchandises à la terre et aux subsistances au travail humain (voir notre chapitre Premier), aux biens manufacturés, aux biens de capital fixe (immeubles, machines), aux services, à la monnaie, au « capital humain », à l'information, et à la finance, et qui sont devenus le niveau le plus évolué de l'échange des marchandises à notre époque. Au stade de la mondialisation, l'univers de la marchandise s'est complexifié et nécessite un nouveau repérage sur plusieurs types de marchés. Un article extrait de la Revue « La pensée », par le **Professeur J.C Delaunay** : « *Les grandes catégories de marchandises dans le capitalisme financier mondialisé* » (voir dossier de cours), présente les « *marchandises financières* » : *les changes, les actions et les obligations.*

Aussi l'un des premiers sens du concept de **Capital** est-il donné par le type de production qui lui est attaché, savoir celle des marchandises. Au premier abord il prendra alors au moins deux formes qui correspondent à celles là même des marchandises qui l'incarnent : celle du **capital réel**, incarné dans *les marchandises ordinaires* ou « *familiales* » pour reprendre l'expression de Delaunay (les biens et services dont la valeur en travail est recensée dans le PIB), et celle du **capital « fictif »** incarné dans les *titres*. Le phénomène caractéristique de notre époque est bien évidemment la montée de la part du capital fictif, et les transformations économiques et sociales qu'il entraîne.

II) Monnaie, prix et fétichisme

III) le prix de la marchandise comme *forme monétaire de la valeur*

Si l'échange sur le marché est toujours un échange d'équivalent, *valeur contre valeur égale*, celle-ci n'est pourtant pas un phénomène immédiat et visible. La réalité *phénoménale* ou visible est plutôt celle du *prix*. Marx définit en effet le *prix d'une marchandise* comme une des *formes de la valeur*, c'est-à-dire pour reprendre son exemple : « ***L'expression de valeur relative simple d'une marchandise, de la toile par exemple, dans la marchandise qui***

fonctionne déjà comme monnaie, par exemple, l'or, est forme prix. La forme prix de la toile est donc : 20mètres de toile = 2 onces d'or » [« Capital » S1, chap1, §III,D] [C9].

En vous reportant au document de cours N°4, vous constaterez que G. Deleplace par exemple, montre qu'il peut être contradictoire de supposer la monnaie (ici l'or) comme une marchandise.

Néanmoins, la forme ultime d'apparition de la valeur, est celle du **prix sur le marché.**

II2) Les formes successives de la valeur

II21) De la *forme valeur simple* à la *forme prix de la valeur*

Pour Marx, le processus historique du « **développement de la forme marchandise** » est le corollaire des formes successives prises par la valeur *depuis la forme valeur simple* (FVS) (voir plus bas l'encadré résumé des formes successives). La FVS est aussi dénommée « *forme accidentelle de la valeur* ». Il prend pour exemple de celle-ci :

20mètres de toile = 1habit. Dans cette expression on doit distinguer les deux pôles : la toile qui existe ici comme **valeur relative** et l'habit qui joue le rôle **d'équivalent** (car il permet à la toile d'exprimer sa valeur) –*mutatis mutandis* si on inverse l'égalité-.

Nous avons vu l'unité dialectique qui unit « VU et VE » et donc aussi « TC et TA ». Il faut insister sur cette seconde. Dans l'exemple de Marx, il importe en effet reconnaître une particularité essentielle de la forme équivalent, jouée par l'habit. Par cet échange, le travail concret et privé du tailleur, sert d'expression à tout travail humain, et il est égal à un autre travail contenu dans la toile. C'est par cet échange dit Marx, que les travaux humains, quoique privés, acquièrent leur *forme sociale immédiate*, ou deviennent du travail social. *La forme valeur simple permet donc de constater que l'échange sur le marché est toujours un échange d'équivalents* (voir *mutatis mutandis* plus haut). **Ce principe de l'échange est appelé loi de la valeur.**

Pour écrire la forme supérieure à la FVS, il suffit de reconnaître que « **la forme valeur simple passe d'elle-même à une forme plus complète** » exprimée par une *série d'égalités*

20mètres de toile = 1habit *ou* = 10 livres de thé *ou* =40 livres de café *ou* =2onces d'or *ou* =1/2 tonne de fer etc... Cette forme est dite « **forme valeur totale ou développée** ».

La série d'égalité pouvant être infinie, *la forme équivalent est « fragmentée »*.
Ce défaut disparaît lorsqu'on écrit la même chose en colonne :

20 mètres de toile = 1 habit
20 mètres de toile = 10 livres de thé
Etc..

et réciproquement
1 habit= 20 mètres de toile
10 livres de thé = 20 mètres de toile
Etc...

Ainsi écrite, la forme valeur totale contient son dépassement :

La « forme valeur générale » : elle s'écrit au moyen d'une accolade :

1 habit	}	=	20 mètres de toile	→ la toile joue ici le rôle d'un équivalent général
10 livres de thé		=		
40 livres de café		=		
2 onces d'or		=		
1/2 tonne de fer		=		
Etc..		=		

La « forme prix de la valeur » contenue dans la forme valeur générale, nécessite une transition

« La transition de la forme valeur générale à la forme argent » (« Capital » Livre I, chap.1, §3) :

« Le progrès consiste tout simplement en ce que la forme d'échangeabilité immédiate et universelle, ou la forme d'équivalent général, s'est incorporée définitivement dans la forme naturelle et spécifique de l'or. L'or ne joue le rôle de monnaie vis-à-vis des autres marchandises que parce qu'il jouait déjà auparavant vis-à-vis d'elle le rôle de marchandise ». [C10, souligné par nous], soit :

20 mètres de toile = 2 onces d'or ou la forme argent

L'évolution, si on appelle les 2 onces d'or, 2livres sterling, s'écrit finalement sous la forme :

20 mètres de toiles = 2£ ou la « forme prix de la valeur ». Elle apparaît sur le marché. Aussi est-elle qualifiée de forme phénoménale de la valeur.

La monnaie ou l'équivalent général semble ne jouer dans cette expression que le rôle de **mesure de la valeur (ou étalon)**. Mais Marx retient à côté de cette fonction de la monnaie les deux autres fonctions que sont : le **moyen d'échange** (en vendant les 20 mètres de toile, le porteur dispose d'un moyen d'échange universel sous la forme de 2£), **la réserve de valeur** (si un nouveau riche ajoute à son épargne 2£, il accroît sa réserve de valeur, puisque l'épargne est la partie du revenu non consommée).

Remarque sur la genèse de la forme argent

Une historicisation de cette genèse est présentée dans l'annexe 3 de ce chapitre, Page 65 à 74.

Les fonctions de la monnaie :

Mesure ou étalon de la valeur

Moyen d'échange

Réserve de valeur

Encadré résumé des 5 formes de la valeur

b) Les formes successives de la valeur

MARX analyse les 5 formes successives de la valeur dans le passage : [*« Capital »* SI, chap 1, §III,D]. Leur définition est la suivante :

1-La *forme valeur simple* (FVS), appelée aussi « *forme accidentelle de la valeur* » : 20mètres de toile = 1habit

2-La « *forme valeur totale ou développée* » :

En ligne : 20mètres de toile = 1habit ou = 10 livres de thé ou = 40 livres de café ou = 2onces d'or ou = 1/2 tonne de fer. Mais la « *forme équivalent* » est fragmentée.

En colonne : La « *forme équivalent* » est unique

20 mètres de toile = 1 habit

20 mètres de toile = 10 livres de thé

Etc...etc...

Et réciproquement :

1 habit = 20 mètres de toile

10 livres de thé = 20 mètres de toile

Etc...etc...

3-La « *forme valeur générale* »

Elle s'écrit au moyen d'une accolade :

1 habit

10 livres de thé

40 livres de café

2 onces d'or

1/2 tonne de fer

Etc. Etc...etc...

} =
=
=
=

20 mètres de toile → la toile joue ici le rôle d'un *équivalent général*

4-La « *forme argent* »

Elle s'écrit au moyen d'une accolade ou la marchandise « Or » (ou « argent ») joue le rôle d'équivalent général

1 habit

10 livres de thé

40 livres de café

1/2 tonne de fer

Etc. Etc...etc...

} =
=
=

2 onces d'or → la marchandise « or » joue ici le rôle d'un *équivalent général*

5-La « *forme prix* »

Si on appelle les 2 onces d'or, 2livres sterling, la « *forme prix* » est une forme « monnaie » de l'argent :

1 habit

10 livres de thé

40 livres de café

1/2 tonne de fer

2 onces d'or

Etc. Etc...etc...

} =
=
=

2livres sterling → la *monnaie* joue ici le rôle d'un *équivalent général*

La « *forme prix de la valeur* », est celle qui apparaît sur le marché. **La monnaie** ou l'équivalent général semble ne jouer dans cette expression que le rôle de mesure de la valeur (ou étalon). Mais Marx retient à côté de cette fonction de la monnaie les deux autres fonctions que sont : le moyen d'échange (en vendant les 20 mètres de toile, le porteur dispose d'un moyen d'échange universel sous la forme de 2£), la réserve de valeur (si notre nouveau riche ajoute à son épargne les 2£, il accroît sa réserve de valeur, puisque l'épargne est la partie du revenu non consommée).

II22) Marx et la Théorie Quantitative de la Monnaie (TQM)²

Le fait que la forme prix soit une expression de la forme valeur simple, n'enlève pas son importance à la question de la *quantité nécessaire de monnaie en circulation*. A la réponse apportée avant lui sous la forme de la « **Théorie Quantitative de la Monnaie** », Marx apporte une objection (« Le Capital » - Livre Premier – Extrait - Chapitre III –) que l'exemple simplifié ci-dessous permet de comprendre :

Soit une économie réduite à 2 biens 1 et 2, produits en quantités q_1 et q_2 , aux prix p_1 et p_2 , à la période t .

La richesse totale (T) produite et échangée dans cette économie s'écrit :

$$T = (p_1 \times q_1) + (p_2 \times q_2)$$

$$T = \sum_{i=1}^2 (p_i \times q_i)$$

Définition : La masse de monnaie (M) en circulation nécessaire pour échanger cette richesse s'écrit : $M = T$.

Mais il faut tenir compte de la vitesse de circulation (V) de la monnaie que Marx appelle « *nombre de parcours de pièces du même nom* ». L'équation de M devient :

$$M = \sum_{i=1}^2 (p_i \times q_i) \times \left(\frac{1}{V}\right)$$

Les variations de la masse de monnaie (M) résultent donc de variations de trois facteurs :

p_i ou variation des prix

q_i ou variation de la masse de chaque marchandises

V, la vitesse de circulation de la monnaie

Le sens de variation dépend des variations respectives de chacun des facteurs, comme par exemple :

M	V	p_i	q_i
croissant	croissant	constant	constant
constant	croissant	croissant	constant
etc.,,			

L'instabilité normale des facteurs n'exclut pas qu'*en moyenne* une « *compensation réciproque* » a lieu, de sorte que dans chaque pays *en moyenne*, M est stable. Sauf si la période est celle d'une crise commerciale, ou si la valeur des métaux précieux eux-mêmes change (ex : changement de parité entre l'or et l'argent dans un système bi-métalliste).

Enoncé d'une loi : « *la quantité des moyens de circulation est déterminée par la somme des prix des marchandises en circulation et par la vitesse moyenne du cours de la monnaie* ».

Les auteurs ayant partagé ce point de vue sont : Petty, et Locke (note 78 et 80).

Les déterminations sont dans l'ordre :

Niveau général des prix $\left[\sum_{i=1}^2 (p_i \times q_i) \right] \rightarrow$ Masse de monnaie en circulation \rightarrow Quantité de métaux précieux (or et/ou argent).

² Une présentation de la TQM est proposée en Annexe au §7.4 du chapitre 7 : « *La théorie quantitative de la monnaie du XIV^{ème} au début XX^{ème} et le débat monétaire* ».

La fausse théorie alternative : la théorie quantitative de la monnaie.

Elle est qualifiée d'« *illusion* ». Elle stipule des déterminations dans l'ordre inverse du précédent. Ainsi : *les prix seraient déterminés par la masse de monnaie, elle-même dépendante de la quantité de métaux précieux*. Les notes 79 et 80 recensent les défenseurs de la théorie quantitative : les plus anciens (J. Vanderlint³, N. Barbon, Montesquieu) et les modernes (Ricardo, Mill père et fils, Lord Overstone et les partisans du « *currency principle* »).

Les fonctions de la monnaie présentées au chapitre trois (qui considère l'or comme la *marchandise monnaie*) se résolvent donc à :

- 1- La mesure de la valeur : voir les formes de la valeur et la genèse de la forme monnaie ou prix de la valeur, laquelle enseigne principalement que : « *ce n'est pas la monnaie qui rend les marchandises commensurables, c'est l'inverse* ».
- 2- Le moyen de circulation : à ce titre est critiquée la Théorie quantitative de la monnaie (voir ci-dessus).
- 3- La réserve de valeur ou Thésaurisation.

Après les *mercantilistes*, Marx insiste (Chap III) sur **la monnaie mondiale**, nécessité qui repose sur l'idée suivante : « *C'est seulement sur le marché mondial que la monnaie fonctionne à plein comme la marchandise dont la forme naturelle est en même temps immédiatement la forme de réalisation sociale du travail humain in abstracto. La modalité de son existence devient adéquat à son concept* » (Chap III, §3c).

II3) Le fétichisme de la marchandise

L'idée principale de Marx contenue dans la dénonciation du **fétichisme de la forme marchandise**, est que dans la société où la production a pris la forme de celle de marchandises se produit une inversion de la représentation telle que les rapports humains apparaissent comme des rapports entre les choses.

Il revient au même de dire que cette société *réifie* les rapports humains, ou que ceux sont *réifiés*. Ils prennent une forme objective qui s'impose aux hommes, alors qu'ils sont l'expression d'un rapport social.

Ce *fétichisme* ou cette *réification* sont souvent illustrés par la fameuse citation du Capital :

« *C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport entre des choses entre elles. Pour trouver une analogie à ce phénomène, il faut la chercher dans la région nuageuse du monde religieux. Là les produits du cerveau humain ont l'aspect d'êtres indépendants, doués de corps particuliers, en communication avec les hommes et entre eux. Il en est de même des produits de la main de l'homme dans le monde marchand. C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme des marchandises, fétichisme inséparable de ce mode de production* » (« *Capital* » : *SI, Chap.1, §4* – souligné par nous) [C11].

La force de cette proposition, et de l'analyse qui la sous-tend, sont évidentes. Selon Marx l'univers des *prix* s'impose aux agents échangistes sur le marché. Il subsume toutes les autres formes de représentation de la valeur. Toute l'Économie Politique après Marx, sauf Keynes, finira même par considérer cet univers des prix comme le seul univers réel, Jusqu'à Milton

³ Comme on l'a dit au chapitre 1, il reconnaît néanmoins son importance. Nous avons vu que, adversaire de la banque et du crédit, Vanderlint pouvait difficilement ne pas adhérer à un certain quantitativisme.

Friedman qui délimite l'objet de l'économie politique par ce fétichisme, puisque dit-il : « *une économie sans illusion monétaire est une économie impossible* ». Mais, tandis que chez lui cette proposition est purement triviale, et signifie qu'il n'y a pas d'économie capitaliste sans monnaie, elle prend une toute autre dimension chez Marx. Pour Marx, **c'est la loi de la valeur elle-même**, qui est superflue, dans la mesure où la monnaie n'est pas « *a natura* » du *capital*, ou *valeur qui se met en valeur*. Ce n'est qu'avec le capitalisme, et la loi de la valeur, et donc le *fétichisme*, que la monnaie semble dotée de cette fonction, comme d'une propriété naturelle.

Les paragraphes consacrés à la valeur ne servent donc pas dans « Le Capital » à asseoir une économie politique à la *Ricardo*, qui chercherait scientifiquement mais désespérément *un étalon de mesure exact de la valeur*. Il est au contraire dans le projet de Marx d'affirmer que *la forme phénoménale du prix*, qui est la base de la réflexion dans toute l'Economie Politique, est *une forme réifiée de la valeur*, parce que dit-il : « *la valeur ne porte pas écrit sur son front ce qu'elle est* » [C12]. Les rapports entre les hommes, dont Marx montre qu'ils sont des rapports d'*exploitation*, disparaissent sous la forme objective du prix des marchandises. C'est donc à ces rapports qu'il convient de se rapporter lorsqu'on cherche à décrypter l'*anatomie d'un mode de production*. Nous l'avons dit, l'Economie Politique, en considérant l'expression monétaire de la valeur comme la forme essentielle : « *commence, après coup, avec des données déjà toutes établies, avec les résultats du développement* » (« Capital, op.cit) [C13]. Cette analyse du *fétichisme* doit être considérée comme pionnière. Complètement ignorée par l'Economie Politique elle aura une forte influence dans *La critique de l'Economie Politique*. Le projet de *désaliénation* qu'elle comporte a inspiré de nombreux courants de pensée, dont celui de l'Ecole de Francfort avec Habermas. Mais celle-ci et d'autres courants ont hérité des travaux déterminants réalisés par **Georgy Luckàcs** dans « *Histoire et conscience de classe* » en 1925. Luckàcs fut en effet le premier philosophe à considérer la *réification* comme l'essence même du capitalisme. Ses disciples et contradicteurs furent ensuite nombreux.

III) La force de travail

III1) L'homme aux écus et la marchandise « force de travail »

Toute considération sur *le concept de force de travail*, doit selon nous commencer par ce prélude :

« *Pour pouvoir tirer une valeur échangeable de la valeur usuelle d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir au milieu de la circulation, sur le marché même, une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer, serait réaliser du travail et par conséquent, créer de la valeur.*

Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise particulière douée de cette vertu spécifique, elle s'appelle puissance de travail ou force de travail » (« Capital », SII, Chap6, intro) [C14].

Ce qui signifie que seule la force de travail est la marchandise susceptible par sa consommation de créer plus de valeur qu'elle n'en contient. Cette leçon de la citation mérite que l'on éclaire les termes : **qui est l'homme aux écus ? qu' est ce que la « circulation » ? Que veut dire « la force de travail est une marchandise » ? Pourquoi est-elle seule marchandise créatrice de valeur ?**

On le voit, la citation contient plus de questions que ne le laisse imaginer le titre du paragraphe III. Nous nous limiterons donc ici à une partie seulement des réponses. Non sans

mentionner notre adhésion au point de vue défendu par **Henri Nadel** : « *Marx et le salariat* » -(Ed *Le Sycomore* -1983) qui écrit : « **Le concept de force de travail manifeste plus qu'une divergence au sein de l'Economie Politique, il repose sur une rupture théorique, voire peut être l'abandon de ses catégories et de son objet** » (P.12) [C15]. Nous considérons ce point de vue comme une critique de celui adopté par G. Deleplace qui privilégie *la monnaie* (voir *Document 4*, 1/2, page 4 à 7). Les pages mentionnées du document de cours N°4, seront supposées avoir été lues par les étudiants.

III2) *L'homme aux écus* : de la circulation à la production.

Des possesseurs d'argent qui ont cherché à s'enrichir, l'histoire nous en fournit de toutes les catégories, autant qu'il n'y eût de ces hommes. Mais des méthodes de l'enrichissement, l'histoire ne peut nous en livrer que quelques unes et bien spécifiques aux sociétés dans lesquelles elles prennent naissance. C'est pourquoi, s'il y eût beaucoup d' « *hommes aux écus* », ceux-ci n'ont pu prétendre au titre de *capitalistes* qu'à une étape particulière de développement de la société. Eclairons ce point.

Appelons avec Marx : M = une marchandise ou un « panier de marchandises »
A = Une somme d'argent d'un montant donné (des « écus »)
A' = Une somme d'argent supérieure à la première [A'>A]

Nous pouvons alors décrire les étapes historiques qui ont vu l' « homme aux écus » se transformer en capitaliste, au moyen de ces variables.

Une première étape est celle de **la circulation des marchandises** parce qu'elle inaugure le processus de transformation que nous observons. Marx écrit :

« **La circulation des marchandises est le point de départ du capital. Il n'apparaît que là où la production marchande et le commerce ont déjà atteint un certain degré de développement. L'histoire moderne du capital date de la création du commerce et du marché des deux mondes au XVI^{ème} siècle.** » [C16]

La circulation, ou commerce, possède une *forme immédiate* appelée **circulation simple** et qui s'écrit : **M - A - M (Vendre pour acheter)**

Nous suivons dans cette séquence *la circulation d'une marchandise (M)*. Elle passe par 2 *étapes ou phases*, appelées respectivement Vente (M - A), et Achat (A - M). L'argent sert ici à faire circuler les marchandises, comme *valeur d'usage* puisqu'on suppose qu'aux deux bouts la marchandise diffère.

Cette première forme de la circulation n'exclut pas une autre forme, distincte et qui s'écrit :

A - M - A. Cette forme décrit **la circulation de l'argent (Acheter pour vendre)**

Elle se lit : acheter (A-M) pour vendre (M-A), ou *argent- marchandise- argent*. Comme l'argent est au deux bouts, elle revient à échanger de l'argent contre de l'argent. Nous reconnaissons là *le mouvement du capital commercial*, mais incomplet. En effet comme dit Marx : « *échanger 100livres sterling contre du coton et de nouveau le même coton en 100 livres sterling, c'est-à-dire échanger par un détour argent contre argent (...)* une telle opération semble aussi sotte qu'inutile (...) » (« Capital », SII, Chap.4, intro). [C17]Autrement dit le but de la circulation n'est pas celui là, mais bien *de retirer plus d'argent de la vente qu'il n'en a été avancé à l'achat*.

Ce qui devrait alors plutôt s'écrire **A - M - A'**
dont la définition est donnée par Marx en ces termes :

« La forme complète de ce mouvement est donc A-M-A', dans laquelle $A' = A + \Delta A$, c'est-à-dire égale à la somme primitivement avancée plus un excédent. Cet excédent ou ce surcroît de valeur, je l'appelle plus-value (en anglais surplus-value) » ((« Capital », SII, Chap.4, intro) [C18].

D'où il ressort que le « capital » peut être défini comme une valeur qui se met en valeur (ici A, puis $A + \Delta A$). Dans la marche générale des affaires ce processus est illimité. Nous retrouvons alors l'homme aux écus, puisqu'il n'est autre que celui qui transforme son argent en capital, c'est-à-dire le capitaliste. Et plus précisément :

« C'est comme représentant, comme support conscient de ce mouvement que le possesseur d'argent devient capitaliste (...) ». Il n'est donc pas l'autre homme aux écus (M-A-M) puisque « la valeur d'usage ne doit (...) jamais être considérée comme le but immédiat du capitaliste, pas plus que le gain isolé, mais bien le mouvement incessant du gain toujours renouvelé ». (« Capital », SII, Chap.4, introduction) [C19]. Pour cela il doit toujours relancer de l'argent dans la circulation.

On sait qu'Aristote avait traduit cette différence en opposant « Economique » (VU) et « Chrématistique » (VE), ainsi que le mentionne Marx à la note 6 du chap IV du Livre Premier du « Capital » [cf Doc cours N°4, 1/2].

C'est donc avec le capital commercial que le *surcroît de valeur* est devenu la règle de l'échange avant que l'industrie ne se développe. La littérature et la poésie de ces temps (ont laissé des illustrations célèbres, des plus douces (Montesquieu par exemple) aux plus acerbes (Shakespeare, Lope de Vega).

Doit-on pour autant conclure, comme le fait l'Economie Politique que l'excédent de valeur *naît dans la circulation*, c'est-à-dire dans les actes d'achat suivis de la vente, bref dans le commerce. Certainement pas, eu égard à la définition *de la forme valeur simple*. Réexposant celle-ci contre **Condillac**, Marx conclut :

« Tant que des marchandises, ou des marchandises et de l'argent de valeur égale, c'est-à-dire des équivalents, sont échangés, il est évident que personne ne tire de la circulation plus de valeur qu'il n'y met. Alors aucune formation de plus value ne peut avoir lieu (...) Et donc il peut affirmer que « la circulation ou l'échange des marchandises ne crée aucune valeur » (« Capital », SII, Chap.4, intro – souligné par nous) [C20].

Ce que l'un gagne, l'autre le perd, et le jeu est à *somme nulle*. Evidence qu'avait déjà révélée **A. de Montchrétien** dans son Traité d'Economie Politique de 1615 : On dit que jamais personne ne perd quelque chose qu'un autre ne gagne. C'est vrai et cela se vérifie dans le commerce plus que nulle part ailleurs » (cité par S. Latouche : « Epistémologie et Economie » P 408).

Le problème de l'homme aux écus, est celui là même de son argent qui doit devenir capital, c'est-à-dire sa « **métamorphose en capitaliste** ». Ce problème se pose ainsi : « la métamorphose (...) doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps ne point s'y passer » [C21]. **La réponse nous l'avons dans le prélude. Le capitaliste doit acheter la force de travail, car elle seule crée plus de valeur qu'elle n'en contient.** Marx montrera que si l'échange de la force de travail se déroule dans la circulation, par contre le processus même de la création de la valeur ou plus value ne peut se dérouler que dans une autre sphère, ou étape comparativement à la circulation, celle de la **production des marchandises, au moyen notamment des forces de travail.**

III3) La marchandise force de travail

III31) Les conditions historiques de la création d'une marchandise force de travail

a) Définition de la marchandise « force de travail »

Si comme Marx on appelle force de travail (ou aussi « puissance de travail »): « l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles » (« Capital », SII, chap.6, intro.) [C22], nous devons reconnaître que celle-ci n'a pas toujours été une marchandise librement aliénable sur le marché et dotée d'une valeur.

b) Genèse historique de la marchandise « force de travail » ou conditions générales

Pour nous elle est le résultat d'une « équation » qui synthétise les nombreuses pages que lui consacre « Le Capital » :

Naissance de la marchandise force de travail =

Métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste

+ Existence d'une masse de travailleurs « sans écus »

+ Généralisation de l'échange marchand et nécessité du salaire

+ Répression de l'oisiveté et de la délinquance

= Extension en Europe du Mode de production capitaliste

L'exposé historique de toutes ces **conditions**, est principalement réalisé dans le Livre I. Notamment le processus de marchandisation du sol qui a accompagné les **Enclosures** en Grande Bretagne, et qui a été l'une des revendications essentielles du libéralisme de Vanderlint, donne lieu à **la célèbre Section 8 : « L'accumulation primitive » du chapitre (XXVII)**. L'expropriation des cultivateurs par l'homme aux écus, dans une société qui crée les règles juridiques du libre échange, constitue la base de la *marchandisation de la force de travail*. Au chapitre VI, du Livre I, Marx conclut sur ce point en écrivant :

*« La transformation de l'argent en capital exige donc que le possesseur d'argent trouve sur le marché le **travailleur libre**, et **libre** à un double point de vue. Premièrement le travailleur doit être une personne libre, disposant à son gré de sa force de travail comme de sa marchandise à lui ; secondement il doit n'avoir pas d'autre marchandise à vendre ; être pour ainsi dire, libre de tout, complètement dépourvu des choses nécessaires à la réalisation de sa puissance travailleuse..(...)... »*
(souligné par Marx) [C23].

L'expropriation de la population campagnarde n'épuise pas toutes les méthodes regroupées par Marx sous l'expression accumulation primitive. Cette expression est utilisée contre l'Economie Politique pour décrire le caractère violent des conditions qui ont présidé à la naissance de la marchandise force de travail. Nous ne détaillerons pas ces méthodes. Mais citons Marx et son objectif dans cette section :

« Dans les annales de l'histoire réelle, c'est la conquête, l'asservissement, la rapine à main armée, le règne de la force brutale, qui l'a toujours emporté. Dans les manuels béats de l'économie politique, c'est l'idylle au contraire qui a de tout temps régné. A

leur dire il n'y eut jamais, l'année courante exceptée, d'autres moyens d'enrichissement que le travail et le droit. En fait les méthodes de l'accumulation primitive sont tout ce qu'on voudra, hormis matière à idylle.(...) (« Capital » :SVIII, chap. XXVI) [C24].

Avec l'accumulation primitive, le capitalisme a pris d'emblée une **forme mondialisé (il la possède dès son origine**, nous l'avons vu avec Vanderlint) même si les méthodes évoquées ci-dessus ont surtout trait à la création d'un marché intérieur, dans lequel la *force humaine* doit devenir avec *la terre* une marchandise. Cette conception du développement capitaliste insiste donc sur la **colonisation**, la conquête des marchés extérieurs, et plus généralement l'impérialisme (ou *forme mondialisée du capitalisme*). La thèse la plus représentative est à cet égard, celle de **Rosa Luxemburg**, menée après Marx, et destinée à le prolonger (dans son ouvrage « *L'accumulation du capital* » - 1911- dont le plan figure dans le document de cours N°4, avec la biographie de Rosa Luxemburg). Par la suite les Economistes spécialistes du Tiers Monde emprunteront leurs analyses à cette thèse (soit pour la valoriser, soit pour s'en distancier).

La généralisation de la marchandisation de la force de travail, a fait de *sa valeur* (la rémunération) l'épicentre de *la lutte des classes* au long des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, donnant alors naissance *aux politiques sociales*. La période contemporaine (voir le texte de **JC. Delaunay** du document N°4) voit se transformer les conditions de la gestion de la force de travail dans tous les pays développés, dans un sens défavorable aux salariés. Tandis que, ajoutons nous, l'accentuation du *sous développement*, voire *l'impossible développement* de certaines nations participantes à l'échange international, plonge les population dans des conditions de survie.

c) Machinisme et progrès technique

La genèse de la force de travail est celle de la **classe ouvrière**, *c'est-à-dire de la classe laborieuse ou productrice*. Cette genèse n'est donc pas indépendante du formidable bouleversement des forces productives techniques (outils et machines), inauguré par l'ère capitaliste depuis la constitution de la première véritable unité de production capitaliste : la manufacture dispersée, née du *travail à domicile* (*putting out system, verlag system*). Celle-ci donnera naissance à la manufacture regroupée et sérielle, puis à la fabrique et à l'usine moderne.

Marx analyse cette évolution, sa signification et ses conséquences, théoriques et pratiques, pour la main d'œuvre ouvrière, dans **les chapitres XIII à XV du Livre I** du Capital.

Le dossier de cours N°4 (1/2) contient des extraits, brièvement résumés ici, et dont la lecture est recommandée. Ces extraits sont regroupés en 5 titres : 1) le système des corporations, 2) le travailleur collectif et la coopération ; 3) soumission formelle et soumission réelle du travail au capital ; 4) la double origine de la manufacture ; 5) la machine outil et la fabrique, extrait complété par une page de présentation de *la machine outil* à notre époque. Ces chapitres sont le B.A-BA de notre connaissance sur **le phénomène du progrès technique**. On y trouve pour la première fois l'étude des fondements de la mobilisation et de la démobilisation de la main d'œuvre par les machines, et celle de l'organisation du travail. Ceci parce que Marx connaît parfaitement les *machines* et les « *ingénieurs-inventeurs* ». Les études qui supportent sa démonstration sont précises, et des auteurs ressortent comme des initiateurs, soit de la réflexion sur le progrès technique (Charles Babbage : « *On the economy of machinery* », Robert Owen « *observations on the effects of the machinery systeml* » ou Léonce de Lavergne « *Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande* »), soit de

l'inspection du travail (E. Smith, A. Redgrave, L. Horner). Ils seront après Marx abondamment cités.

L'approche de Marx voit sa portée grandie par la relative ignorance des «Classiques» sur le sujet. Par exemple, A. Smith, dans « *La richesse des nations* » s'extasiait devant la profusion de biens résultant de la division du travail manufacturier et mécanisé, et ignorait tout des machines. Ricardo, dans les « *Principes de l'économie politique et de l'impôt* », ne découvre qu'à la fin de son œuvre que le machinisme et le progrès technique peuvent nuire aux travailleurs en contribuant à une baisse de la part des salaires dans le revenu national net. Il écrit notamment : « *Les machines et le travail sont en concurrence permanente* ».

Il apparaît clairement de nos jours que *le caractère naturel de l'évolution technologique*, admis par eux, est une perception unilatérale, laquelle ne vise que le seul rapport des hommes à la nature.

Au sens marxien, *la Technique et la Science, et donc les technologies induites*, sont celles du Capital. Celui-ci en est la *force instigatrice, et destructrice. La substitution du capital au travail est en effet, le processus continu et caractéristique, de l'évolution des unités capitalistes de production*. Ce point de vue réfute l'unilatéralité classique, pour concevoir le *progrès technique* aussi comme un *rapport social*, liant les hommes entre eux, dans la production, et ceci d'une manière spécifique (en vue de la hausse de la *productivité* et donc du *surtravail* humain - voir plus loin). La production capitaliste étant déterminée par la rentabilité de l'avance en capital, la métamorphose de celle-ci en *technologies*, dépend également de la rentabilité. Ce phénomène devenant à mesure de son expansion, un facteur constitutif de la société elle-même, J. Habermas suggère de concevoir alors « *la science et la technique* » comme « *idéologie* ». Ce qui assoit l'analyse de Marx, mais au sens habermassien (celui de *l'émancipation*, tel que développé dans notre introduction générale au cours).

Les crises de production, et les sorties de crises cycliques depuis le XIX^{ème} siècle, laissent à penser, ainsi que l'enseignait Marx, que le progrès technique est l'un des facteurs déterminants de la dynamique capitaliste, et donc du sort de la main d'œuvre ouvrière. Nous étudions plus loin les concepts marxien qui permettent d'en rendre compte. De nombreux auteurs contemporains s'accordent pour le reconnaître. Ainsi, pour François Stankiewicz : « *l'acquisition d'équipements nouveaux où se matérialise le progrès technique n'est que l'un des moyens de la rationalisation, même si c'en est le plus radical* » (« *Economie du chômage et de l'emploi* » – Cujas -1981, P55). L'auteur distingue l'analyse de Marx, qui décèle des *tendances*, de l'analyse moderne et néo-classique du progrès technique, qui procède par *typologie du progrès technique*. Selon lui, bien que différentes, ces deux approches convergent vers l'idée selon laquelle « *le progrès technique réduit la quantité de travail nécessaire pour un niveau donné de production* ». Mais tandis que Marx juge *nécessaire* cette réduction du travail, elle n'est que *probable* chez les auteurs néo-classiques dans la mesure où elle dépend du *type de fonction de production utilisée*. Selon les cas, la main d'œuvre serait victime ou non du progrès technique. Rappelons les cas exemplaires, lorsque la fonction de production est à stock de capital homogène, et à facteur (K, et L) substituables. La typologie connue est alors :

Progrès technique neutre au sens de Hicks : $K/L = \text{cst} \implies (Q/L) / (Q/K) = \text{cst}$ (les deux derniers quotients désignant respectivement la productivité du travail –L- et la productivité du capital –K-),

Progrès technique neutre au sens de Harrod : $Q/K = \text{cst} \implies (Q/L)$ et (K/L) croissants,

Progrès technique « Biaisé » : lorsque (K/L) , (Q/K) et (Q/L) variables, dont les deux variantes sont :

Biais « *Labour saving* » (versus « *capital using* ») si (K/L) croît $\Leftrightarrow [(Q/L) / (Q/K)]$ croît.

Biais « *Labour using* » (versus « *capital saving* ») si (K/L) diminue $\Leftrightarrow [(Q/L) / (Q/K)]$ diminue.

F. Stankiewicz en déduit que le capital est donc mû par deux forces opposées : celle de la rationalisation (baisse de la quantité moyenne de main d'œuvre), et celle de l'expansion (stabilité ou hausse de la quantité de main d'œuvre). Rejoignant en quelque sorte le diagnostic de Marx il pense que le jeu contradictoire de ces forces « *ne garantit nullement la croissance de l'emploi* ».

L'analyse de Marx, au Livre I, est plus radicale. La *neutralité du progrès technique n'existe pas*. Le progrès technique s'insère dans la production et la société de manière à conférer au capitalisme l'allure d'un mode de production n'ayant pas pour vocation de recourir à la main d'œuvre, et ceci depuis le stade manufacturier (XVIII^{ème} siècle). On peut trouver de nombreuses illustrations de ce phénomène dans les ouvrages d'histoire économique. Aux origines de l'industrie, en France par exemple, Fernand Braudel et E. Labrousse montrent que, sorti des corporations, le « *système de l'entreprise* », puis de « *l'industrie* » (qui deviendra « *usine* ») se développent par récession des emplois au profit du machinisme (voir « *Histoire économique et sociale de la France* » - Tome 3 : 1660-1789 – PUF).

Ou si l'on préfère, si le capitalisme ne crée pas l'emploi attendu c'est qu'il n'est pas fait pour cela (voir la suite de ce cours.). N'est ce pas aussi, en quelque sorte, le constat de Keynes lorsqu'il considère *le plein emploi* comme une situation *idéale* irréalisable et éphémère ? On pourrait d'ailleurs, avec Marx, analyser le phénomène de la crise comme étant en fait une *sanction de l'emploi de la main d'œuvre* (il ne manque pas de points de vue contemporains faisant écho à cette analyse, parfois confusément, de manière xénophobe). C'est donc à dessein, et fidèlement à l'histoire économique, que pour Marx, la genèse de la classe ouvrière, est dans le même temps celle des procédés techniques, organisationnels, et institutionnels, qui concourent à son éviction de la production des marchandises. Ce que Keynes occultera par contre dans la « *Théorie Générale* ».

III32) La valeur de la force de travail : valeur d'usage et valeur d'échange

III321) valeur d'usage et valeur d'échange de la force de travail ou « *Travail* » et « *nécessités de la vie* »

b) Définition de la valeur de la force de travail

Puisque **la force de travail désigne finalement l'être humain et ses capacités productives**, la définition de sa valeur sera à la fois la même que celle de toute marchandise, et en même temps différente parce que désignant l'homme. Il importe donc de connaître les similitudes et les différences.

Comme toute marchandise *la force de travail possède* une valeur définie comme l'unité de sa *valeur d'usage* et de sa *valeur d'échange*. Marx définit ces deux formes de la manière suivante (« *Capital* » : SII, chap.6.):

« *La force de travail ne se réalise que par sa manifestation extérieure. Elle s'affirme et se constate par le travail (...)* » [C25], ce qui signifie donc que **le TRAVAIL est la valeur d'usage de la force de travail, c'est son utilité.**

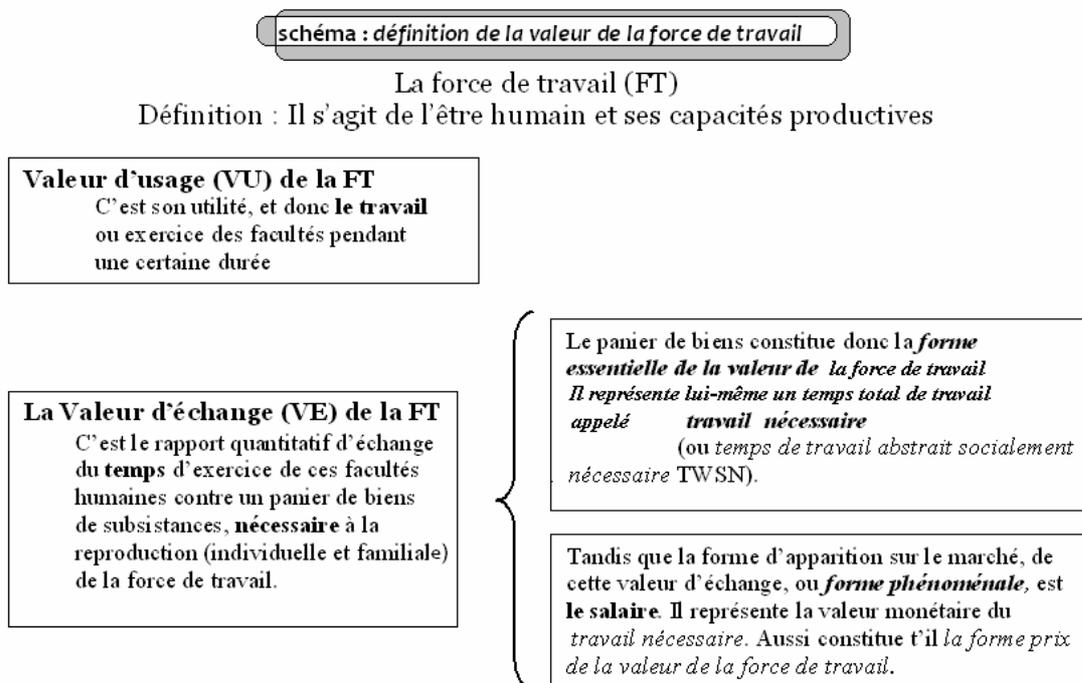
« *La valeur de la force de travail est la valeur des moyens de subsistance nécessaires à la conservation de celui qui la possède...(...).Elle varie donc (...) avec la valeur de ces moyens de subsistance, c'est-à-dire avec la grandeur du temps nécessaire à leur production (..) La limite extrême ou la limite minimale de la valeur de la force de travail est constituée par la valeur d'une masse de marchandises sans l'apport journalier de laquelle le porteur de la force de travail, l'homme, ne peut renouveler son processus vital, donc par la valeur des moyens de subsistance physiquement indispensables* » [C26].

Nous pouvons résumer en disant que **la valeur d'échange de la force de travail est celle d'un panier de biens de subsistance. Elle est donc égale au TWSN (Temps de travail moyen socialement nécessaire) à la production de ces moyens de subsistance.**

Mais il s'agit d'une marchandise particulière : « *La force de travail renferme (...), au point de vue de la valeur, un élément moral et historique ; ce qui la distingue des autres marchandises* » [C27]. En effet, il s'agit de l'être humain, qui est « produit » dans un milieu non capitaliste (celui de la famille), et dont il faut que les frais couvrent aussi *la reproduction* (naissance et entretien des enfants). De plus, le panier de biens de subsistances n'est pas le même selon les pays, les climats, et surtout la période historique avec laquelle la notion de *minimum de subsistances doit évoluer*.

La *valeur de la marchandise* force de travail apparaît cependant sur le marché, ou dans la circulation des marchandises, comme *valeur d'échange*, sous *la forme de son prix*, c'est-à-dire **le salaire**.

Nous résumons ces définitions par le schéma ci-dessous :



b) La distinction « *controversée* » entre travail *simple* et travail *complexe* : *l'analyse* de Jean Louis Cayatte.

b1) présentation de l'analyse de l'auteur

Marx observe que la division du travail fait coexister « **le travail simple** » (« *le degrés moyen d'habileté et d'intensité* » de la citation) et le « **travail complexe** » (ou « *qualifié* » dirions nous). Le second est selon Marx, un *multiple du premier* et produit *une valeur supérieure*, dont la traduction est sur le marché une différence de salaire. Cette « multiplication » est réalisée par un *coefficient de conversion de chaque « travail concret » en « travail abstrait », permettant de les distinguer selon leur intensité*. Ce qui peut être illustré par un premier exemple.

Premier exemple (emprunté à J. Cayatte, voir ci-après) : soit 3 forces de travail (on désigne par « *I* » l'intensité)

A fournit 100h de TC dont l'intensité $I=1$

B fournit 80h de TC dont l'intensité $I=1,1$

C fournit 120h de TC dont l'intensité $I=1,2$

Le coefficient I résulte de la convention suivante : puisque $100_A + 80_B + 120_C = 300$ heures de travail social abstrait, alors en prenant pour étalon $I_A = 1 = 100_A \rightarrow I_B = 100_A/80_B = 1,1$ et $I_C = 120_C/100_A = 1,2$.

Une autre convention aboutit au même résultat. Elle repose sur le calcul de l'intensité moyenne (I_m) :

$$I_m = [(100 \times 1) + (80 \times 1,1) + (120 \times 1,2)] / 300 = 1,107. \text{ Et donc}$$

$I_A = 1/1,107 = 0,904$; $I_B = 1,1/1,107 = 0,994$; $I_C = 1,2/1,107 = 1,084$. Chaque coefficient est un coefficient de conversion du TC en TA, soit :

$TA_A = 100 \times 0,904 = 90,4$ h ; $TA_B = 80 \times 0,994 = 79,5$ h ; $TA_C = 120 \times 1,084 = 130,1$ h. On vérifie la similitude du résultat puisque $TA_{total} = 90,4 + 79,5 + 130,1 = 300$ h.

Ainsi les trois Travaux concrets (A, B et C) ne créent pas la même valeur (ou temps de travail abstrait). Toutefois on ne peut déduire de l'inégalité issue du résultat précédent : $TA_C = (130,1 / TA_A) = (130,1/90,4) \times 100\% = 20\%$, que le *travail concret C est plus complexe que A*. Ce n'est pas l'intensité qui différencie travail simple et travail complexe, ni la *productivité*. La différence repose sur la *valeur supérieure créée par le travail*, alors qualifié de *complexe*, à celle de tout autre travail, pendant la même durée d'exercice. C'est la **formation** du travail qui est le critère de définition de la complexité. Elle accroît la valeur créée au même titre que l'amortissement du capital fixe accroît celle-ci. Formation et amortissement du capital sont des valeurs transmises au produit final.

Second exemple (emprunté au même auteur) :

Soit un travailleur (A) qui a reçu une formation antérieure d'une durée de 10000 heures par exemple. Si ce travailleur transmet à la valeur produite 20000h/an, pendant 50 ans, soit 100000h, il faut y ajouter la part de sa formation également transférée. Cette part est égale à : $(10000h / 100000h) = 0,1$. La « *valeur ajoutée* » totale est donc égale à : $1h + 0,1h = 1,1$ h.

Formellement en appelant f_i = valeur de la formation de la force de travail i ,

j_i = l'intensité moyenne (ci-dessus égale à 1)

x_i = la durée d'exercice du travail (ci-dessus égal à 1 an)

w_i = valeur ajoutée

d = temps de travail concret donné (ci-dessus égal à 1 heure)

$$\text{valeur ajoutée totale} = w_i = d \left(j_i + \frac{f_i}{x_i} \right) = 1 \left[1 + \frac{10000}{100000} \right] = 1,1$$

Ainsi dira t'on que, le travail *simple* n'ajoute que 1 heure de travail au produit, tandis que le *travail complexe* transmet 1,1 heure. La force de travail du travailleur A est donc une force de travail *complexe de degré 1,1*.

La valeur ajoutée du travail *simple* (indignée « 0 »), dans les mêmes conditions, s'écrit puisque sa formation est par définition nulle $f_i = f_0$, soit :

$$\text{valeur ajoutée totale} = w_0 = d \left(j_0 + \frac{f_0}{x_0} \right) = d j_0$$

Le degré de complexité d'une force de travail « i », appelé $q_i = (w_i/w_0)$. En remplaçant par les deux expressions précédentes, pour une même **intensité moyenne** $d = d^*$, alors :

La définition de la valeur travail par Marx, comprendrait alors une relation entre la *qualification du travail* et la *hiérarchie des salaires*. Peu d'auteurs ont étudié sa signification, et sa vraisemblance. La réflexion la plus approfondie est celle du Professeur **Jean Louis Cayatte** dans son ouvrage : « *Qualification et hiérarchie des salaires : l'hétérogénéité du travail dans l'analyse économique* » - Economica – 1983).

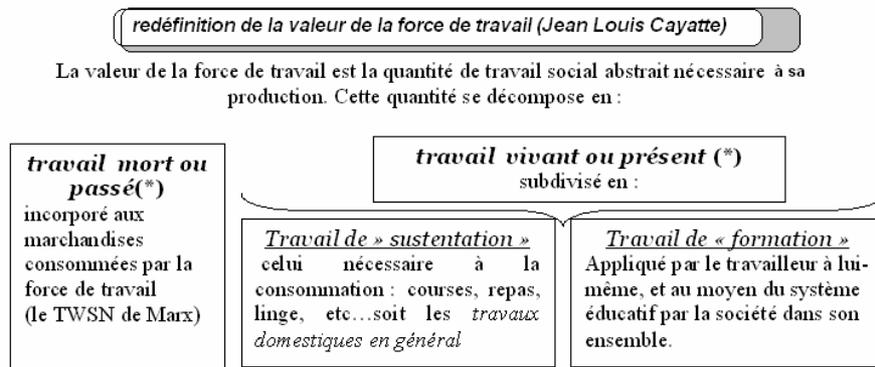
$$q_i = \frac{w_i = d \left(j_i + \frac{f_i}{x_i} \right)}{w_0 = d \left(j_0 + \frac{f_0}{x_0} \right)}$$

or $j^* = \text{étalon} = 1$

$$\text{donc } q_i = \frac{f_i}{x_i}$$

le degré de complexité de la force de travail "i"

L'auteur propose une redéfinition de *la valeur de la force de travail*, telle qu'elle a été donnée dans le Capital (voir schéma §III321 a). Cette redéfinition intègre les enseignements de notre §32) à venir ci-après). Elle peut être présentée sommairement comme suit :



(*) Ces deux concepts sont présentés au §32, 11 ci-dessous)

De cette définition dite moins « restrictive » que celle de Marx, l'auteur déduit de nombreux enseignements. Il peut par exemple concevoir, ce que Marx ne mettait pas en évidence : la distinction entre *valeur de la force de travail* et *prix de production de la force de travail*. Le milieu domestique (appelé « *mode de production domestique* » devient le lieu de la création du *prix de production de la force de travail*).

Mais la redéfinition lui permet surtout de renvoyer dos à dos les deux conceptions opposées de la *valeur* : celle de la *valeur travail* de Marx, et celle, néo-classique, de la *théorie du capital humain* (apparue à l'université de Chicago dans les années 1950, et à laquelle on rattache les travaux de G.S Becker et M. Friedman). Les deux conceptions ne parviennent pas à fonder la relation « qualification-hiérarchie (observée) des salaires ». Le calcul du degré de complexité pose dans les deux cas des problèmes insurmontables. J.L Cayatte dégage 5 limites dans la thèse de Marx.

Ces limites, qui nous obligent à anticiper sur le paragraphe III de ce chapitre, sont :

- 1- Il est impossible de mesurer *l'intensité (I) de la dépense en travail*. Ce qui remet en cause la théorie de la valeur travail elle-même.
- 2- La valeur totale de la consommation nécessaire à chaque force de travail pour fonctionner normalement (valeur appelée *sustentation*, par distinction avec la *formation*) est impossible à déterminer. La cause en est le lieu de sa réalisation, le foyer ou mode de production domestique. La famille ou ménage n'ont pas en effet de statut dans la théorie économique. Là y prévaut une division sexuée du travail, laquelle ne donne pas lieu à un échange d'équivalent.
- 3- La définition de la valeur de la *sustentation* donne lieu à un raisonnement circulaire, puisqu'elle est aussi bien le résultat du revenu, qu'elle est censée expliquer. En posant une égalité des besoins pour toutes les catégories de salariés (le travail simple multiplié), Marx adopte un jugement normatif réducteur.
- 4- La relation valeur de la sustentation et prix de la force de travail (ou salaire) suppose le passage de l'un à l'autre. Or aucun mécanisme théorique ne permet de le fonder.
- 5- La subdivision pratique entre salaire direct et salaire indirect (prestations) complexifie la définition du prix de la force de travail. Il est impossible de l'intégrer à la théorie de la valeur travail.

Aussi conclut J.L Cayatte est-il nécessaire de passer d'une approche de la relation « qualification-hiérarchie des salaires », basée sur *le prix de la force de travail* (le salaire), à une approche fondée sur le concept de « *carrière* ». Ce qui inscrit la réflexion sur le sujet dans

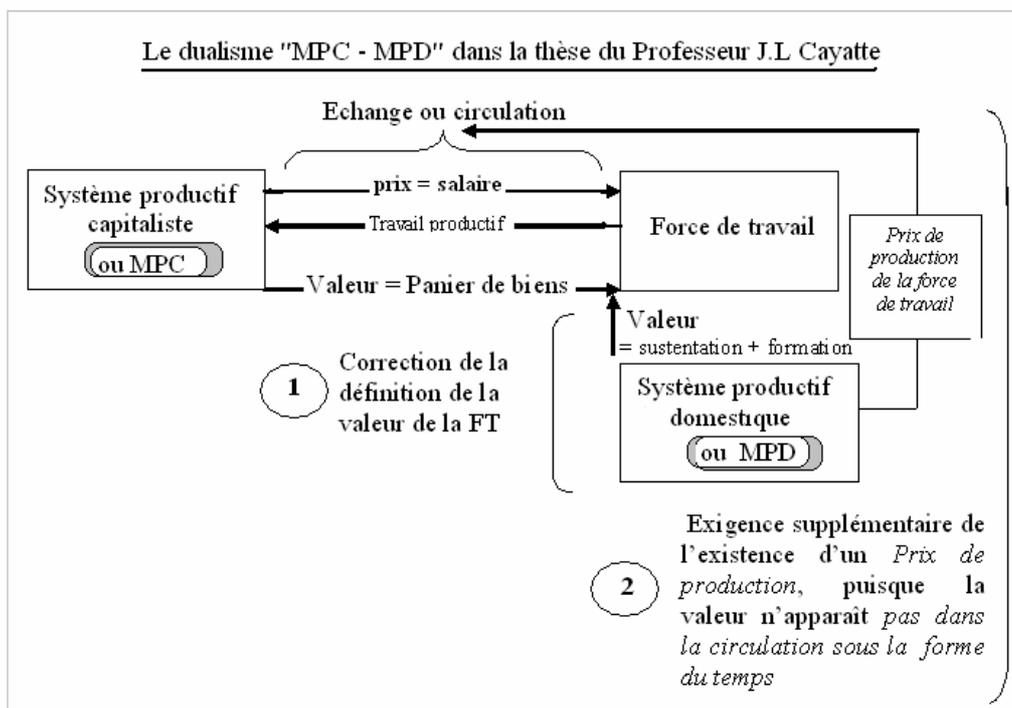
le sillage des travaux des théoriciens de la segmentation du marché du travail (Clark Kerr (1954), Doeringer et Piore (1971)). Et permet de l'ouvrir aux autres sciences sociales.

b2) Appréciation de la portée critique de la thèse de J.L Cayatte

La limite principale de la critique du Professeur Cayatte tient dans ceci :

Il revendique la nécessité d'un *prix de production de la force de travail*, pour dépasser l'approche restrictive » de Marx. Selon lui : « *La définition de la valeur de la force de travail dans le Capital est en réalité très proche de la définition de son prix de production* » (Cayatte, op. cit. P 105). Ce qui l'autorise à concevoir un mode de production « alternatif-complémentaire » (ces adjectifs sont de nous) au mode de production capitaliste (MPC), qu'il appelle « *mode de production domestique* » ou MPD, au sein duquel se crée et s'explique ce *prix de production*. En toute rigueur selon l'auteur, Marx aurait du concevoir cette dualité des échanges (à l'échelle sociale, et à celle du milieu domestique entre ses membres). Sans prix de production de la force de travail, le salaire n'a pas de sens, et seul l'échange *en valeur* pourrait en avoir un, mais sans aucune *apparence*.

Ce que montre la représentation schématique ci-dessous, dans laquelle (1) et (2) visent selon l'auteur à combler les insuffisances de l'analyse de Marx :



Ce schéma permet de démontrer *l'impossible détermination du prix de production de la force de travail*.

En admettant la structure « MPC-MPD », Marx n'aurait pu expliquer ce prix de production par une quelconque transformation de la valeur en prix. Les difficultés rencontrées par cette transformation dans le cas des autres marchandises, sont ici multipliées puisque sont censés coexister deux modes de production aux traits tout à fait différents.

Pour que le *prix de production de la force de travail puisse exister, il est nécessaire qu'existe un marché propre à ce MPD*. Il n'y a pas en effet de *prix de production sans marché*.

La question vient nécessairement : est ce la limite de la thèse de Marx ou celle du Professeur Cayatte ? Dire que Marx n'explique pas ce qu'il exclut, peut sembler paradoxal. L'exclusion du système dualiste des échanges posés ci-dessus, est dans la thèse de Marx tout à fait

cohérente et justifiée. Excepté l'échange international, le milieu familial ou domestique est analysé par Marx comme la première sphère d'extension du rapport salarial, conduisant à sa soumission réelle et durable, sinon définitive, à la production sociale des marchandises. La production capitaliste proprement dite, avec marché national, débute en Europe avec *le travail à domicile* », qualifié par Marx, de plus « *sauvage* » des modes d'exploitation de la force de travail. C'est dans le chapitre XXV du Livre Premier que cette thèse est formulée de la manière la plus radicale :

" *Tous les moyens pour développer la production (...) soumettent l'ouvrier (...) à un despotisme aussi illimité que mesquin, ils transforment sa vie entière en temps de travail et y jettent sa femme et ses enfants sous les roues du Jagerhaut capitaliste..*" (XXV-472).

Le travailleur, simple force de travail vivante, est personnellement, par sa condition de salarié, soumis au despotisme du capital. Mais sa famille l'est également. Il n'en est pas le maître. Sa configuration (quantitative et qualitative) est assujettie au salaire et à ses fluctuations, et donc aux variations cycliques du capital que chaque famille doit subir.

C'est donc la réintroduction, par le Professeur Cayatte, de cette sphère dans le mécanisme général de détermination de la valeur (celle de la valeur de la force de travail en particulier) qui est problématique, et non son absence dans la thèse de Marx.

Elle apparaît comme *forcée* en quelque sorte. A supposer qu'elle résulte de l'évolution historique, depuis Marx, de la configuration de la relation « MPC – MPD », elle paraît, qui plus est, moins fondée que la thèse défendue par Marx, pour comprendre par exemple les phénomènes sociaux contemporains liés à *la crise de l'institution familiale*. Par exemple, suivant l'analyse dualiste, une femme mariée active, ou une mère de famille, en chômage, perdrait tout statut analytique. Censée être à l'origine du prix de production de la force de travail de l'époux elle perdrait son propre travail !!, à l'image d'un employeur mis en faillite perdant son statut d'employeur capitaliste. Un tel dualisme, basé sur un principe de comptabilité en partie double, paraît douteux. Ou encore, l'épanouissement du MPD ne saurait être plus totale, que lorsque l'intégralité du temps de ses membres est leur propriété. Or, ceci signifie que les personnes sont sans emploi. La valeur et le prix de leur force de travail respective, sont dénués de signification, alors qu'ils sont « propriétaires » du temps. Leur signification n'est donc réelle qu'à la condition de nier la propriété de ce temps, et donc de soumettre à l'échange capitaliste la détermination de la valeur et *du salaire* de leur force de travail.

Nous savons en revanche que l'analyse dualiste est, par exemple, concevable dans une approche marginaliste en termes de choix rationnels. Celle-ci autorise en effet à raisonner en termes de marché domestique. Il suffit de poser l'existence de choix rationnels individuels (sous la forme de *fonctions d'utilité* ou de *préférence*), pour chaque membre du groupe domestique. Alors, un *prix de production de chaque force de travail*, serait pensable. Ce terrain a vu foisonner les travaux et modèles depuis les années 1980, la période faste de *l'économie généralisée*, telle que la définit Henri Lepage dans le texte annexé au dossier de cours N° 4(1/2).

Telle n'est pas l'orientation du travail du professeur Cayatte. Il met au contraire fort justement en évidence les contradictions de la principale théorie issue de cette représentation, celle de G.S Becker exposée dans « *Human Capital. A theoretical and empirical analysis, with special reference to education* » (Columbia University Press - 1967 »). Il réalise une synthèse critique et radicale, dont le mérite est à souligner. L'égalité fondamentale de la théorie marginaliste de l'offre de travail : *salaire = productivité marginale du travail*, est tout simplement démontrée comme *insensée*. C'est l'ensemble de la théorie de l'offre de travail, donc celle de l'équilibre de l'offre et de la demande sur le marché du travail, qui est ainsi remise en cause.

Enfin par sa proposition heuristique d'adopter le concept de *carrière*, plutôt que celui de *salaire (annuel)*, pour étudier la hiérarchie des salaires et sa relation avec la qualification du travail, J.L Cayatte démontre sans le vouloir que l'exigence d'une analyse dualiste « MPC – MPD », est *forcée*. Il construit en effet une définition du concept de *carrière* partant des travaux des théoriciens de la segmentation du marché du travail. On sait que le concept principal de ces théoriciens est celui de *marché interne* (à la firme), auquel est associé celui de *filière d'emploi*. La définition choisie est alors : « *toute filière (est) une carrière* ». Ainsi ressort il que toutes les difficultés théoriques soulignées plus haut, peuvent donc trouver leur solution dans la suppression du MPD. La soumission de celui-ci au MPC, telle que décrite par Marx: « (...) *ils transforment sa vie entière en temps de travail (...)* » (citation donnée plus haut), ne pouvait trouver meilleure illustration.

Quoiqu'il en soit, « Simple » ou « Complexe », le travail matérialisé dans la valeur des marchandises est toujours du « **travail productif** ». Marx définit celui-ci comme le travail créateur de plus value, tout en conservant l'ancienne distinction (chez Vanderlint et chez les Classiques) entre « *industrie* » (ou « *manufacture* ») et « *services* » non productifs. Il démontre que la nécessité d'accroître la *plus value* s'accompagne d'une tendance à l'ajustement du niveau du salaire (ou du *temps de travail* nécessaire exprimé en monnaie) sur *le salaire minimum de subsistance* (voir ci-après).

III322) La distinction essentielle entre « travail » et « force de travail » : l'intuition de H. Trower

Ces définitions étant données, il est aisé de remarquer toute l'importance théorique qu'il y a à déplacer l'expression : « *le capitaliste achète le travail de l'ouvrier* », vers « *le capitaliste achète la force de travail de l'ouvrier* ». Car comme on va le voir (3.2 ci-après) la première signifierait qu'il lui restitue *le produit de son activité de travail exercée durant un certain temps*. Alors que la seconde signifie qu'il « *indemnise sous la forme du salaire le temps consacré par l'ouvrier à cette production* ». La question se pose donc de savoir si on peut écrire l'égalité : Valeur du produit du travail de l'ouvrier = salaire ? On sent immédiatement que ceci est impossible. Car d'où viendrait alors la plus value, puisque *l'échange est toujours un échange d'équivalent*, et donc exclut le *vol*.

La distinction « travail » - « force de travail » est en fait la pierre d'achoppement de toute la théorie classique de la valeur « travail ». C'est H. Trower, ami de Ricardo, qui mît clairement en évidence ce problème, dans sa « Lettre à Ricardo du 26 Août 1823 ». Trower écrit à Ricardo :

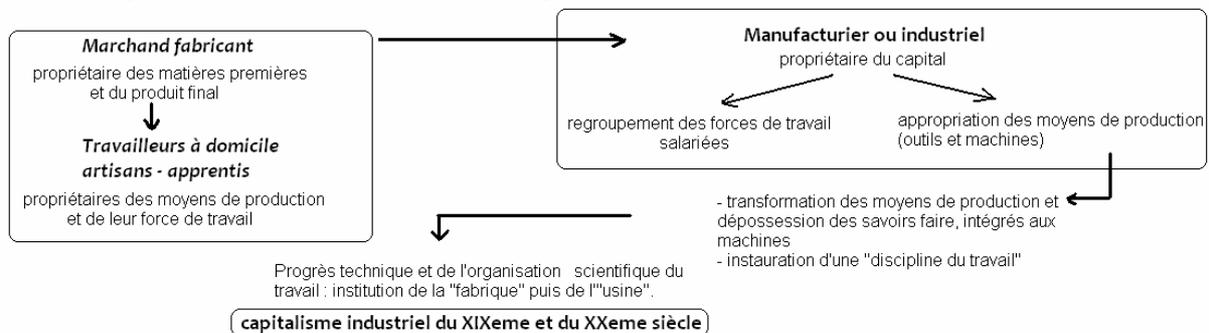
« *déterminer la mesure de la valeur d'échange est une question difficile. A mes yeux, vous avez prouvé de manière satisfaisante que cette mesure est le coût des marchandises. Mais la question vient alors de savoir ce qui se trouve inclus sous le terme de coût. Le coût d'une marchandise inclut, sans aucun doute, ces dépenses sans lesquelles on ne saurait les produire. Aucune marchandise ne peut être produite sans travail. En conséquence, on dit que le travail est le coût nécessaire, la mesure universelle de la valeur. Mais le travail a aussi ses coûts nécessaires, sans lesquels il ne pourrait être produit ; et ces coûts consistent en une certaine part des nécessités de la vie, une part qui change constamment. De nouveau, ces nécessités ne peuvent s'obtenir sans travail, qui constitue leur coût. Ainsi, le travail est le coût des nécessités et les nécessités sont le coût du travail.* Là gît la difficulté. Comment allez vous choisir ? » (H. Trower, cité par H. Philipson, *op. cit.* P 202).

3.2) Le procès de production et la création de la valeur par la force de travail : genèse de la plus value (cf l'exemple en Annexe 1 de ce chapitre)

I) Le cycle du capital industriel : le schéma « sphères-procès »

La production capitaliste proprement dite ne commence véritablement que lorsque l'homme aux écus, avance ces écus dans une production manufacturière (à domicile d'abord, regroupée ensuite) , puis industrielle. Celles-ci absorbent en effet, une masse importante de forces de travail et une technologie apte à intensifier la production. L'époque de la manufacture regroupée est celle de Vanderlint en grande Bretagne, dans la mesure où une année auparavant (en 1733) John Kay y inventait la première navette, ou machine destinée ensuite à révolutionner l'industrie anglaise du coton et son exportation massive. Néanmoins cette étape dite de la manufacture *regroupée a été précédée d'une autre appelée manufacture disséminée ou industrie à domicile en France*. C'est dans les chapitres XI à XIII du « Capital » que Marx fournit une analyse minutieuse de ces transformations des techniques de production capitalistes.

Dans ses grands traits l'évolution décrite, peut être schématisée de la manière suivante :

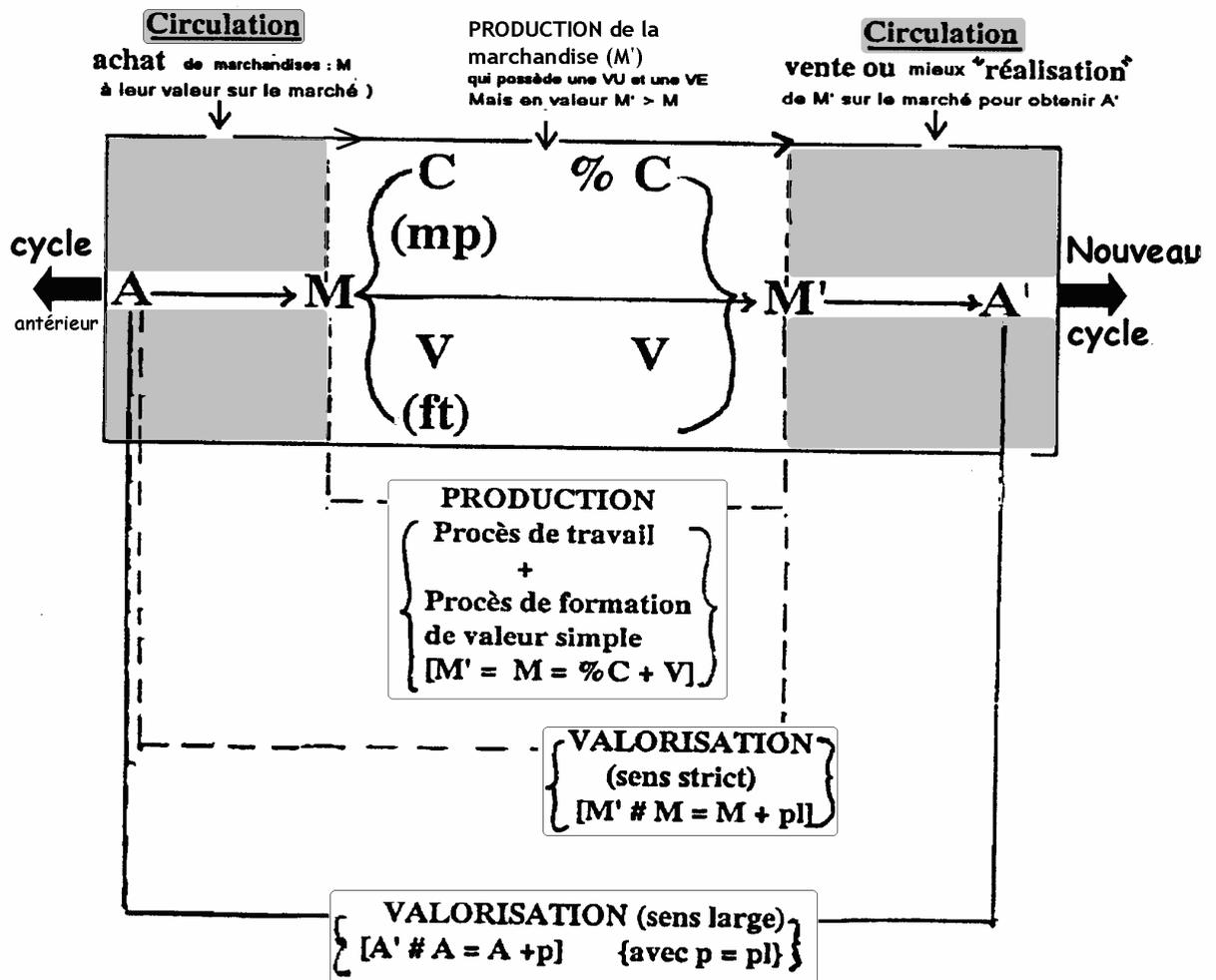


Ce sont donc les transformations de l'argent en capital dans la manufacture, ou plus généralement l'industrie, qui recèlent *les mécanismes de la production de la valeur par la force de travail*.

Le schéma théorique adopté par Marx pour mettre en évidence ces mécanismes est appelé par lui « **cycle du capital industriel** ». Ce cycle est un développement de la forme commerciale de circulation de l'argent A - M - A'. Dans un schéma annexe au document de cours N°4 (1/2), intitulé : Schéma « **Sphères et procès** », nous résumons l'ensemble des concepts nécessaires pour la compréhension de ce nouveau cycle.

Le cycle du capital industriel : le schéma « sphères-process »

SPHERES



les PROCES dits de :

- mp = moyens de production et ft = force de travail
- pl = plus-value (donc pl/v = taux de plus-value ou taux d'exploitation de la force de travail)
- p = profit (donc $pl/c+v$ = taux de profit)
- $\% C$ = la part de la valeur totale des éléments composants le capital fixe, donc des moyens de production (bâtiments, machines etc..), TRANSMISE PAR LE TRAVAIL, à M' au cours d'un cycle donné de la production (journée, mois, année etc.). Cette part correspond à l'amortissement du capital fixe.

Le schéma montre dans la partie supérieure les sphères que parcourt la masse totale d'argent avancée, ou *Capital total avancé* - A-, avant de se transformer en une **nouvelle masse de capital** (A') > (A). La somme A, passe deux fois par la circulation (en grisé), c'est donc un flux de capital

- une première fois, pour se métamorphoser par l'acte d'achat, en une masse de marchandises appelée **M** ayant une valeur en travail mesurée par un temps de travail.
- Une seconde fois, pour se métamorphoser par l'acte de vente de **M'**, en un nouveau capital **A'**. La valeur en temps de travail contenue dans **A'** est nécessairement supérieure à **A**, puisque l'objectif est de tirer un profit monétaire de la vente. C'est le fameux « *saut périlleux* » de la marchandise.
- Or, comme nous l'avons vu, rien dans la circulation ne permet d'expliquer qu'une valeur **A** estimée en temps de travail puisse se convertir d'elle-même, ou par simple échange en une valeur supérieure.

Par conséquent, il faut suivre les transformations de **A** en **M**, puis observer *l'acte ou l'étape de la production*, c'est-à-dire la transformation du temps total contenu dans **M**, en temps total contenu dans **M'**. **Car, seule la différence de valeur (ou de temps) ($M' - M$) peut expliquer la différence monétaire ($A' - A$).**

Dans la *Production* se réalise de nombreuses transformations, et pas seulement la création d'une nouvelle marchandise **M'**, ayant une valeur d'usage pour pouvoir être vendue sur le marché. Pour rendre compte de ces transformations, Marx propose de raisonner dans la production en *termes de procès*. Ceux-ci sont définis dans la partie inférieure du schéma.

II) *Le procès de production* proprement dit

Il est défini par l'intervalle de temps (plus ou moins long selon le type de marchandise produite) qui sépare l'acte d'achat des marchandises nécessaires à la production, et l'acte de stockage du produit fini **M'**. Son contenu n'est donc pas indépendant des marchandises composant **M**. La décomposition de **M**, montre que le capitaliste réunit à la fois des *forces de travail* (*ft*) et des *moyens de production* (*mp*). Marx appelle « capital constant » (*c*) *la part de l'avance **A** transformée en biens de capital fixe, et « capital variable » (*v*), la part de l'avance **A** transformée en salaires pour rémunérer les forces de travail.*

Au cours du procès de production (transformation des matières premières au moyen des machines, des travailleurs et de l'énergie), se déroule d'une part un « *procès de travail* », qui est tout simplement l'exercice d'un travail particulier et propre à chaque manufacture, par les *ft particulières* qui ont été achetées pour une durée donnée du travail par jour, ou mois. Mais parallèlement au *procès de travail* se déroule un *procès de formation de valeur simple* qui explique que la valeur du produit fini **M'** puisse au moins être égale à celle de **M**. La nouvelle marchandise **M'** comprend en effet ce que nous appelons la valeur ajoutée par le travail sous la forme des salaires, et l'amortissement du capital fixe, tel qu'une fraction ou pourcentage de (*c*) voit sa valeur transmise au produit, par le seul acte de travail des salariés. On exclut évidemment que **C** (le capital constant fixe total avancé) puisse faire autre chose que voir sa valeur transmise peu à peu au fil de l'usure, et ceci grâce au procès de travail.

Soit donc : $M' = M = \% c + v$. On dit alors que *la valeur de **M'** est égale à son coût de production en travail* (le temps de « *travail vivant* » -ou « *présent* » ou « *direct* » - réalisé par les *forces de travail*, plus le temps de « *travail mort* », ou « *passé* » ou « *indirect* » - contenu dans le capital constant dont la valeur est transmise). On peut ainsi, avec Marx, constater que :

« La force de travail en activité, le travail vivant a donc la propriété de conserver de la valeur en ajoutant de la valeur » (« Capital », SIII, Chap8) [C28].

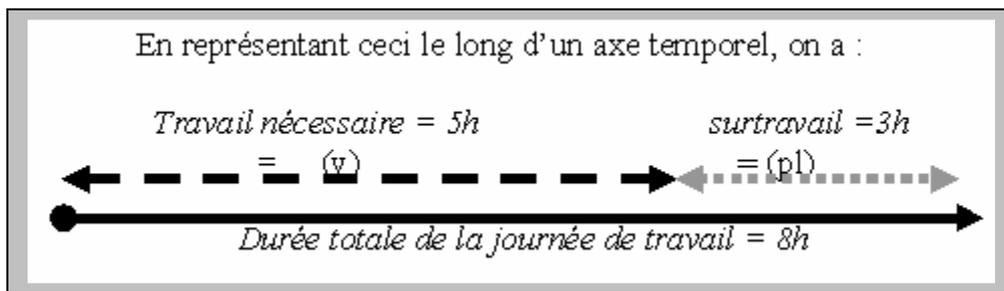
I2) *Le procès de valorisation* (au sens strict)

I21) l'origine du profit

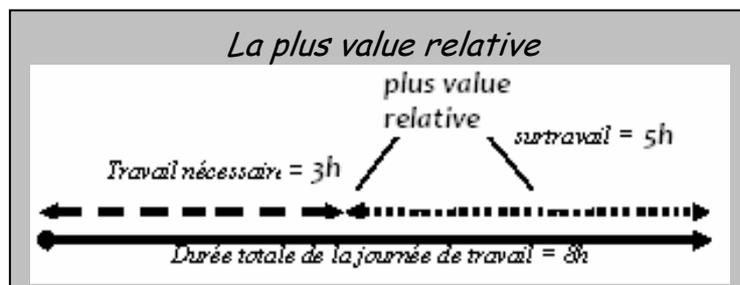
I211) La définition du Livre I du « Capital » de la plus value comme *surtravail* : plus value relative et plus value absolue.

Pour que la valeur en travail de M' soit supérieure à celle de M , nous ne pouvons faire qu'une seule hypothèse : *la valeur en travail correspondant au salaire reçu par la force de travail est inférieure à la valeur en travail que l'ouvrier incorpore à M'* . La différence est la plus value ou surtravail ou travail non payé, réalisé par la *ft*, transmise à M' et appropriée par le capitaliste. **D'où l'équation du schéma : $M' \neq M = M + pl$** , avec pl le surtravail. La présentation donnée par Marx de cette création-appropriation du surtravail est basée sur la notion de « *journée de travail* » ou *durée journalière du travail*.

Soit une journée de travail de 8h, celle-ci se subdivise en deux parties théoriques : **La première durant laquelle l'ouvrier produit pendant un temps correspondant au temps de travail nécessaires représenté par un panier de biens de subsistances et dont le salaire est la forme monétaire**. Si on suppose qu'au bout de 5 heures l'ouvrier a réalisé ce temps nécessaire, le reste de la journée, soit 3 heures est consacré à *produire de la plus value sous la forme d'un temps additionnel au temps nécessaire*.



Que se passe-t-il lorsque change la proportion entre les deux segments en pointillés ? En général ce changement a pour but de bénéficier au surtravail, et donc le segment « *surtravail* » s'allonge vers la gauche. Le résultat est une hausse de la plus value, et une baisse de v , c'est-à-dire une baisse du *temps nécessaire pour obtenir l'équivalent du panier de biens de subsistance*. Par exemple au lieu de 5 heures, l'acquisition de ce panier de bien ne requiert en fait que 3h. Dans ce cas le surtravail croît de 2 heures par jour. Le schéma ci-dessus devient alors le suivant :

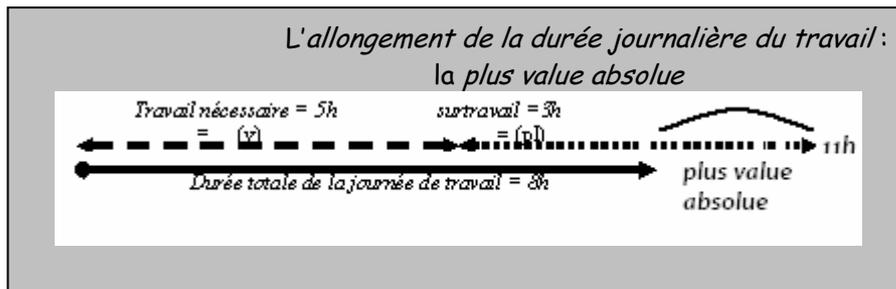


Est-ce réaliste ? La réponse de Marx est affirmative et il

dénomme ce phénomène **hausse de la plus value sous la forme de la plus value relative**. Il y a plus value relative lorsque des progrès de productivité sont réalisés dans les branches productrices des biens de consommation ouvrière. Dans ce cas ces biens ont une valeur en travail qui diminue (et donc avec elle le TWSN à la rémunération de la force de travail). Cette

forme de *plus value* appartient à une époque avancée du capitalisme, lorsque l'industrie agricole connaît une mécanisation intense.

La plus value relative suppose donc le progrès technique, et l'organisation parcellisée du travail dans la *fabrique*. Elle s'accroît également avec l'*intensification des rythmes du travail*. Comment le surtravail pouvait-il être accru dans les époques antérieures à celle-ci ? Par l'autre allongement du segment *surtravail*, c'est-à-dire vers la droite. Le segment (*v*) restant constant. **Cette forme de croissance de la plus value est dite *plus value absolue*, et affecte la durée même de la journée de travail (la partie inférieure) par simple allongement.** Par exemple si on fait passer la durée journalière de 8h à 11h, alors le segment (*pl*) s'accroît de 3h vers la droite pour être égal à 6 heures.



Marx fait état de durées allongées pour le travail des enfants (**de 6 à 8 ans**) dans la branche textile atteignant **16 à 18 heures de travail journalier**. La législation du travail a d'ailleurs débuté par les textes sur la durée de la journée légale de travail des enfants de moins de 12 ans (voir le document annexe au document de cours N°4). Autrement dit, « très tôt », et par nature limité à 24heures, le mécanisme de la plus value absolue a atteint des limites, poussant ainsi à la mécanisation des processus de production agricoles, et donc à la *plus value relative*.

La réalité immédiatement perceptible, du gain lié à l'emploi d'ouvriers par les entrepreneurs capitalistes, n'est cependant pas la plus value (ou temps de travail), mais le **profit** (ou excédent de la vente des marchandises sur les avances en capital). L'originalité de la définition marxienne du profit ne peut ressortir que d'un examen de la variété des définitions du profit dans l'économie politique, depuis les premières définitions (sans reprendre toutefois le débat scolastique) jusqu'au XX^{ème} siècle.

I212) Le profit dans la théorie économique

I2121) La théorie économique et la définition du *profit* : le problème

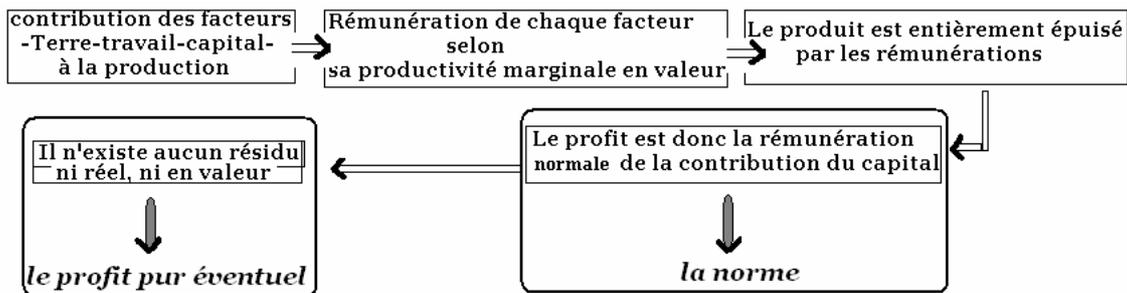
A l'exception du « Capital » de Marx, et d'un certain point de vue de l'Essai de Vanderlint, la théorie économique est **confuse** sur le concept de *profit*.

- Chez Marx : *le profit est la forme phénoménale de la plus value, et n'existe qu'au moment de l'aliénation des marchandises sur le marché. Il s'entend toujours comme profit moyen, monétaire, et n'est défini qu'à l'échelle macroéconomique. L'origine du profit global est dans la production des marchandises, et son partage est dans leur circulation.*

- Chez Vanderlint : *pour un niveau donné de la rente (*r*), le profit (*p*) est l'excédent du prix de marché (P_m) sur le « prime cost » (P_{rc}), ou coût de production : $p = P_m - (P_{rc} + r)$ (cf chapitre 1). *L'origine du profit est dans la circulation monétaire ou l'échange des marchandises suivant la loi de l'offre et de la demande. C'est la valeur du moyen de transactions qui détermine à l'échelle internationale son importance.**

Au XIX^{ème} la démonstration principale de l'analyse marginaliste est celle du revenu des facteurs de production à l'équilibre de longue période. Comme le travail, le capital est, à l'équilibre (ou optimum), rémunéré suivant sa *productivité marginale en valeur*. La règle dite de l'épuisement du produit (explicitée par Walras, Barone, Wicksteed, et Wicksell) implique donc que *les profits soient nuls*, puisque n'existe aucune *valeur résiduelle*.

Compte tenu de la diversité des définitions, se pose, d'un point de vue *sémantique*, la question de l'existence d'un **profit pur**. Concept nécessaire puisque une norme est affirmée (celle de la *productivité marginale en valeur*), relativement à laquelle le reste est **excédent ou résidu**. Soit :

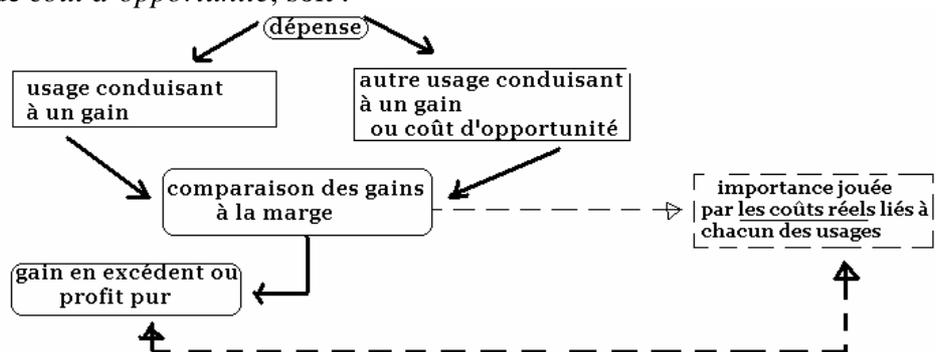


Chez Marx et Vanderlint, le profit peut être dit pur, car il est ce résidu (ou excédent) réel et monétarisé sur le marché, indépendamment de la quantité de monnaie en circulation pour le premier, et lié à celle-ci au niveau international, pour le second. Les autres définitions du *profit pur* soulèvent chacune des problèmes spécifiques.

I2122) Les définitions du *profit pur* comme « gain excédentaire » depuis A. Smith⁴

1) L'analyse de Smith : « Richesse des Nations » (1776)

Il y aurait *profit pur*, selon la théorie du coût d'opportunité en vigueur dès **A. Smith**, si existait un *gain en excédent (relativement aux dépenses) par rapport au coût d'opportunité*. Par conséquent, avant, puis avec l'analyse marginaliste, le « profit pur » ressort de l'analyse en termes de *coût d'opportunité*, soit :

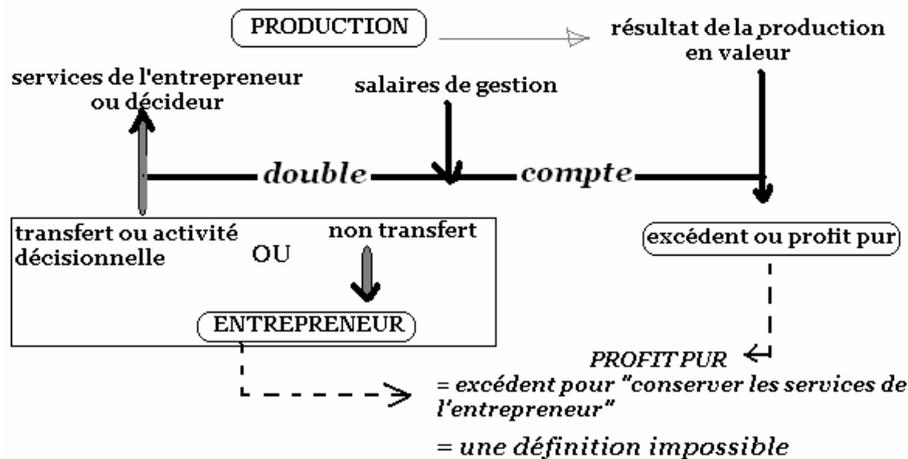


Ce qui revient à définir *le profit pur* de la même manière que *la rente différentielle ricardienne*. Il s'agit d'un *gain différentiel lié aux rendements décroissants du sol*. Ce gain est donc lié aux coûts réels de l'usage de la *terre*. En effet si la terre peut aussi être louée à une firme, apparaît un autre usage, qui comporte un coût pour l'utilisateur.

⁴ Les auteurs cités dans ce paragraphe, contemporains de Marx (ou postérieurs) se retrouvent dans la seconde partie du cours.

2) Le *profit pur* comme excédent par rapport à un « coût de transfert » : **Von Wieser** (XIX^{ème} siècle)

Aussi peut on rapporter le profit pur au coût réel, en situant celui-ci dans *la rémunération des services de l'entrepreneur*. Par exemple (suivant la conception de Von Wieser au XIX^{ème} siècle), en analysant le *profit pur positif* comme « coût de transfert » (ou d'opportunité) du décideur qui aurait pu « *conserver son service* », ceci à l'échelle de la firme ou à l'échelle sociale. Le schéma ci-dessous traduit cette définition et permet de constater son caractère non rigoureux. Le circuit en grisé (celui du « coût de transfert »), est incompatible avec celui en flèches pleines (celui de la rémunération salariale de l'entrepreneur). D'où la conclusion en pointillés.



En considérant de manière générale, comme possible la définition, le profit pur serait *une rente de capacité ou « supra-marginale »*. Mais dès qu'elle est rapportée aux coûts réels, elle devient une apparence de la *différenciation salariale*. Ce que traduit le « double compte » du schéma.

La définition du profit comme *profit pur* est donc liée aux modalités d'intégration de l'activité de l'entrepreneur à l'activité de production.

I2123) Le *profit pur* comme résultat de l'activité de l'entrepreneur

1) L'entrepreneur, *facteur de production* : l'objection de **Edgeworth**

Faire place à l'entrepreneur dans l'activité de création de richesse pose problème. On ne peut (cf ci-dessus) faire l'assimilation :



L'assimilation de l'entrepreneur à un quatrième facteur de production (complémentaire aux trois autres : Terre-travail-capital), rencontre le problème soulevé par F.Y Edgeworth, celui de *la divisibilité* et de *l'homogénéité*. La notion de *produit marginal* n'a en effet de sens que pour des facteurs divisibles et homogènes (elle est une application du calcul à la marge, et donc de variations supposées doivent pouvoir être infinitésimales, et exclusives puisqu'il s'agit de dérivées partielles).

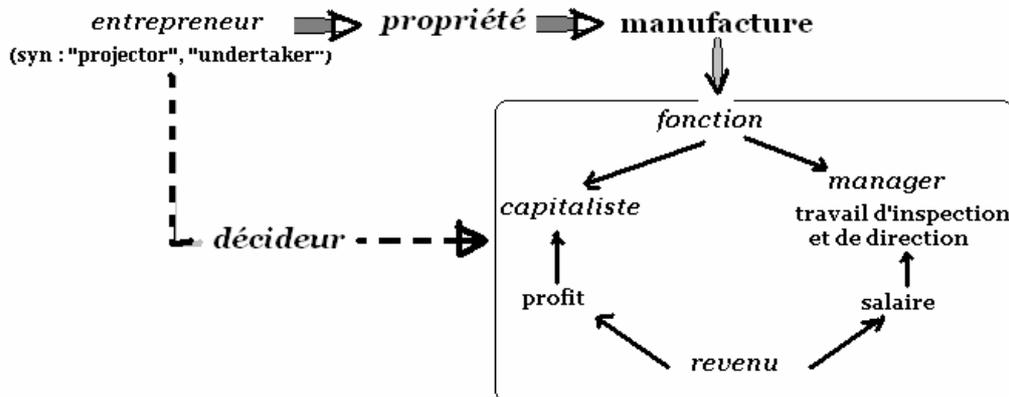
Il y a donc un paradoxe : fonction essentielle de l'activité économique d'ensemble, celle d'entrepreneur ne serait susceptible d'aucune évaluation cohérente de sa participation à la production.

On peut penser que la cause réside dans l'insuffisante *théorisation de la fonction elle-même*.

2) L'entrepreneur comme *fonction*

b) L'oubli d'A. Smith et des classiques anglais

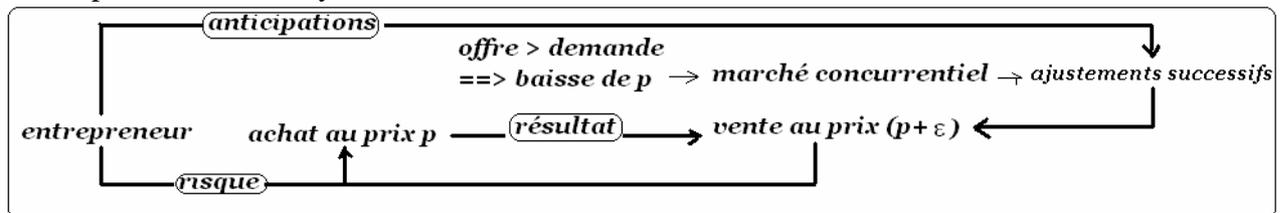
L'analyse de Smith consistait dans la séparation ci-dessous, laquelle fait ressortir un « oubli » (en pointillés) :



L'entrepreneur est simplement *propriétaire* du capital. Au sein de la manufacture sont distingués : le capitaliste, propriétaire du capital et bénéficiaire du profit, et le manager, salarié du premier. Smith omet donc (pointillés) la fonction de décision qui appartient à l'entrepreneur. Une telle séparation caractérise toute l'économie politique anglaise : « *amalgame des fonctions de capitaliste et d'entrepreneur* ».

b) L'analyse pionnière de **R. Cantillon, reprise par JB Say**

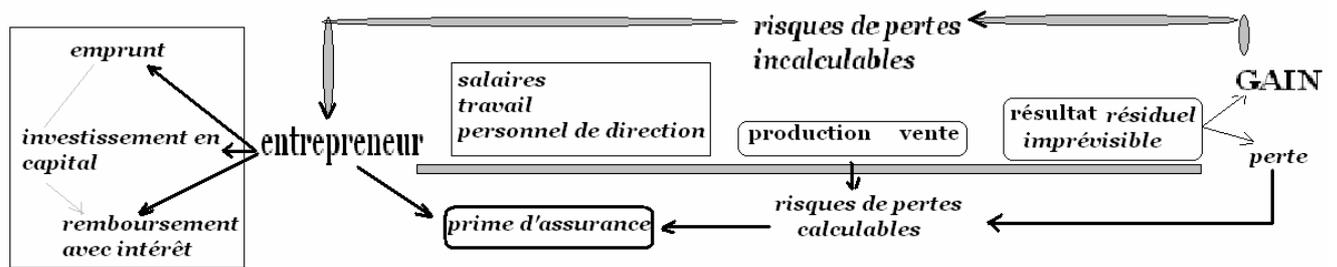
On ne saurait invoquer le contexte historique (celui de la petite entreprise familiale) pour l'expliquer, puisque Cantillon proposait dès 1750 une analyse pionnière de la fonction d'entrepreneur. Son analyse est résumée dans le schéma ci-dessous :



Les facteurs qui donnent sens à la fonction d'entrepreneur ressortent de ce schéma : la prévision (des ventes), l'assomption des risques (achat ou avance), et le résultat (bénéfice ou perte). Cette définition distingue la fonction d'entrepreneur de celle du capitaliste, liée quant à elle à une activité de production et de travail. Elle sera utilisée par JB Say, dans l'élaboration de sa théorie des services producteurs. Tandis qu'elle sera ignorée par Smith et Ricardo.

c) **H. Von Thünen** : l'intégration du risque et de l'assurance

On considère le tome II de l' « Etat isolé » de **H. Von Thünen** comme la première analyse satisfaisante de l'entrepreneur comme « *un inventeur et un explorateur dans son domaine* » bénéficiaire légitime d'un « *revenu résiduel risqué et imprévisible* ».



Le schéma fait ressortir le lien : **entrepreneur-risque de pertes incalculables-gain**. L'entrepreneur est donc l'agent qui ayant assumé tous les risques, dont celui de l'innovation, en partie au moyen de l'assurance, subit le risque de pertes non calculables, légitimement rémunérées par le gain résiduel imprévisible.

d) Le travail de diffusion et de vulgarisation de **JS. Mill** (1848) et les limites du modèle statique

C'est **J.S Mill**, qui, dans les « Principes » diffuse la notion d'entrepreneur. Intégré à la révolution marginaliste, l'entrepreneur est censé (voir plus haut) ne faire « ni bénéfice ni perte », du fait du théorème de la rémunération des facteurs suivant leur productivité marginale. La rémunération du capital est alors appelé profit ou intérêt.

Si le cadre statique de la théorie de l'équilibre concurrentiel autorise ce résultat, il n'en demeure pas moins qu'une fois quitté cet équilibre statique, se pose de nouveau le problème de l'apparition d'un résidu positif au-delà du salaire et de l'intérêt. Ce qui requiert une *analyse du progrès technique*, que la théorie statique de l'équilibre général est incapable de produire. C'est donc la théorie de la fonction de l'entrepreneur qui est lui est impossible, aux côtés d'autres théories qui lui sont liées (celles du progrès technique, de la croissance des firmes par exemple).

e) **F. Knight** (1921) : l'entrepreneur et l'incertitude

Considérée comme secondaire par la microéconomie (de l'équilibre général), puis par la macroéconomie (keynésienne), la théorie de la fonction d'entrepreneur est néanmoins apparue comme fondamentale avec « *Risk, uncertainty and profit* » de **F. Knight** en 1921.

Knight fonde son analyse sur celle du risque de Thünen, qu'il intègre à la théorie néoclassique de la rémunération des facteurs. Il met en relation le « certain » (les éléments de l'activité qui relèvent de l'assurance ou du contrat), et l'incertain (ceux qui relèvent des *anticipations ou de la prévision*). En concurrence parfaite, le prix de marché est inconnu, parce que la rémunération des facteurs (ou leur productivité marginale en valeur) est inconnue (elle dépend elle-même du prix). Le risque pris par l'entrepreneur réside dans la *prévision du prix de vente*. Cette opération consiste à *anticiper en valeur*, un produit marginal physique des facteurs *connu*.

Le revenu de la fonction d'entrepreneur qui en découle n'est ni résiduel, ni contractuel, mais dépendant de l'écart entre *recettes effectives* et *recettes prévues*.

Ce qui ne conduit pas Knight à la définition d'une relation entre *assomption des risques* et niveau des profits. Sinon cette assomption serait un autre facteur de production doté d'une productivité marginale, avec les impasses théoriques auxquelles cela conduirait (cf supra).

Il défend une conception des profits « diffus », c'est-à-dire que l'on trouve dans les échanges de toute nature. La théorie du profit est alors basée sur l'*incertitude*, et en quelque sorte se confond avec l'*analyse pigouvienne de l'exploitation des facteurs*. Puisque on peut la résumer par ces inférences opposées :

Anticipations des entrepreneurs		niveau des prix des facteurs (*)	Conséquences sur les revenus des facteurs	sur le profit
pessimistes	prix décroissants	$\text{salaire} = w > \frac{\partial f(K, L)}{\partial L} = P_m L$	le capital est exploité	décroissant
optimistes	prix croissants	$\text{salaire} = w < \frac{\partial f(K, L)}{\partial L} = P_m L$	le travail est exploité	croissant

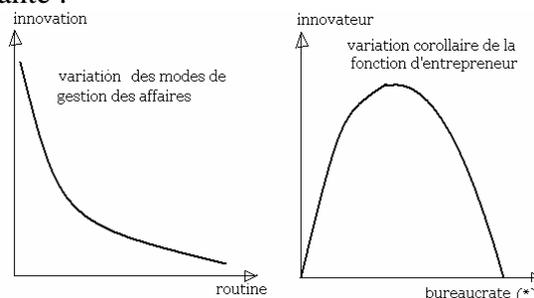
(*) si on suppose seulement 2 facteurs : capital et travail

La règle de l'équilibre de longue période est ici rompue. Le revenu d'un facteur est croissant si l'autre facteur est rémunéré sous sa productivité marginale en valeur. C'est le cas ci-dessus pour le profit lorsque les prévisions sont optimistes.

Les profits diffus sont la généralisation du constat du tableau ci-dessus à l'ensemble des facteurs : la première ligne décrit le profit du facteur travail, et la seconde celui du capital.

f) J.A Schumpeter (1912) : l'entrepreneur innovateur et la dynamique économique

Moins de dix années avant Knight, **J.A Schumpeter** aborde dans « *Théorie du développement économique* » l'analyse de la fonction d'entrepreneur dans l'hypothèse de l'incertitude dynamique. Il exclut l'hypothèse de l'équilibre statique qu'il assimile au cas d'une économie routinière, sans progrès technique, avec profit et intérêt nul. Ce modèle ne requiert pas d'entrepreneur, à l'opposé du modèle dynamique, défini comme celui d'une économie avec innovations techniques. Il en vient, grâce à la distinction entre « invention » et « innovation » (ou application de l'invention à l'industrie) à la définition de l'entrepreneur comme innovateur. Toutefois, ce rôle est « fonctionnel » et ne nécessite pas l'incarnation dans une personne ou un groupe de personnes (stable ou en incessante évolution). Il peut donc s'agir autant du capitaliste que du manager. L'idée originale qu'il soutient est la variabilité de la fonction d'entrepreneur innovateur (effective ou restreinte), selon l'importance prise à un moment donné par la dimension de l'innovation, et celle de la routine. Ce qui peut être illustré de la manière suivante :

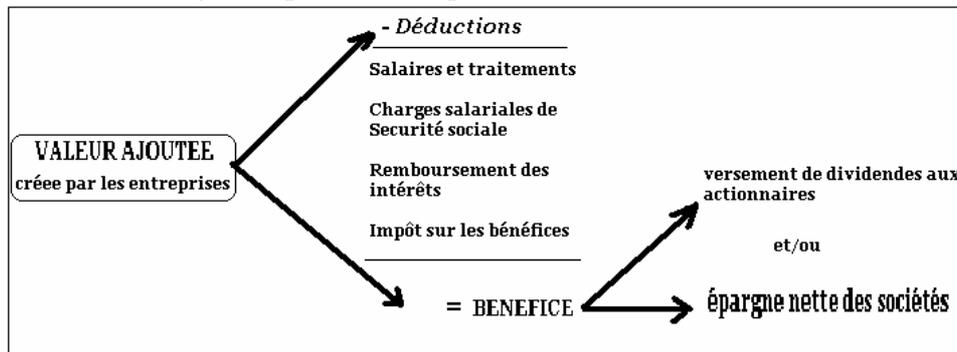


(*) fonction plus explicitement développée dans "Capitalisme, socialisme et démocratie".

I2124) Conclusion

Depuis le début du XX^{ème} siècle, la réflexion sur **l'entrepreneur et l'entreprise** a connu une évolution et a rendu compte des changements les plus significatifs (multinationalisation des firmes, institutionnalisation de formes nouvelles de sociétés à dominante financière, complexification du management etc.). La réflexion sur **le profit** a, en revanche, connu peu de renouvellement si l'on excepte les définitions de l'école autrichienne (depuis Böhm-Bawerk et Fisher – voir chapitre 7 du cours), revues par Keynes (voir chapitre 13). Les thèses exposées plus haut sont donc les thèses fondamentales. Elles ont constitué la base de la réalisation de tests et de modèles empiriques, adaptés à l'état des données comptables existantes. Mais en complément, la comptabilité d'entreprise et la comptabilité nationale possèdent leurs propres définitions. Elles sont les plus couramment utilisées. Ainsi pour la *comptabilité analytique*, le profit (ou la perte) est le *résultat analytique* défini comme Rachid FOU DI Cours d'histoire de la pensée économique – PARTIE 1 : « Das Kapital » ou la critique de l'économie politique - Page 35 sur 74

l'excédent de la marge sur coût variable sur les coûts fixes. Et pour la comptabilité nationale, le profit (ou bénéfice) est une des composantes du « revenu national brut », issue de la répartition de la *Valeur ajoutée par les entreprises*, donnée ci-dessous :



I22) L'équation de la valeur d'une marchandise: *valeur brute et valeur nette*

Au sens strict la *valorisation du capital désigne donc le grossissement de valeur*, mesurée en temps de travail des marchandises (M). Elle s'écrit sous la forme de l'équation de la valeur de la nouvelle marchandise M' :

Valeur brute de la nouvelle marchandise	$M' = c + v + pl$
Sa valeur nette est obtenue en soustrayant les consommations intermédiaires, dont l'amortissement du capital,	$M' - c = v + pl$

L'expression (v+pl) est alors appelée « *produit net* ». En raisonnant à l'échelle macroéconomique ou du « *capital social* », l'expression mesure la richesse nouvelle créée par la seule force de travail, dont une partie seulement lui revient sous forme de salaires (v).
 Ce phénomène est appelé « *exploitation de la force de travail* ». Mais plutôt que la *masse de plus value appropriée par le capitaliste (pl)*, on préfère évaluer le *taux d'exploitation de la force de travail*. Ce taux est égal au *rapport du travail non payé (ou gratuit) au travail payé*, soit :
 taux d'exploitation de la force de travail = pl/v .

II) Le procès de valorisation (au sens large)

III) Profit et *taux de profit* pour un capital particulier

L'intérêt immédiat du capitaliste ne se porte pas sur la *plus value*. Son intérêt est bien la réalisation d'une différence (A'-A) qui soit la plus élevée possible. Cette différence est appelée le profit (p), et A'-A doit être égal à un montant p. Celui-ci apparaît dans la circulation au moment de la vente de M' ou « *réalisation de la valeur de M' sur le marché* ». Certes son montant global subit les aléas du marché. Mais son origine, et c'est ce qui intéresse Marx parce que les classiques n'ont fait aucun pas allant dans ce sens, est bien la plus value issue de la production. Ainsi sur le marché en transformant la valeur produite estimée en temps de travail, en valeur monétaire, on doit pouvoir observer que :

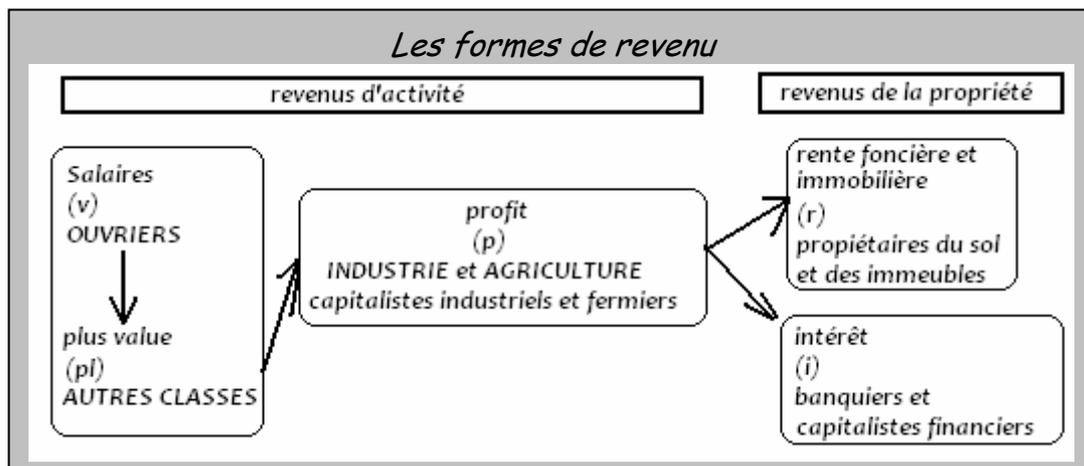
$$M' = c + v + pl \quad \Leftrightarrow \quad M' = c + v + p$$

D'où l'on déduit $pl = p$. Donc, la plus value est bien à l'origine du profit. La valorisation d'un capital total avancé (A) peut alors être estimée par la masse du profit monétaire tiré de la vente de la marchandise produite. Mais son estimation, ou son anticipation repose plutôt sur le calcul du *taux de profit*, dont la formule est :

$$\text{Taux de profit } \pi = \frac{pl}{M} = \frac{pl}{c+v} = \frac{\text{masse de plus value}}{\text{capital total avancé}}$$

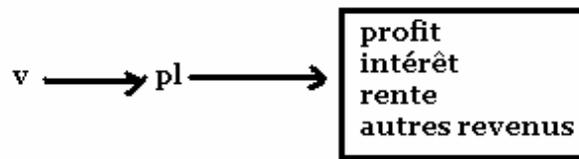
II2) La répartition de la plus value entre les formes de revenus et la théorie de l'intérêt

On notera que le profit capitaliste n'est pas le seul revenu de la société issu de la *plus value*. A l'échelle sociale, la masse de plus value forme en effet *le produit net*. La répartition du produit net entre les classes de la société est réalisée sous la forme de : **profit, rente et intérêt**. Le schéma marxien de la répartition est alors :



La théorie du taux de l'intérêt est, avec la théorie des prix de marché, considérée comme un résultat du progrès de l'analyse économique impulsé par la théorie marginaliste. Cependant ce n'est qu'avec Keynes qu'elle connaîtra son parachèvement.

Toutefois, la répartition de la plus value en plusieurs catégories de revenu, suivant le schéma



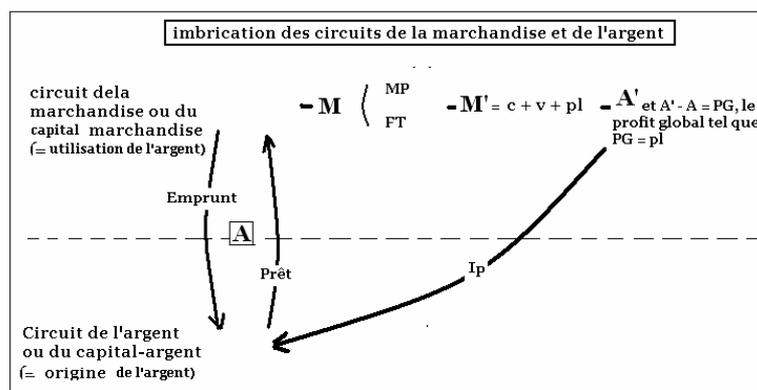
montre que Marx se devait d'élaborer une théorie de l'intérêt. Elle est située dans son œuvre au Livre III du « Capital », section 5, et dans le cahier 15 des « Théories sur la plus value ». C'est notamment F. Engels qui en a réalisé la mise en forme.

La proposition théorique essentielle est : l'intérêt résulte d'un partage de la plus value, avec le profit. Cette proposition conserve l'idée antérieure élaborée par J. Massie, D. Hume et A. Smith selon laquelle l'intérêt est le revenu de l'argent prêté, et qui fonctionne comme capital.

II21) L'intérêt comme résultat d'un partage du profit global (P_G)

La théorie proprement dite est une adaptation du cycle du capital industriel, lequel comporte cette fois « deux cycles » imbriqués ; Le premier est celui du *capital marchandise* (ou cycle de la marchandise), et le second est celui du *capital argent* (ou cycle de l'argent). Tandis que le premier est mis en œuvre par le *capitaliste actif* (ou l'investisseur, ou le producteur), le second est mis en œuvre par le *capitaliste prêteur* (ou Banque, ou Finance).

Cette imbrication fait ressortir, comme le montre le schéma ci-dessous, le partage du profit global.



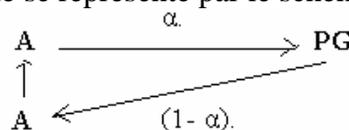
Le partage du profit global (P_G), issu de la plus value (pl), s'écrit :

$P_G = P_r + I_p$ où P_r est appelé « *profit d'entreprise* » (qui échoit au *capitaliste actif*) et I_p est appelé « *Intérêt des emprunts ou des prêts* » (qui échoit au *prêteur*).

Soit α la part du *profit d'entreprise*, alors le partage s'écrit :

$$\alpha \cdot P_G + (1 - \alpha) \cdot P_G = P_G$$

Par conséquent le circuit simplifié se représente par le schéma :



Il apparaît ainsi que le partage du profit global est conflictuel (α et $1 - \alpha$), et selon Marx les parts respectives dépendent du rapport de force entre les deux types de capitalistes.

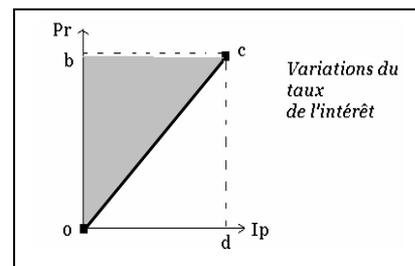
II22) Les variations du taux d'intérêt ou de I_P

II221) Limite inférieure et limite supérieure de I_P

Les variations de I_P sont situées entre deux limites :

- inférieure : si $\alpha = 1 \rightarrow (1 - \alpha) = 0 \Leftrightarrow P_r = 1 = P_G$ et $I_P = 0$
- supérieure : si $\alpha = 0 \rightarrow (1 - \alpha) = 1 \Leftrightarrow P_r = 0$ et $I_P = 1 = P_G$

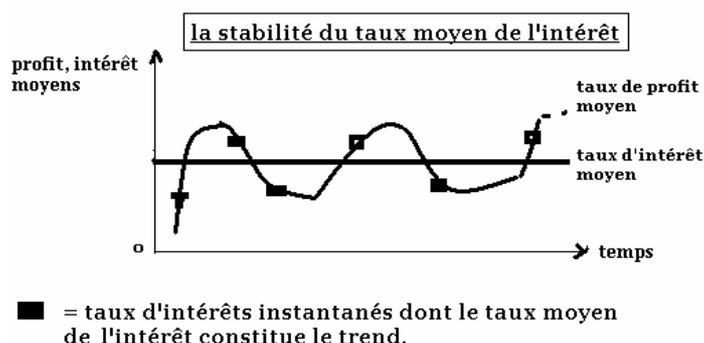
Une représentation graphique est par exemple :



Le segment (OC) représente la croissance de P_G . La surface grisée (bcd0) contient donc le partage de P_G entre I_P et P_r . La limite supérieure de I_P est donc en abscisse au point (d), tandis que sa limite inférieure est au point (0). Inversement si on raisonne avec P_r , en ordonnée.

Ces limites étant données, Marx précise la différence entre :

- d'un côté le *taux de marché de l'intérêt*, qui est toujours *fluctuant* selon l'offre et la demande de capital de prêt ;
- de l'autre le *taux moyen de l'intérêt*, ou *moyenne des taux d'intérêt*. Résultat du partage du P_G , il n'est déterminé par aucune loi. Toutefois, comme il dépend du *profit moyen*, il est relativement *constant* en longue période. Comme l'illustre la figure ci-dessous :



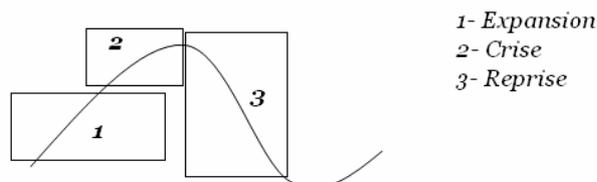
La contestation de cette théorie a porté sur les points du segment (OC) compris entre (0) et (C), donc la *partie grisée du graphique*. On ignore comment se détermine le taux d'intérêt, si ce n'est par le rapport de force.

Cette critique est dépassée si on accepte de rapporter la détermination des valeurs intermédiaires au *cycle des affaires*, ainsi que le propose Marx.

II222) Les valeurs intermédiaires et le cycle des affaires

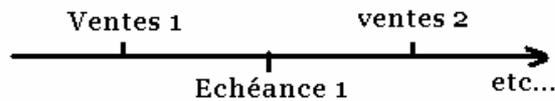
Le taux d'intérêt augmente ou diminue suivant les phases du *cycle des affaires* (d'une durée de 8 à 10 ans), habituellement représentées par la figure ci-dessous :

trois phases du cycle des affaires

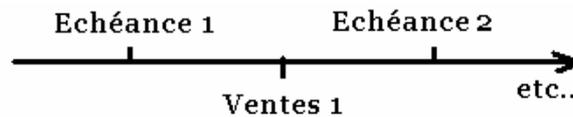


- Phase 1 = expansion : la hausse de la production et du niveau général des transactions élève la demande de monnaie. Le taux d'intérêt diminue. La séquence qui lie les

échéances de remboursement des emprunts et les ventes (ou recettes) est favorable à cette baisse du taux. Elle est de la forme *Séquence 1* :



- Phase 2 = la crise et ses antécédents : la séquence précédente est inversée, soit *Séquence 2* :



Le ralentissement de la production et celle concomitante des ventes, exposent les entreprises à des difficultés, les conduisant en outre à émettre une demande de monnaie de précaution. En conséquence le taux d'intérêt augmente.

- *Phase 3 : Reprise progressive*

Avec la dépression, le niveau des transactions, et celui de la demande de monnaie diminuent. Il en est de même de l'offre de monnaie. La reprise est alors impulsée par *le crédit commercial* (des entreprises aux clients), et moins par le crédit bancaire (des entreprises aux banques). Le taux d'intérêt suit donc une tendance à la baisse, laquelle favorise la reprise.

C'est en se basant sur ces deux catégories de crédit (commercial et bancaire), qu'en 1917, Rudolph Hilferding prolonge la théorie de Marx, dans son œuvre « *Le capital financier* ».

II23) présentation sommaire de l'approche des variations du taux d'intérêt de R. Hilferding

II231) Les antécédents

L'attention accordée en Grande-Bretagne au système bancaire est très ancienne (fin XVII^{ème} siècle). Au XIX^{ème}, un débat majeur a été en 1844 celui entre les partisans du *currency principle*, et les tenants de *la banking school*. Il s'agissait purement et simplement de définir ce qui était à considérer comme *monnaie*, puisque les deux écoles divergent quant à la *base de l'émission monétaire*. La question pratique précise était comment la Banque d'Angleterre, réformée par Peel par le Bank act de 1844, et constituée en deux départements (création des billets de banque, et opérations bancaires), devait elle se comporter ?

Les réponses des deux écoles sont synthétisées dans l'encadré donné page suivante, de même que leurs principes.

Aussi, lorsqu'en 1917, Hilferding développe la thèse de Marx (de manière critique), il prend appui sur l'ensemble de ces réflexions, que Marx lui-même a rassemblées, analysées et remises en cause, au livre III du Capital : chapitres 28 et 34.

Le débat monétaire anglais entre le « currency et le banking principle »

Lors du Bank Act de Peel en 1844

Ricardo
et le « **Currency principle** », auquel
adhèrent : Jones Lloyd, Torrens, Norman,
Clay, et Arbuthnod

La « banking school »,
Représentée par : T. Tooke, J. Wilson, et J.
Fullarton

Hypothèse principale

C'est la *Théorie quantitative de la monnaie* version ricardienne : le niveau des prix croît avec la masse de monnaie en circulation.

Les métaux précieux (or et argent) ne sont donc que du *numéraire*, ou une simple unité de compte

La recommandation est donc que le *bank act* doit proportionner la quantité de monnaie (billets émis) à la quantité d'or.

C'est l'opposition à la théorie ricardienne (ou contre la *théorie quantitative*).

L'argument est : *la création monétaire est déterminée non par le stock d'or seul, mais par les besoins du public* (le crédit).

(voir en II232 les notions d'escompte et de réescompte, initiées par T. Tooke).

Conséquence sur la définition d'une pratique bancaire anti-crise

Pour maîtriser une crise, la quantité de billets (ou de monnaie) créée doit calquer *les flux d'importation et d'exportation des métaux précieux* :

- hausse de la quantité si les rentrées d'or (ou Importations) augmentent,
- baisse de la quantité si les sorties d'or (ou exportations) s'accroissent,

ou bien s'adapter selon *le cours du change*.

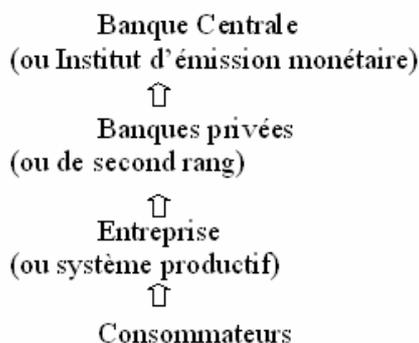
La méthode préconisée est fondée sur une fausse théorie. Soit elle aggrave la crise des moyens de la circulation en élevant le taux de l'intérêt, soit elle déprécie les billets. Car :

- Si augmentent les sorties d'or et diminuent les billets, une crise des liquidités survient au moment de leur besoin. Le taux d'intérêt monétaire explose.
- Si augmentent les rentrées d'or et augmentent les billets, la monnaie se déprécie, d'autant plus que le crédit est une base de leur émission.

II232) L'analyse de R. Hilferding

L'analyse d'Hilferding présentée de façon sommaire et limitée se fonde sur trois définitions importantes :

- La hiérarchie du système bancaire ou de la création monétaire, soit



- *L'effet commercial escompté.* Les ventes et achats entre entreprises ou entre entreprises et consommateurs finaux, à crédit, donne lieu à un endettement, traduit par l'émission de *effet de commerce* (traite remboursable par échéance par exemple). *L'effet est dit escompté* lorsque l'entreprise propriétaire du titre l'échange auprès d'une banque privée contre monnaie. Ce qui contraint la banque à diminuer ses propres réserves.
- *L'effet réescompté.* Ceci se produit lorsque l'échange de titre contre monnaie se réalise cette fois entre la banque et la Banque centrale. Alors a lieu la création de monnaie fiduciaire par la Banque centrale.

Hilferding explique donc les variations du taux de l'intérêt par l'escompte et le réescompte.

En période de crise (séquence 2 ci-dessus) la fréquence accrue de l'escompte accroît la demande de monnaie et contribue à augmenter le taux de l'intérêt. Ce phénomène est accentué par :

- la diminution des réserves des banques
- la hausse de la demande de monnaie de précaution (ou thésaurisation).

Le réescompte des effets a pour résultat une hausse de la création monétaire par la Banque Centrale.

II24) Conclusion sur la théorie de l'intérêt chez Marx

On peut considérer comme satisfaisante ou non la théorie de Marx. De même en est-il de son prolongement par Hilferding. Par exemple, A. Emmanuel, dans « *Le profit et les crises* », recense les principales apories, et pense que Marx (tout comme Keynes) ne donnent pas d'explications satisfaisantes du taux d'intérêt indépendamment du profit.

Quoiqu'il en soit, il ne faut pas perdre de vue l'objet de l'analyse menée par Marx. Il est identique au cours des trois Livres du Capital : *la démystification des catégories fétichisées de l'économie politique classique*. Le taux de l'intérêt apparaît comme tel dans le Livre III, puisque la leçon est que le partage du P_G révèle la véritable nature de l'argent lorsqu'il prend la forme du capital. Ce qu'il exprime par exemple de la manière suivante : « ... dans le capital productif d'intérêt, le caractère autoreproducteur du capital, la valeur assurant sa propre mise en valeur, la production de la plus value se présente à l'état pur en tant que qualités occultes (...) » (L III, Chap 36) (l'autoreproduction étant symbolisée dans le schéma plus haut par le passage d'un unique A à A', alors que deux cycles sont

imbriqués). Ainsi, contrairement à la définition classique, *l'intérêt n'est pas le prix du capital (ou de l'argent)*. C'est une valeur additionnelle qui ne peut se concevoir sans l'exploitation de la force de travail (voir schéma de l'imbrication ci-dessus).

L'économie politique ne partagera pas cette conception. Le chapitre 7 du cours montre comment le *marginalisme de l'Ecole de Vienne*, avec l'œuvre de E. Von Böhm-Bawerk, rompt avec l'idée que l'intérêt doit être dépendant du profit global, et donc de l'exploitation (Cf annexe 2 à ce chapitre).

Il reste que cette période de l'histoire de la pensée est celle qui a initié un débat sur le taux d'intérêt, prolongé jusqu'à nos jours. On peut dire que les tentatives de dissociation de l'explication du taux d'intérêt de celle du profit, n'ont généralement pas pu être réalisées sans le *recours à l'analyse du cycle des affaires*, comme Marx lui-même l'avait suggéré.

Cette ouverture nécessaire conduit à lire les variations du taux d'intérêt comme le résultat d'interactions entre agrégats, résultant elles mêmes des comportements microéconomiques.

II3) Le capital social et la péréquation des taux de profit

Marx démontre que, chaque capital particulier ne perçoit cependant pas, à cause du jeu de la **concurrence**, le total de la plus value qu'il a pu réaliser.

Autrement dit, soit la manufacture (*i*), dont le produit net en valeur est égal à ($v_i + pl_i$). Dans cette manufacture, la part du produit net qui échoie au capitaliste (*i*) est évidemment égale à (pl_i). Mais il doit d'abord « réaliser » la valeur de sa marchandise ($M'i$) sur le marché. On devrait s'attendre à le voir encaisser en monnaie, une valeur totale correspondant au prix de sa marchandise égal à : $M'_i = c_i + v_i + p_i$ avec $p_i \Leftrightarrow pl_i$. La masse de profit attendue de la vente devrait être égale à la masse de la plus value produite dans la production.

Cette égalité n'est vraie, dit Marx, que lorsqu'on considère l'ensemble des capitaux à l'échelle sociale, ou le capital social. A ce niveau il est possible de déterminer un *taux moyen de profit* pour l'ensemble de l'économie, et donc un *profit moyen* (ou \bar{p} une masse moyenne de profit).

Ce calcul est appelé par Marx *péréquation des taux de profit*, ou ajustement des profits des différentes branches de l'économie sur le profit moyen.

Cet ajustement est réel et non fictif, il est le résultat de la concurrence (qui permet toujours d'observer l'existence de prix différents pour une même marchandise), et aboutit à avantager certaines branches au détriment d'autres.

Pour le démontrer il faut établir la méthode du passage de la valeur au prix de production. C'est ce que propose Marx au Livre III Tome 1, Parties 1 et 2. Ces chapitres comme on va le voir, laissent cependant paraître un *problème* nommé « **problème de la transformation des valeurs en prix de production** ».

3.3) Le problème de la transformation des valeurs en prix de production

I) L'exemple du Chapitre IX du Livre III du Capital : « Etablissement d'un taux général de profit (taux de profit moyen) et transformation des valeurs des marchandises en prix de production ».

Nous choisissons par commodité d'étudier ce problème ainsi que sa solution, avec l'exemple donné par Marx lui-même dans le chapitre IX du Livre III. **Cet exemple et l'étude qui lui**

correspond sont donnés dans le document de cours N°4 -1/2, P 19 et 20. La démonstration de Marx est résumée dans l'encadré ci-dessous par trois tableaux. Ce sont ces tableaux qu'il s'agit de comprendre. Nous les avons successivement intitulés :

Tableau 1 : Situation initiale avec diversité des taux de profit par branche due à différence des Cok. Ce tableau peut être dit « *en valeur* »

Tableau 2 : Différenciation sur la base du capital constant « consommé effectivement » dans la production (c), et conséquence sur *le coût de production*.

Tableau 3 : Le mécanisme de péréquation des taux de profit et l'annulation de la somme des écarts (prix de production – valeur). Ce tableau est celui qui donne la solution de Marx.

Marx pose d'abord les hypothèses du premier tableau et rappelle **les définitions des trois concepts principaux** pour les calculs : la Composition organique du capital ($CoK = c/v$), le taux de plus value ($taux_{pl} = pl/v$), et le taux de profit ($\pi = pl/c+v$).

On trouvera dans le Document de cours N° 4 : 2/2, à la page 4, deux courts textes de définition sur la CoK.

Encadré : L'exemple du Chapitre IX du Livre III (voir ci-dessous page 50)
(et Dossier de Cours N°4.1)

II) La signification du problème de la transformation et le débat sur les solutions

III) La leçon de l'exemple de Marx

On peut conclure sur cet exemple en disant maintenant

1° que le problème de la transformation est celui de l'échange de marchandises produites par des branches de Cok différentes. La question pertinente étant : comment se réalise le passage de la valeur produite par chaque branche, et *le prix minimal de vente sur le marché* ?

2° que sa solution (par Marx) suppose simplement que les marchandises soient échangées à leur *prix de production et non à leur valeur*.

Dans cette hypothèse à l'échelle sociale est vérifiée l'égalité : **Σ plus value = Σ profits**

3° que les impasses de la théorie classique sont dépassées. En particulier l'*origine du profit*. En effet, Ricardo élabore bien la théorie de l'échange suivant le *coût de production* ($c+v+p$). Mais il n'explique pas *la composante « p », le profit*. Sa théorie de la valeur rend la démonstration impossible, et entraîne l'adhésion au postulat d'un *profit né de l'échange*. Le profit, comme excédent n'aurait aucune relation avec le travail humain. Ce que Marx remet en cause, en rapportant le *profit* à la *plus value*.

II2) Une autre présentation du problème : M. Blaug

La présentation de l'exemple de Marx, par M. Blaug au chapitre VII, fait partie des exposés éclairants du manuel.

Dans l'économie à 5 branches prises en exemple par Marx, Blaug établit justement que la transformation des valeurs en prix de production est réalisée grâce à la détermination du *coût de production*. A la différence du coût en travail, **le coût de production intègre le profit et non la plus value**. Ce profit est donné par application du taux moyen de profit, qui est une moyenne sociale (celle du « capital global »), par la formule consacrée, à chaque branche.

Au total il y a transformation parce que l'on observe que :

1-La somme des valeurs est égale à la somme des prix de production

2-La somme des « plus value » égale la somme des profits

Le paragraphe de Blaug montre clairement ce résultat. Mathématiquement le problème est celui d'un système d'équations linéaires dont la solution n'existe que si le nombre d'équations égale le nombre d'inconnues. Dans ce cas il existe un système **de prix relatifs** satisfaisant le système, et conforme au taux moyen de profit.

En résumé, en appelant « r » le taux de profit moyen, déterminé par la formule :

$$r = \frac{\text{Somme des plus value}}{\text{Somme des Capitaux avancés}}$$

En l'appliquant à chaque branche « i », on obtient le *prix de production* de cette branche,

soit : $(c_i + v_i)(1+r) = p_i$ ou après développement :

$(c_i + v_i) + r(c_i + v_i) = p_i$ et en appelant P_i l'expression : $r(c_i + v_i)$ on obtient pour la production de chaque branche l'équation de sa valeur en *prix de production*, et qui s'écrit :

$(c_i + v_i) + P_i$ et dont l'origine marxienne est la valeur en travail $(c_i + v_i) + pl_i$.

II3) Quelques rappels sur les débats relatifs au problème de la transformation.

II31) Une longue controverse

Serge Latouche dans « *Le Projet marxiste* » (P126 à 137) estime que Marx est parvenu à la fin qu'il visait dans ce chapitre IX. *Démontrer qu'à l'échelle du capital social l'excédent tiré de la production globale, sous la forme du profit a bien pour origine la plus value, et donc l'exploitation des travailleurs.* L'auteur fait ce constat après examen de la controverse théorique soulevée depuis que, rapprochant Marx des Classiques, **Böhm-Bawerk** (disciple de Carl Menger et Ministre autrichien des Finances) ait interprété la solution de Marx comme la recherche d'une théorie *des prix* (donc une théorie économique) alternative à celle de Ricardo [*"Karl Marx and the Close of his System"*, 1896, in Boenigk, editor, *Staatswissenschaftliche Arbeiten*]. Pour Böhm-Bawerk, la solution mathématique adoptée par Marx est insatisfaisante. *Son objection* est que le capital est évalué en Valeur, alors que l'on devrait avoir dans les tableaux à gauche (à l'entrée de la production) et à droite (au moment de la vente) **des prix de production des deux côtés**. Autrement dit lorsque le capitaliste achète $(c+v)$, cette dépense devrait contenir des profits dans des *prix « déjà » de production*, tels les marchandises « c » (les moyens de production) soient achetées au $P_p = «c»$ (consommé) + v + p . Ce qui reviendrait à dire que « p » le profit serait connu avant sa détermination. C'est pour cette raison, dit Böhm-Bawerk, que Marx doit supposer une acquisition en valeur. Selon Böhm-Bawerk, la théorie de la valeur et donc celle de l'exploitation voient alors leur fondement s'effondrer, puisque le profit ne peut être expliqué.

Le débat a ensuite été jalonné comme suit dans ses principales phases :

- En réponse à Böhm Bawerk, **Ladislav Von Bortkiewicz** (voir biographie ci-dessous) réélabore, en 1907, le schéma de Marx, dans un modèle où les prix de production sont bien déterminés par les prix de production dans un modèle à 3 secteurs (voir notre chapitre 4) vérifiant les conditions de la reproduction simple (somme des profits = somme des plus value). Il démontre cependant qu'il est impossible de vérifier simultanément les deux conditions de la transformation posées par Marx, car elles sont incompatibles : somme des valeurs = somme des prix de production d'une part, et d'autre part somme des profits = somme des plus value. [*"On the Correction of Marx's Fundamental Theoretical Construction in the Third Volume of Capital."* - 1907]. La solution de Von Bortkiewicz reste

toutefois insuffisante, puisqu'elle postule ce qu'elle doit démontrer (somme des profits = somme des plus value).

- La réponse de Bortkiewicz a été revue par Böhm Bawerk, et d'autres contributeurs au débat dont le marxiste allemand Rudolf Hilferding (« *Le capital financier* »). De leur côté, R. Meek, P.M Sweezy et Seton ont cherché à résoudre le problème d'incompatibilité soulevé par Bortkiewicz (ci-dessus). Leurs hypothèses sont cependant contestables. C'est finalement **Piero Sraffa** qui fournit la solution la plus complète, mais critique, dans le cadre d'un renouveau du « ricardianisme » dont il est à l'origine (voir II32 ci-dessous) : la détermination des prix de production est possible, mais indépendamment des valeurs.
- Plus récemment (1973), en élaborant « *le théorème marxien fondamental* », repris à **Nobuo Okishio**, ("Technical Change and the Rate of Profit", *Kobe University Economic Review*, 7, 1961) , l'économiste japonais **Mishio Morishima** (1923-2004 : voir Biographie ci-dessous) démontre que *la plus value positive est la condition du profit positif* » (dans : « *Marx's Economics: A dual theory of value and growth*, », Cambridge (Mass), Cambridge University Press, 1973), vérifiant ainsi l'intuition de Marx.

On conclura en disant que si les lecteurs de Marx comme continuateur de Ricardo, ou comme « classique » sont satisfaits des démonstrations successives de « la transformation » parce qu'elles rapprochent d'autant Marx des « Classiques », d'autres auteurs trouvent « inexact et stérilisant » ce rapprochement, lequel on l'a vu « économicise » l'œuvre de Marx, ou ignorent ses différences fondamentales avec celles des classiques. Parmi ces auteurs, citons **Carlo Benetti** : « *Karl Marx* », dans « *Dictionnaire des grandes œuvres économiques* », 2002, op. cit, P 340 à 348.

Deux représentants de la controverse

Ladislaus von Bortkiewicz - Michio Morishima

Ladislaus von Bortkiewicz, 1868-1931.

Although a friend of Leon Walras and an eminent advocate of mathematical economics, the Russian-born Ladislaus von Bortkiewicz nonetheless could be said to be a "Classical" economist of the Ricardian vein. It is in his work on Karl Marx - whom he simply saw as one descendant of Ricardo - that his claim to fame lies. Bortkiewicz's solution to the Marx's "Transformation Problem" (1907) is considered legendary, although it was ignored at the time. Bortkiewicz was also involved in other theoretical controversies - particularly against Böhm-Bawerk and the Austrian theory of interest and also against the Alfred Weber's theory of industrial location. Although he taught in Berlin most of his life, Bortkiewicz was nonetheless opposed to the German Historical School and was more sympathetic to the mathematical efforts of the Lausanne School.

Major works of Ladislaus von Bortkiewicz

- "On the Correction of Marx's Fundamental Theoretical Construction in the Third Volume of *Capital*."

Michio Morishima

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.

Economiste et mathématicien japonais né en 1923 et décédé en 2004, **Michio Morishima** a contribué à la théorie de la croissance qu'il analyse en dynamique. Sa synthèse originale ouvre des passerelles entre la pensée de Marx et celle de Walras, jugées jusque-là antagonistes. Il s'est intéressé à plusieurs autres disciplines, dont la sociologie, l'histoire, la philosophie, l'histoire de la culture et des religions. Il fonde l'Institut de recherche économique et sociale de l'université d'Osaka avec son ancien professeur et économiste Yasuma Takada. Premier président japonais de la Société d'économétrie en 1965, il enseigne à cette époque à Oxford et Yale puis devient professeur émérite à la London School of Economics (LSE) à partir de 1970. À l'origine du projet de la fondation Suntory-Toyota, il est l'un des fondateurs du STICERD (Suntory and Toyota International Centres for Economic and Related Disciplines) à la London School of Economics, dont il devient le premier président. Ce centre accueille environ 75 chercheurs pour cinq programmes de recherche en économétrie et en théorie économique et publie la revue *Economica*. S'inspirant du sociologue allemand Max Weber, Morishima propose une théorie du capitalisme japonais, savant syncrétisme de technologies occidentales et de confucianisme militariste, nationaliste et paternaliste, sur fond de structure sociale très hiérarchisée. Ses travaux, centrés sur la sociologie et la politique, analysent le rôle du MITI, le ministère de l'industrie, dans la croissance économique des années 1980, mais sont pour la plupart rédigés avant ou au tout début de la grande dépression des années 1990 au Japon, qui a suivi le krach boursier de 1990 et la surévaluation du yen.

Livres et publications

- *Equilibrium, Stability and Growth*, éd. Oxford, 1964.
- *Theory of Economic Growth*, éd. Oxford, 1969.
- **Marx's Economics : A dual theory of value and growth**, Cambridge University Press, 1973.
- *The Economic Theory of Modern Society*, éd. Cambridge University Press, 1976.
- *L'économie walrasienne : une théorie pure du capital et de la monnaie*, éd. *Economica*, 1979.
- *Capitalisme et confucianisme : l'éthique japonaise et la technologie occidentale*, éd. Flammarion, 1987.
- *The Economics of Industrial Society*, éd. Cambridge University Press, 1984.
- *Capital and Credit : a New Formulation of General Equilibrium Theory*, éd. Cambridge University Press, 1992.
- *Collaborative Development in Northeast Asia*, éd. Macmillan, 1992.
- *Pourquoi le Japon s'écroulera-t-il ? (en japonais)*, éd. Iwanami Shoten, 1999.

II32) La solution critique de P. Sraffa au problème de la transformation des valeurs en prix de production

La contribution de P.Sraffa à l'histoire de la pensée économique déborde le cadre du problème de la transformation. Elle est présentée dans ce cours, pour elle-même, au chapitre 11 (Partie 3). Suivant la présentation de FRANCK VAN DE VELDE (voir chapitre 11, partie 3), il faut considérer la critique de Sraffa comme une critique *radicale*, car elle atteint les *fondements de l'analyse marxienne de la production capitaliste* : la loi de la valeur, c'est-à-dire la loi capitaliste de l'évaluation et de l'échange des marchandises à leur prix de production.

Les deux édifices remis en cause :

- 1) Le problème de la transformation des valeurs en prix de production est un problème *insoluble*, car il est « *un véritable faux problème* ».

La supposée transformation n'est réalisable que sous la condition d'un *taux nul de profit* et d'une *neutralité de la répartition* sur les conditions de la production. Il s'ensuit qu'il est impossible de considérer la *composition organique du capital* (CoK) comme une variable de différenciation des profits et des prix (comme dans l'exemple de Marx).

- 2) Le système étalon de Sraffa permet de déterminer une formule du taux de profit qui remet en cause la loi de la baisse tendancielle du taux de profit (voir chapitre 4, partie 1).

La cause profonde des « deux erreurs » est la « *substantialisation de la valeur* », plus précisément la « *substantialisation du travail* », laquelle se traduit par la définition du prix de production comme une *forme transformée de la valeur*. La critique est ainsi résumée par FRANCK VAN DE VELDE : « *Il n'est pas, en mode de production capitaliste, une autre valeur, « la vraie », qui serait « enfouie » sous le prix de production : le prix de production est la valeur capitaliste* »⁵.

Le mérite de Sraffa serait ainsi d'avoir « *dé substantialisé* » le travail, tout comme Keynes après lui « *dé substantialise* » l'épargne en la reliant définitivement à l'investissement (et au Revenu global).

S'agissant du problème de la transformation des valeurs en prix de production, ce que la littérature a traité sous l'expression d'« erreur de Marx » avait été perçu par Marx lui-même et se trouve dans le passage suivant :

« *Toute la difficulté provient de ce que les marchandises sont échangées, non pas simplement comme marchandises, mais comme produits de capitaux qui revendiquent dans la plus-value totale une part en rapport avec, leur importance. Or c'est le prix total des marchandises produites par un capital déterminé, dans un temps donné, qui doit donner satisfaction à cette revendication, et ce prix n'est que la somme des prix des différentes marchandises produites par ce capital. Pour mieux faire ressortir le point saillant du problème* » - *Le Capital – Livre III – Chap X-*.

Au lieu d'une déduction ou transformation de la valeur en prix, le problème se présente comme *circulaire* –Valeur-Prix de production-. C'est Böhm-Bawerk qui a relevé cette circularité sous la forme : les moyens de production sont évalués à leur valeur comme inputs (ou *produits du travail*), et à leur prix de production (ou *produits du capital*) comme outputs (voir supra).

La portée de la critique de Sraffa tient au fait qu'elle remet en cause toute solution ensuite apportées au problème, notamment celles des « épigones » ou successeurs de Marx. Le paradoxe est en effet que seul un *modèle sans surplus* permet de vérifier la transformation.

Dans un modèle avec surplus (ou existence d'un profit), la solution est vouée à l'échec dès le départ.

L'impossible transformation tient à l'hypothèse d'*homogénéité* du capital constant C de la formule de Marx. L'introduction de l'*hétérogénéité des moyens de production* révèle le faux problème.

Soit l'écriture type de l'équation de production d'une branche (selon Sraffa) exprimée en quantités, celle de la branche A :

$k_1 \quad k_2 \quad l_A \quad A \rightarrow$ la production totale A a utilisé les quantités k_1 et k_2 de deux moyens de production (C_1 et C_2), ainsi que l_A quantités de travail. Il en est de même de B :

$k_1 \quad k_2 \quad l_B \quad B$

⁵ La « supposée » vraie valeur capitaliste dont traite FRANCK VAN DE VELDE n'est pas imputable à Marx mais à Ricardo. Marx reconnaît comme seule valeur capitaliste, non le prix de production (ceci c'est Sraffa-Ricardo), mais le prix de marché, comme expression de la valeur de marché. L'autre interprétation confondrait « prix de production » et « prix de marché » dans une conception du capitalisme *sans* concurrence. Or les réalités premières sont la concurrence et le *prix de* marché (CF : Livre III, section 7, chapitre L, « *troisièmement* »). L'omettre c'est non seulement ignorer la définition de la valeur d'échange, mais de plus enraciner l'origine de la valeur ou du prix de marché (ou de la valeur d'échange) dans une production sans problème de débouchés, et donc sans crise.

Si A et B sont les productrices de C_1 et C_2 , en faisant abstraction des quantités de travail l_A et l_B , elles ont produit ensemble la valeur des k_1 et k_2 quantités utilisées. On note p_k et $p_{k'}$ les valeurs respectives des moyens de production C_1 et C_2 réalisés par elles.

La valeur de C_1 est alors : $\frac{k_1}{C_1}$ $\frac{k_2}{C_2}$ p_k

Dans l'hypothèse d'homogénéité : $C_1 = \alpha C_2 = \alpha k_2 p_{k'}$

$$\Leftrightarrow k_1 p_k = \alpha k_2 p_{k'} \text{ comme } p_k = p_{k'} \text{ alors } k_1 = \alpha k_2$$

Dans l'hypothèse d'hétérogénéité : l'expression $C_1 = \alpha C_2$ conduit à des prix non définis.

$= (k_1 p_k + k_2 p_{k'}) = \alpha (k_1 p_k + k_2 p_{k'})$ d'où il est impossible de déduire

$$\text{ni } k_1 = f(k_2) \text{ ni } p_k = f(p_{k'}).$$

Aussi est on face à un faux problème.

Marx cherchant à dépasser la condition d'invariance posée par lui, a été conduit au choix judicieux d'un étalon commun de mesure jusqu'à « l'absurdité ». Où FRANCK VAN DE VELDE voit une « *manipulation fort peu raisonnée de l'arithmétique* ». En revanche la marchandise étalon de Sraffa intègre l'hétérogénéité car ce sont les seules conditions techniques de production qui constitue son soubassement. Elles s'écrivent dans l'exemple ci-dessus sous la forme de la matrice \mathcal{A} , des coefficients techniques de production⁶, essentielle chez Sraffa, soit

$$\mathcal{A} = \begin{pmatrix} \frac{k_1}{C_1} & \frac{k_2}{C_1} \\ \frac{k_1}{C_2} & \frac{k_2}{C_2} \end{pmatrix}$$

⁶ L'occultation de ces coefficients techniques dans l'analyse des prix par Marx n'est pas aussi évidente que ne suggère l'auteur, qui remet dans le même temps en cause la pertinence du concept de Cok. Sraffa et Marx, nous semble t'il, représentent deux manières différentes d'appréhender la contrainte technique. Chacune présente des avantages pour l'analyse théorique. Mais elles se distinguent fondamentalement selon que la contrainte se veut exacte et donnée à priori (Sraffa), ou au contraire conforme à sa genèse : la relation du capital au travail. L'opposition contrainte mathématique et contrainte réelle nous paraît mieux refléter la différence entre Sraffa et Marx. Car, l'évolution montre que les coefficient techniques « a_{ij} » (quantité (variable) des autres biens utilisés par une branche / production totale de la branche) ne font qu'exprimer la relation du capital au travail, ainsi que le rapport entre travaux qualifiés et non qualifiés, et donc entre les niveaux de salaire, dans les différentes branches de la production. Le prix de production est partiellement (voir ci-dessous notre § III) étudié par Marx comme une expression de cette relation d'apparence technique. Sraffa n'invite pas à ignorer cela. Aussi, l'« indémontrabilité », qu'il prouve (fort justement), montre t'elle bien que l'exemple de Marx est fondé sur l'*unité réelle des contraintes* (valeur et prix), comme l'est la production capitaliste elle-même (valeur d'usage et valeur d'échange). Ce qu'il exprime en finissant par reconnaître pour les marchandises (Livre III – cf note 4 ci-dessus) que : « *le prix de production (est) réglé par leur valeur totale* ».

En classant dans « mesure théorique » l'analyse de Sraffa, et « mesure statistique » celle de Marx, FRANCK VAN DE VELDE adopte, en conclusion, résolument le point de vue de la critique épistémologique cambridgienne telle qu'elle sera également formulée par Keynes et Mss Robinson (à l'encontre de Marx).

Encadré : L'exemple du Chapitre IX du Livre III du Capital

**TABLEAU 1 : Situation initiale ou Tableau "en valeur"
Diversité des taux de profit par branche (ou sphères), due à la différence des CoK**

Capitaux	Taux de pl	plus valeur (pl)	Valeur produite (M)	taux de profit
I. 80c + 20v	100%	20	120	20%
II. 70c + 30v	100%	30	130	30%
III. 60c + 40v	100%	40	140	40%
IV. 85c + 15v	100%	15	115	15%
V. 95c + 5v	100%	5	105	5%

Les hypothèses :

- 1- Chaque branche avance un capital total décomposable en "c" (capital constant) et "v" (capital variable),
- 2- Le taux de plus valeur est uniforme dans l'économie est égal à 100% (soit $pl/v = 100\%$)
- 3- Au cours du cycle de production, l'intégralité du capital constant est "consommé"

Les résultats :

- 1- La valeur totale du produit de chaque branche ou valeur produite est : $M = c + v + pl$
exemple : $M1 = c1 + v1 + pl1 = 80 + 20 + 20 = 120$
- 2- chaque branche retire de la vente un taux de profit $P = [pl / (c+v)] \times 100\%$
exemple : $P1 = 20 / (80+20) = (20/100) \times 100\% = 20\%$

La leçon :

Bien qu'avancé le même capital ($c+v = 100$), chaque branche retire un taux de profit différent, Cette différence est due à la différence des Compositions Organique du Capital (CoK) dont la valeur est donnée par : $CoK = (c/v)$,
Ex: $CoK1 = 80/20 = 4$ et $CoK4 = 95/5 = 19$

On le vérifie en modifiant la formule de $P = pl/(c+v)$, En divisant en haut et en bas par v, il vient :

$(pl/v) / (c/v) + 1$. Le numérateur (pl/v) n'est autre que le taux de plus valeur, égal ici à 100% ou 1,

Ex: $P1 = (20/20) / (80/20) + 1 = 1/(4 + 1) = 1/5 = 0,20$ soit 20%

$P5 = (5/5) / (95/5) + 1 = 1/19 + 1 = 1/20 = 0,05$ soit 5%

On constate bien que la CoK modifie le taux de profit, moins elle est grande ($c1/v1$)

plus est élevé le taux de profit ($P1=20\%$),

TABLEAU 2 : Différence de capital "c" consommé et conséquence sur le taux de profit.

Capitaux	Taux de pl	plus valeur (pl)	taux de profit	"c" consommé	Valeur produite	Coût production
I. 80c + 20v	100%	20	20%	50	90	70
II. 70c + 30v	100%	30	30%	51	111	81
III. 60c + 40v	100%	40	40%	51	131	91
IV. 85c + 15v	100%	15	15%	40	70	55
V. 95c + 5v	100%	5	5%	10	20	15
(Σ). 390c + 110v	100%	110				Total
(Bm). 78c + 22v	100%	22	22%			Moyenne

Les hypothèses :

Toutes les hypothèses précédentes sont conservées sauf "c" consommé. Cette colonne rapproche le modèle de la réalité et signifie qu'une partie seulement du capital constant fixe avancé "c" est consommée au cours d'un cycle, Seule compte la partie du capital fixe dont l'usure a permis de transmettre une valeur au produit,

Les résultats :

- 1- Le profit (taux de profit) retiré par chaque branche ne dépend plus de la VALEUR PRODUITE, mais du COUT DE PRODUCTION.

La valeur produite : $M = "c"$ (consommé) + v + pl M s'est modifiée

Le coût de production est égal à : $Cp = "c"$ (consommé) + v Cp est apparu

- 2- En agrégeant toutes les branches (Σ), pour considérer le "Capital Social", on obtient la situation EN MOYENNE

représentée par la branche moyenne (Bm),

$(Bm) = [390c + 110v] / 5 = 78c + 22v$ Le taux de profit moyen (PBm) = $pl / (c+v) = 22 / (78 + 22) = [22/100] \times 100\% = 22\%$

La leçon :

Si la valeur produite par chaque branche s'est modifiée entre les 2 tableaux, la situation moyenne n'a pas changée :

LE TAUX DE PROFIT MOYEN est dans l'économie égal à 22%,

**TABLEAU 3 : Péréquation des taux de profit et annulation de la somme des écarts :
(Prix de production - Valeur)**

Capitaux	pl value	VALEUR (M)	Coût Production (Cp)	PRIX PROD (Pp)	Taux de profit	Ecart (Pp - V)
I. 80c + 20v	20	90	70	92	22%	2
II. 70c + 30v	30	111	81	103	22%	-8
III. 60c + 40v	40	131	91	113	22%	-18
IV. 85c + 15v	15	70	55	77	22%	7
V. 95c + 5v	5	20	15	37	22%	17
						0

Les hypothèses :

- 1- Le capital est par définition mobile entre les branches, et se dirige toujours là où les opportunités de profit sont les plus élevées,
- 2- Mais la concurrence "uniformise" les profits différents, de sorte que quelque soit la CoK, un capital de grandeur donné perçoit toujours le PROFIT MOYEN (p), déterminé par le taux de profit moyen.

Il y a donc une "péréquation des taux de profit" du fait de la mobilité du capital,

- 3- Les marchandises ne sont pas vendues sur le marché à leur valeur, mais à leur PRIX DE PRODUCTION (Pp) :

$$Pp = "c" \text{ (consommé) } + v + p = Cp + p$$

Les résultats :

- 1- Marx ayant supposé dans chaque branche ($c+v = 100$), chacune bénéficie d'un profit moyen ($p = 100 \times 22\% = 22$)

- 2- Les prix de production (Pp), ou de vente, diffèrent selon les branches puisque $Pp = Cp + p$

- 3- Dans chaque branche, les prix de production (Pp) diffèrent de la valeur (M) produite

ex : $M1 = 50 + 20 + 20 = 90$ et $Pp1 = 70 + 22 = 92$

La leçon :

- 1- Du fait de la concurrence et de la péréquation des taux de profit, chaque branche ne s'approprie pas

la masse de plus valeur qu'elle a créée,

- 2- La masse de plus valeur est redistribuée, suivant le taux moyen de profit, sur la base des différences de CoK entre les branches,

- 3- Les branches à faible composition organique "transfèrent" une partie de leur plus valeur aux branches à haute CoK,

- 4- Ce sont les écarts entre Valeur et Prix de production qui traduisent ce transfert de plus valeur,

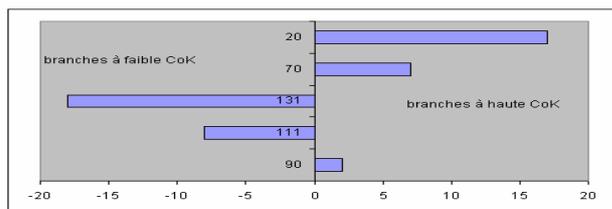
Plus ils sont positifs et élevés plus la branche est bénéficiaire, et inversement s'ils sont négatifs et élevés,

Ex : B4 est fortement bénéficiaire (CoK la plus élevée et écart positif le plus important), tandis que B3 est fortement déficitaire

(CoK faible et écart négatif le plus important),

Les 5 branches se distribuent donc selon l'écart et la valeur produites ainsi que le montre le graphique ci-dessous

Graphique : Les transferts de plus valeur des branches à faible CoK vers les branches à haute CoK selon l'importance de l'écart ($Pp - M$)



III) Valeur, prix de production et prix de marché : développement de la théorie marxienne du *prix en prix de marché*

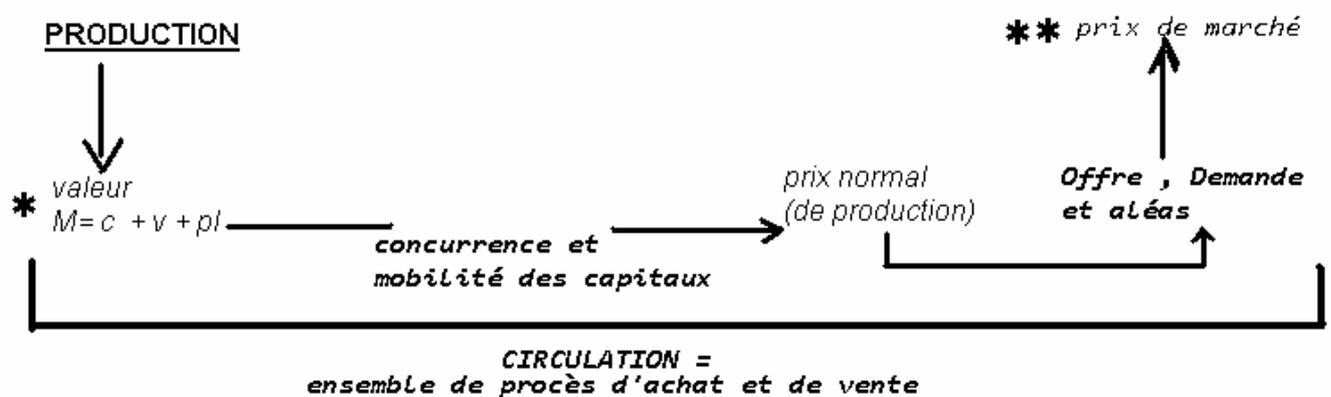
III1) La théorie marxienne de la formation du prix de marché : présentation

La transformation des valeurs en prix de production que l'on vient d'exposer, n'est qu'un aspect de la théorie marxienne de la détermination des prix. Elle est néanmoins importante puisqu'elle explique l'existence de *prix de production* sur la base de la *valeur*.

C'est dans le chapitre X du Livre III : « *Egalisation du taux général de profit par la concurrence, prix de marché et valeur de marché. Surprofit* », que la théorie s'élargit **au marché**, et à la détermination du **prix de marché**. Marx examine alors la signification et la portée explicative de *la loi de l'offre et de la demande*. Une présentation critique de cet élargissement est proposé par Christian Barrère : « *Comprendre la formation des prix contemporains : les limites de l'analyse marxienne* » (dans : « *Capitalisme contemporain : des théorisations nouvelles* », sous la direction de JC Delaunay, l'Harmattan – 2001, pp 15-53).

Un schéma permet d'illustrer cette théorie des prix dans son ensemble. On considère ci-dessous que la reproduction capitaliste est dans son ensemble un *procès de circulation*, au sein duquel la *production* joue un rôle déterminant.

LA THEORIE MARXIANNE DE LA DETERMINATION DU PRIX DE MARCHE le rôle de la loi de l'offre et de la demande (Chapitres IX et X du Livre III) (1)



(1) La théorie des prix vise à expliciter l'origine de la forme "phénoménale" ou observable de la richesse (** sur le marché) par sa forme "essentielle" (* dans la production).

Suivant notre schéma, la théorie des prix (en supposant qu'elle s'applique dans ce schéma à une marchandise particulière) est tout autant une théorie de la valeur et une théorie du prix de marché. La richesse évaluée est la même, seule sa forme est modifiée. On lit que *le prix de marché a pour déterminant immédiat dans la circulation « la loi de l'offre et de la demande »*. Il est le résultat d'arbitrages sur la base d'un prix d'offre normal, déterminé par les coûts de production.

Ainsi présentée, la théorie marxienne des prix pourrait être comparée à la *théorie marshallienne*. Toutefois l'approfondissement des déterminants aboutit à atténuer la comparaison.

Le schéma articule les conditions de la production et celles de la circulation.

Les premières valent pour *l'ensemble du capital social* (on dira à l'échelle macroéconomique), et pour chaque *capital particulier*. Par exemple dans le cas d'une marchandise produite au sein d'une même branche par plusieurs producteurs en concurrence, il existe une *valeur individuelle* pour chaque producteur isolé. Le producteur « A » l'a fabriquée en 10h, tandis que le producteur « B », l'a réalisée en 8h. Mais la valeur individuelle ne prévaut pas sur le marché. **C'est la valeur de marché qui est la norme, ou l'épicentre.** **Marx appelle valeur de marché, la valeur moyenne des marchandises produite dans une branche. Elle s'exprime en temps de travail moyen nécessaire. Dans l'exemple elle est de : $(10+8)/2 = 9$.**

Chacun des producteurs aura alors à vendre sa marchandise selon *sa valeur de marché*, laquelle diffère de la *valeur individuelle*. Cette valeur de marché est un rapport. Il est pour le producteur « A » égal à $(10/9 = 1,11)$, et pour le producteur « B » de $(8/9=0,9)$. Le producteur B sera donc favorisé dans la concurrence, et le producteur A, désavantagé.

Mutatis mutandis, la relation en temps de travail entre *valeur individuelle et valeur de marché*, vaut en termes monétaires cette fois entre *prix de production et prix de marché*.

Il existe donc deux rapports essentiels : l'un en temps de travail (valeur individuelle / valeur de marché) et l'autre en monnaie (prix de marché/prix de production) ; et deux pivots : la valeur de marché et le prix de production. Les producteurs se distingueront les uns des autres, par les écarts de leur production par rapport à ces pivots. Ce que l'on nomme *concurrence* n'est autre que l'analyse de ces écarts. Cette analyse comme on le montre ci-dessous est complexe. Quant au *produit global* ou social, il possède lui-même une *valeur de marché et un prix de production*.

Les secondes conditions, celles de la circulation, ont trait à : la mobilité des capitaux entre les branches, et pour une offre donnée à *la nature, la structure et au niveau de la demande*.

Aussi, contrairement au réductionnisme ricardien prêté à Marx (qui expliquerait tout par les coûts de production), **nous constatons l'importance du jeu de la loi de l'offre et de la demande**, dont l'équilibre détermine le *prix de marché*. Au chapitre X, **Marx écrit en effet que l'offre et la demande sont « deux éléments moteurs de la société ».**

Il analyse la demande de biens de consommation comme celle des *consommateurs*, dotés de goûts, de préférences, et d'une contrainte de revenu. La demande de biens capitaux (fixes et circulants) est celle des *producteurs*. Dans les deux cas, il ne s'agit pas de concepts *microéconomiques*, tels qu'ils le deviendront avec le *marginalisme*. L'offre et la demande sont pour Marx des choix sociaux, relatifs à des besoins sociaux, c'est-à-dire tels qu'une société les définit pour elle-même. C'est dans l'analyse des choix collectifs, d'Edgeworth puis Pareto, que renaîtra, après l'éclipse marginaliste, la nécessité d'une telle définition.

Outre son existence, l'analyse de l'offre et de la demande par Marx, est de plus *complète*. Elle contient les développements (ici limités) du marginalisme et de Marshall, tels que **par exemple** :

- le tâtonnement walrassien et le processus d'enchères
- les « lames de ciseaux de Marshall »
- l'atomicité de la concurrence
- la règle du côté court
- la stabilité de l'équilibre
- la rente marshallienne (ici plus value « extra » ou différentiel inter-branches, ou surprofit).

III2) Complexité de la *théorie des prix* et considérations critiques

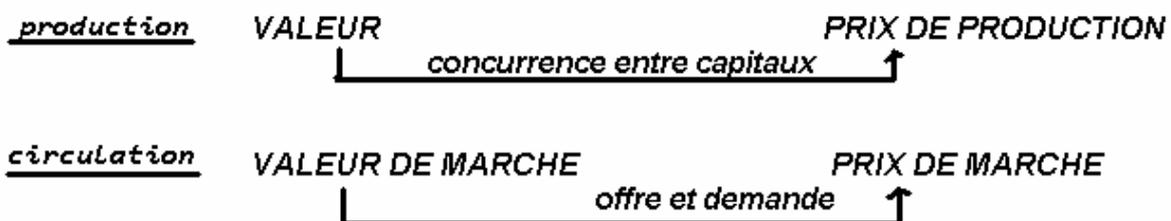
On peut considérer le traitement à venir de l'offre et de la demande, par les marginalistes jusqu'à Marshall, comme une simplification, au moyen des mathématiques, de la théorie des prix de Marx. Cette simplification prend la forme d'une *réduction microéconomique*, qui passe outre la *complexité* du problème. L'un des apports de Marx est d'avoir éclairé les causes de cette *complexité*. Il propose en effet de rompre avec la tradition de l'économie politique, laquelle n'a pas su voir que *si le prix de marché est expliqué par la loi de l'offre et de la demande, celle-ci n'en sont pas moins déterminées par le prix de marché*. L'analyse de l'équilibre de l'offre et de la demande nécessite en fait : « l'intelligence de toute la structure du procès de production capitaliste si l'on veut comprendre comment elles prennent naissance.. » (Chapitre X).

Un autre aspect de la complexité du problème, réside dans le *processus* selon lequel la *valeur d'une marchandise* produite par un producteur particulier, mesurée par le *temps de travail nécessaire*, est « finalement » réalisée sur la marché à un *prix de marché déterminé par la concurrence*.

Pour simplifier, on peut distinguer deux étapes dans ce passage de la *valeur* au *prix*, en subdivisant le schéma donné plus haut :

- au niveau de la production : *la mobilité et la concurrence entre capitaux*, créent un *prix de production* sur la base de la *valeur*.
- Au niveau de la circulation : *l'offre et la demande* transforment la « *valeur de marché* » en *prix de marché*, soit :

La complexité de la détermination du prix de marché sur la base de la valeur



Si « valeur » désigne le temps de travail total consacré à la production d'une marchandise par chaque producteur de la marchandise, le prix de marché, quant à lui, résulte d'un arbitrage sur la base d'une valeur moyenne, appelée *valeur de marché* (ou temps de travail socialement nécessaire). Cette valeur de marché doit prendre la forme nécessairement monétaire du *prix de production* dans la circulation (la demande est un phénomène monétaire), pour qu'existe un arbitrage en termes monétaires, et donc un prix de marché.

Les deux sphères (les deux niveaux du schéma ci-dessus) sont donc en interrelation et il n'y a pas de genèse simple de la forme prix, lorsqu'il s'agit du prix de marché. « *Dans ce procès, écrit Marx, il ne s'agit pas de la conversion formelle de la valeur des marchandises en prix, c'est-à-dire d'un simple changement de forme ; il s'agit bien plutôt de certains écarts quantitatifs des prix de marché par rapport aux valeurs de marché et aussi aux prix de production* »⁷. Soit le schéma de ces déterminations réciproques :

⁷ Ce qui peut expliquer par exemple que Keynes, cherchant à définir une économie monétaire de sous emploi, adopte finalement un *raisonnement à prix fixes*.

Déterminations réciproques de la valeur et du prix



Du fait de cette complexité, les chapitres IX et X sont sujets à des considérations critiques, telles celles formulées par C. Barrère par exemple (voir *article cité*). Elles sont relativement

nombreuses. Mais elles dépendent de l'interprétation donnée à ces chapitres.



Annexe 1 au chapitre 3 La création de la plus value

Livre I, Section 3, chapitre V : Procès de travail et procès de valorisation » - §2 : Procès de valorisation

« La valeur de chaque marchandise est déterminée par la quantité de travail matérialisée dans sa valeur d'usage par le temps de travail socialement nécessaire à sa production »

Soit la production de filés de coton, laquelle requiert :

- une matière première : le coton
- des moyens de production, réduits aux broches à filer.

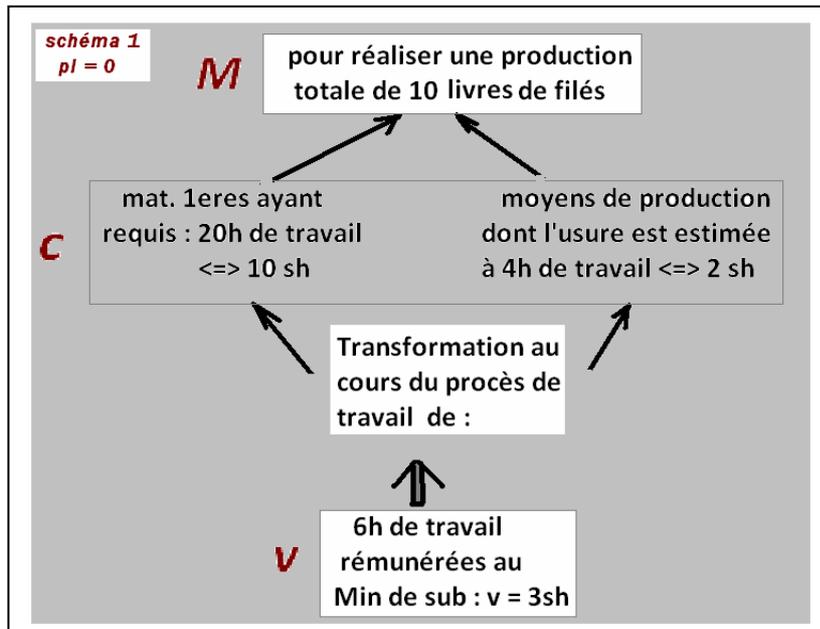
La dépense totale en travail est celle, directement appliquée à la production, et indirectement aux matières premières et aux broches consommées ou usées.

On suppose :

- un salaire minimum de subsistance (Min de sub) de 3 shillings (sh), rémunération du « travail nécessaire » estimé à 6h journalières ; donc la dépense en capital variable $v = 6h = 3sh$
- une dépense productive de mat. 1eres et de MP, estimées en heures de travail (passé) et en équivalent monétaires, selon les données du schéma 1. Elle constitue la dépense en capital constant c .
- Une quantité totale produite en filés égale à 10 livres .

Il est possible de comparer respectivement le coût total de la production (CP) , et sa valeur (M) de sorte à mesurer par différence *la valeur excédentaire produite ou plus value (pl)*.

On illustre d'abord par le schéma 1 le cas où $pl=0 \Leftrightarrow CP = M$



Coût total de production
 $CP = c + v = (10+2)+3 = 15sh$

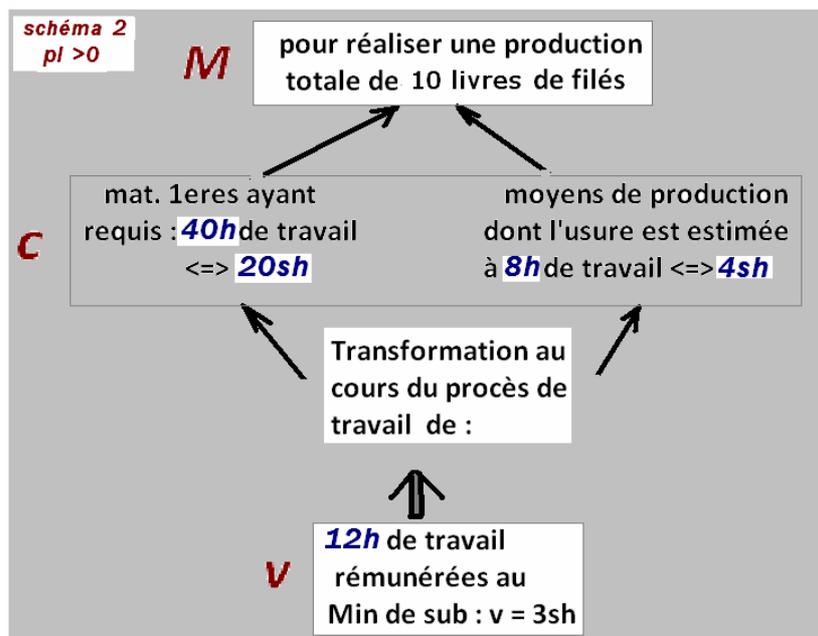
Valeur du produit final : $M =$
quantité de travail matérialisé
 $= 20h + 4h + 6h = 30h$

Equivalente à
 $M = 10sh + 2sh + 3sh = 15sh$

L'excédent ou plus value
 $pl = M - CP = 15sh - 15sh = 0$

NB : Les schémas se lisent de bas en haut

L'excédent apparaît dès lors que le temps total de travail réalisé pour la production est supérieur au travail nécessaire. Alors $M > CP = (c+v)$ et $M - (c+v) = pl$. Dans le schéma 2 on pose que le temps total de travail passe de 6h à 12h. On estime que le temps de travail indirect est lui aussi doublé en conséquence. Mais le temps nécessaire reste inchangé, soit 6h \Leftrightarrow 3sh.



dépenses	Coût de production (CP)		Valeur (M)	
	En h de travail	En monnaie(sh)	En h de travail	En monnaie(sh)
Mat 1eres (coton)	40	20	40	20
MP (broches)	8	4	8	4
Force de travail	12	3	12	6
Total	60	27sh	60	30sh

- Résultat -
 $M = 30sh > (CP) = 27sh$
Donc $M - (CP) = 30sh - 27sh = 3sh = pl$
Excédent en valeur dont l'équation en travail s'écrit :
 $pl = \text{travail total} - \text{travail nécessaire} = 12h - 6h = 6h$
et appelé « surtravail »

Annexe 2 au chapitre 3 **La critique de la théorie de l'exploitation de la force de travail** **par E. Von Böhm-Bawerk.**

L'apport de E. Von Böhm-Bawerk à la pensée économique est étudié au chapitre 7 de ce cours. Dans la mesure où l'auteur affirme explicitement son désaccord avec les « théories socialistes » de son époque, nous résumons ici ses principales critiques.

La théorie de l'exploitation, et la théorie de la valeur travail, sont remises en cause dans son œuvre de 1884 : « *Histoire et critique des théories de l'intérêt* » (Livre I à VII). Œuvre qui forme le premier volume de « *Capital et intérêt* », lequel en comporte trois (voir chapitre 7).

Le Livre VI est intitulé : « Théorie de l'exploitation ». Trois chapitres le composent : 1) présentation historique ; 2) Rodbertus ; 3) Marx.

Karl Rodbertus (1805-1875) est considéré par Böhm-Bawerk comme « le père spirituel du socialisme scientifique moderne », Marx étant « le plus important théoricien du socialisme ». Il est toutefois redevable à Rodbertus des thèses les plus importantes : l'exploitation de la force de travail, la péréquation des taux de profit, et la valeur travail.

Les deux premières thèses sont reconsidérées au chapitre 2), tandis que la critique de la théorie de la valeur travail est réalisée au chapitre 3). Notre présentation synthétise les arguments de Böhm-Bawerk, suivant un plan qui reflète leur progression.

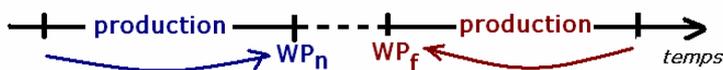
D) La critique de la théorie de l'exploitation de K. Rodbertus

Introduction : de quel problème s'agit-il ?

La thèse de Robertus est selon Böhm-Bawerk, la suivante : : Les travailleurs qui effectivement produisent la totalité du produit marchandise, ont à juste titre « selon un concept de justice pure » un droit naturel et légitime à l'appropriation de **l'intégralité** de ce produit, où à la valeur correspondante. L'expression anglo-saxonne pour désigner l'intégralité du produit est « *The whole product* » ou « *whole product* », abrégé ici en **WP**.

La démonstration critique de Böhm-Bawerk repose sur deux acceptations différentes de WP :

- **WP_n** ou « *whole product now* » : défendue par Rodbertus et les socialistes. L'intégralité du produit est celle réalisée, laquelle doit « maintenant » échoir aux travailleurs ;
- **WP_f** ou « *whole product in the future* » : qui devrait selon Böhm-Bawerk être défendue par Rodbertus, mais qui ne l'est pas. Cette acception soutenue par Böhm-Bawerk, lui permet d'avancer une conception alternative de l'intérêt qui enlève toute justification à la théorie de l'exploitation.
- Ces deux acceptations peuvent être distinguées par un schéma élémentaire :



Plusieurs exemples permettent à l'auteur de monter les véritables différences.

1- WP_n ou « *whole product now* » : définition par un exemple

Soit la production d'une machine d'une valeur de 550, et dont le coût en travail est égal 5 années.

On suppose qu'un seul travailleur réalise en continu, sur 5 ans, cette production.

Sa rémunération suivant $WP = 550$ à la fin des 5 années. Mais, ne pouvant disposer de cette valeur qu'au bout de 5 ans, WP désigne normalement WP_f .

Toutefois sa rémunération est annuelle, et correspond à son temps effectif de travail annuel. Cette rémunération au temps t (ou année t) serait celle désignée par WP_n = valeur créée au temps t . Celle par exemple du métal au stade de la transformation de la matière première, c'est-à-dire une fraction de WP_f .

Donc, suivant la thèse WP_n (celle de Rodbertus), lorsqu'il a réalisé 1/5 de la production il devrait percevoir 1/5 de la valeur totale, soit $(1/5).550 = 110$

2- L'erreur (ou « bévue ») de la thèse WP_n : l'introduction du temps

Ayant réalisé 1/5 de la production à la fin de la première année, il devrait percevoir (1/5) de **la valeur atteinte dans 4 années.**

Or, soutient Böhm-Bawerk, on sait que d'une manière générale, *les biens présents ont une valeur future différente de leur valeur présente. Plus précisément l'estimation présente des biens présents est toujours supérieure aujourd'hui qu'à l'avenir. Car prévaut la préférence pour le présent (un cadeau de 100 reçu aujourd'hui est préféré à...), versus dépréciation du futur (...un cadeau de 100 attendu à l'avenir).*

Règle dénommée « *préférences intertemporelles* ».

Ainsi le (1/5) de la valeur totale aujourd'hui sera supérieur au (1/5) de cette valeur dans 5 ans.

3- Valeur comparées de WP_n et WP_f

Dans la réalité le différentiel de valeur dépend de deux variables : *le taux de l'intérêt (i), et la durée de la période (n).*

Soit l'hypothèse d'un taux $i = 5\%$ et une valeur quelconque $V_0 = 100 \Leftrightarrow WP_n = (1/5)$ de la valeur totale. Or, en plaçant celle-ci pendant une durée de 4 ans elle atteindrait à intérêts composés: $V_4 = V_0 \cdot (1+i)^n = 100 \cdot (1,05)^4 = 122$ environ, ou à intérêts simples : $V_4 = V_0 \cdot (1 + t \cdot i) = 100 (1 + (4 \times 0,05)) = 100 + 20 = 120$, et non pas 100.

En appliquant le raisonnement (intérêts simples), à la valeur $V_5 = 550$, Böhm-Bawerk fait constater ainsi que la rémunération en fin d'année avantagerait les travailleurs.

Le raisonnement WP_f conduit, en admettant $i = 5\%$, à la répartition suivante :

Fin année 1	Salaire du premier travailleur dont le temps d'attente est de 4 ans	$100 + 20 = 120$
Fin année 2	Salaire du second travailleur dont le temps d'attente est de 3 ans	$100 + 15 = 115$
Fin année 3	Salaire du troisième travailleur dont le temps d'attente est de 2 ans	$100 + 10 = 110$
Fin année 4	Salaire du quatrième travailleur dont le temps d'attente est de 1 an	$100 + 5 = 105$
Fin année 5	Salaire du dernier travailleur dont le temps d'attente est de 0 an	$= 100$
	Valeur totale produite (WP_f)	$= 550$

4- La thèse WP_f , comme paiement échelonné

La thèse de Rodbertus est donc celle d'un *paiement échelonné* de $WP_f = 550$. Böhm-Bawerk démontre alors qu'en 2,5 ans, les travailleurs devraient percevoir l'intégralité d'un produit non achevé. Ce qui serait inconcevable s'ils étaient leur propre employeur.

Il est en effet équivalent, suivant la capitalisation, de disposer de

$WP_n = 110 \cdot 2,5 = 275$ ou de $WP_f = 110 \cdot 5 = 550$.

Mieux, la valeur totale qu'ils percevraient à l'échéance des 5 années serait supérieure à celle du produit. En supposant un taux de 5%, cette valeur serait de 635 (application du tableau précédent à $V_0 = 110$). Et ceci, du fait d'aucune intervention humaine (telle la soif de profit des capitalistes), mais seulement du fait de *l'objectivité du temps, et des préférences intertemporelles*.

Force est donc de reconnaître, dit Böhm-Bawerk, que ce qui serait « *juste et naturel* » serait uniquement la perception de 550 à l'échéance des 5 années, c'est-à-dire WP_f .

Par conséquent, à défaut de patienter, le travailleur ne peut percevoir que la valeur présente (WP_n), déjà réalisée, et non la valeur actualisée de son produit futur, laquelle serait moindre.

5- WP_n est l'autre nom d'un « *partage* » au demeurant inefficent

La démonstration précédente, sous l'hypothèse d'un seul travailleur, est complétée par une seconde. L'hypothèse est cette fois celle d'une production divisée en tâches réalisées successivement par 5 travailleurs, par tranches annuelles. Les tâches au nombre de 5, vont du travail de la matière première à l'assemblage final. La valeur totale du produit est supposée rester égale à 550.

La question est cette fois, celle du partage de la valeur totale entre les 5 travailleurs.

Les deux leçons immédiates et incontestables de l'hypothèse sont :

- L'impossible soustraction du processus quinquennal, de l'une ou l'autre production annuelle. La distribution de la valeur ne peut donc être réalisée qu'à la dernière échéance (celle du produit une fois assemblé).
- Ceci conforte la thèse WP_f . La valeur à redistribuer est bien égale à 550.

Parmi les modalités de redistribution, il faut d'emblée exclure l'égalité des parts. Elle n'est qu'une forme injustifiée de WP_n . Car il existe un avantage naturel pour le dernier travailleur (assemblage), au détriment du premier.

Si réduction des inégalités entre les travailleurs il doit y avoir, elle ne peut dépendre que des choix de la société, des aléas économiques, et du taux de l'intérêt. A nouveau on constate que l'hypothèse $WP_n = (1/5) \cdot 550 = 110$ est *impossible*.

Une manière de partager la valeur finale sur le mode WP_n serait la salarisation contractuelle des 5 travailleurs (année après année) auprès d'un tiers « honnête », auquel serait alloué le produit final à échéance des 5 ans.

La proposition n'est décidable suivant le tableau ci-dessus que pour le cinquième travailleur dont le salaire annuel serait égal à 100. Le temps modifiant les autres salaires, les montants ci-dessus ne peuvent être immédiats. Aussi, peut-il paraître juste de leur accorder à chacun le même salaire annuel, soit 100.

On aurait alors les résultats comparatifs suivants :

WP_f avec $i = 5\%$	WP_n sur contrat
120	100
115	100
110	100
105	100
100	100

Böhm-Bawerk réalise la comparaison avec humour en reprenant la proposition initiale à la manière de Rodbertus, avec $WP_n = 110$ Un tel salaire dit-il n'est possible que dans deux cas :

- 1) Les travailleurs négligent ou ignorent *la préférence pour le présent*, ou l'intérêt qu'ils auraient droit s'ils renonçaient au présent (colonne 1 ci-dessus)
- 2) La générosité de l'employeur qui octroierait un « cadeau » tel que $110 > 100$ (colonne 2). Il impute alors un tel cadeau au « seul agent, dit-il capable de traiter ainsi les travailleurs », l'Etat socialiste. Mû par des motivations sociales et politiques, contre nature, et relevant d'un idéal de justice, il déploierait ainsi sa magnanimité en faveur de ses sujets les plus pauvres !

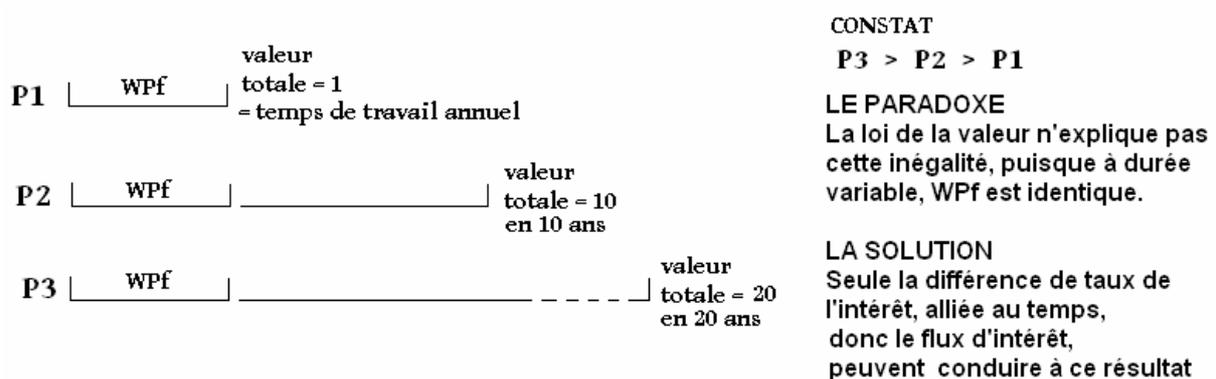
Rompant avec l'humour Böhm-Bawerk conclut qu'il s'agit de la réalité de la distribution des salaires observée. Ces salaires ne sont pas véritablement des parts, mais des montants plus faibles. *Il n'y aurait donc exploitation* que dans l'hypothèse où les montants perçus seraient différents des *justes montants* (colonne 1).

Deux erreurs ou bévues ont jusqu'ici été mises en évidence : l'omission de WP_f , la croyance dans la supériorité du partage de la valeur. Le paragraphe suivant dénonce une troisième bévue.

6- La longueur du temps nécessaire à la production détermine l'importance de la valeur

La thèse WP_n , et avec elle la théorie de l'exploitation, sont assises sur la définition de la valeur par **le coût de production**. C'est-à-dire sur la théorie ricardienne.

Partant d'une *exception* relevée par Ricardo lui-même (« Principes », section IV, chap 1), Böhm-Bawerk déduit sa propre proposition, relative au lien entre la longueur du temps et l'importance de la valeur. L'exception ricardienne s'énonce : pour un temps de travail supérieur, une marchandise possède une valeur supérieure si a) la demande exige cette quantité supérieure de travail, et b) si la période de production est plus longue. Un vin vieilli, ou un vieil arbre témoignent de cette vérité. Böhm-Bawerk la généralise à trois types de productions (P1,P2,P3) auxquelles il applique simplement WP_f . Soit le schéma :



La leçon est donc que Rodbertus ignore l'essentiel, pour qui veut expliquer *l'intérêt*. Böhm-Bawerk explique ensuite que des contradictions internes à la thèse de Rodbertus elle-même, sont la cause de cette troisième bévue.

7- Apories et contradictions de la théorie de Rodbertus : le problème de la *péréquation* des taux de profit

Lorsque Rodbertus présente la *rente absolue* comme le résultat d'une exploitation, il la suppose dépendre du seul travail et non du capital. Ceci constitue une première aporie, que

Böhm-Bawerk illustre en comparant deux types de production : celle de chaussures, et celle de bijoux.

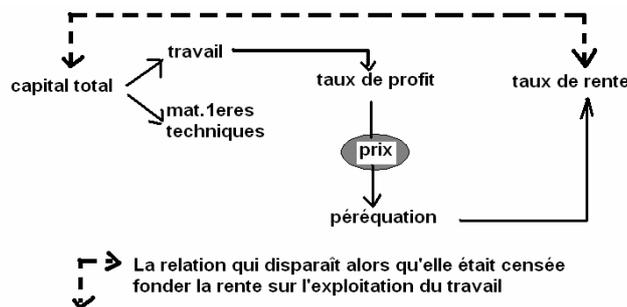
Soit une production de chaussures par 10 travailleurs, et dont la valeur annuelle par tête est égale à 100. Si le salaire par tête = 50, alors *la rente absolue annuelle* = $50 \times 10 = 500$.

Si on suppose que le capital total employé est d'un montant total de 1000, réparti en : dépenses en travail = 500, dépenses en matières premières = 500, alors *le taux de rente est donné par* $(500/1000) = 0,5$ soit 50% du capital total.

Soit une autre production, celle de bijoux, possédant une structure identique. Le taux de rente différera par cela même que la matière première (l'or) possède une valeur supérieure. Soit par exemple un capital total de 20.000 réparti en : matière première = 19.500 et travail = 500. D'où un *taux de rente* = $(500/20.000) = 0,25$ soit 25% du capital total.

Cette rente est supposée résulter du profit, ou du taux de profit. Rodbertus suppose en effet l'existence d'un taux de profit moyen, résultat dans un univers de concurrence, d'une *péréquation* des taux de profit (ou détermination d'un taux de profit moyen). Ce profit moyen est supposé déterminer l'importance de la rente.

Böhm-Bawerk fait remarquer que cette péréquation suppose *une variation du prix des biens produits*. Ce qui lui permet de conclure à un ensemble d'apories ou contradictions dans la thèse de Rodbertus, puisqu'alors la relation entre la rente (revenu d'exploitation) et le travail n'est plus le critère déterminant. Par ailleurs, il lui est impossible de rapporter cette rente au capital investi en biens manufacturés. Donc au total c'est l'expression algébrique du taux de profit, ou intérêt, qui est inconséquente.



La conclusion générale de Böhm-Bawerk

La théorie de l'exploitation de Rodbertus est erronée dans ses fondements et dans ses conclusions. Elle est contradictoire théoriquement et empiriquement.

Livre VI – Chapitre 3 – Marx

La critique adressée à Marx dans ce chapitre 3 se veut démonstrative. C'est une réfutation radicale de la théorie de l'exploitation qui est entreprise.

Böhm-Bawerk connaît parfaitement les chapitres du Livre premier du Capital consacrés à la *marchandise (sa définition, sa valeur)* et à *l'exploitation*. Il réalise un résumé fidèle au texte, passant successivement en revue :

- la théorie proprement dite de la valeur, c'est-à-dire **la loi de la détermination de la valeur par le temps de travail (noté ici LVW)**. De laquelle il ressort que l'échange des marchandises est proportionné au *temps de travail socialement nécessaire* à leur production
- L'origine de la plus value, dénommée par Böhm-Bawerk « intérêt ». Origine perceptible si l'on passe du cycle A-M-A au cycle A-M-A'. L'excédent (A' – A) qui apparaît dans ce second cycle a pour origine *le surtravail* ou travail au-delà du *temps de travail nécessaire*, réalisé par chaque force de travail.
- La signification de la plus value.
 - o Ce travail excédentaire est une mesure de *l'exploitation du travail par le capitaliste*, car travail non payé.
 - o La masse sociale de plus value peut alors se subdiviser en revenus distribués à toutes les autres classes de la société sous forme de : profit, intérêt et rente.

Par la simple lecture du Livre I, Böhm-Bawerk ancre donc la théorie de l'exploitation (et avec elle celle de l'intérêt) dans la LVW. Il souligne que l'ensemble de cette démonstration de Marx est dûe à K. Rodbertus (dont il a étudié la théorie au chapitre précédent).

Son objectif est de démontrer que ***l'intérêt n'a aucun fondement théorique, si ce n'est une loi erronée de la valeur : la LVW. Par conséquent sa supposée origine, l'exploitation du travail, ne peut en être une.***

Il offre un résumé de l'histoire de la LVW.

L'idée suivant laquelle les marchandises ont une valeur déterminée par le travail provient de A. Smith (« Richesse des nations » - Livre I, chap. 5). Smith définit précisément le *prix réel* comme « *la peine et l'embarras que la possession de la chose peut épargner* » ; Les contradictions évidentes auxquelles, cette définition par le « travail commandé » mène, ne sont pas corrigées si l'on définit le *prix réel*, par le « temps de travail incorporé », comme Ricardo, à la suite de Smith.

Pour Böhm-Bawerk, la TVW reste naturaliste et axiomatique. Elle n'est susceptible d'aucune vérification scientifique.

De Smith et Ricardo, la théorie passe à Rodbertus, Sismondi et Lassalle. Les démonstrations « scientifiques » successives de la théorie de la LVW sont de l'avis de l'auteur toujours réalisées, soit en se référant aux prédécesseurs illustres, soit à des hypothèses particulières. Seul Marx l'a défendue comme une théorie générale.

La critique de Marx consiste à démontrer le vice d'un raisonnement dont la conclusion est la mesure de la valeur par le *temps de travail socialement nécessaire*, ou ***travail abstrait***, commun et égal lors de l'échange de deux marchandises.

Ce qui suppose selon Böhm-Bawerk que l'on fasse abstraction de la ***valeur d'usage des marchandises*** (il dénomme ceci ***l'argument « négatif »***). Or, cela est inacceptable, si par

exemple on compare la « valeur » (pour lui le prix payé) pour trois voix différentes de chanteurs d'opéra.

La conclusion réduit donc toute la valeur au temps de travail, alors que la valeur d'usage, mais aussi la rareté de la marchandises (selon la demande) déterminent sa grandeur. Ce qui lui semble paradoxal, d'autant que Marx affirme lui-même après Petty, que la terre et le travail sont la source de la richesse.

Donc la LVW reste avec Marx soutenue au moyen d'un argument négatif et sans possibilité de preuve scientifique, c'est-à-dire par l'expérience. L'observation permet de valider la loi uniquement pour certaines marchandises, selon leur coût de production. Sinon la réalité est plutôt caractérisée par 4 phénomènes:

- 1- L'exclusion de la valeur travail de tous les biens rares, dont certains mentionnés par Ricardo (tableaux et sculptures, livres et monnaies anciennes, vins de qualité ...). Mais cette caractéristique est aussi celle de la terre et de nombreux autres biens protégés par des brevets, licences etc...
- 2- La prolifération de travaux qualifiés en lieu et place du *travail simple*, supposé créateur de valeur, par Marx. Le fait de réduire les premiers au second est un d'une grande « naïveté » théorique.
- 3- La présence de productions réalisées par des travailleurs sous payés (les industries de main d'œuvre féminines particulièrement, dont le textile).
- 4- Le jeu de la loi de l'offre et de la demande, dont l'effet est de créer des irrégularités dans le principe de l'échange selon la LVW. Pourquoi n'existerait-il pas alors de principe plus universel que la LVW ?

Ainsi, la LVW ne concerne que des cas particuliers, ou ne s'applique qu'imparfaitement aux autres, ou ne peut jamais s'appliquer à certains d'entre eux. Ce qui résulte selon Böhm-Bawerk de l'expérience critique.

On ne peut imputer dit-il, à Ricardo ces bévues théoriques. Il n'a quant à lui, jamais considéré la LVW comme une loi absolue. Ce sont ses successeurs, en particulier les théoriciens socialistes de l'exploitation, qui lui ont réservé ce sort.

Marx est quant à lui retombé dans toutes les erreurs commises par Rodbertus (voir I- ci-dessus). Particulièrement, celle qui consiste à exclure de la détermination de la valeur, ***le temps ou l'influence de la durée nécessaire à la réalisation de la production***. De même en considérant plusieurs catégories de capitaux concourant à la production, ni Rodbertus ni Marx ne parviennent à mesurer ***l'intérêt (ou l'excédent)*** comme résultat de ces capitaux, mais seulement comme pourcentage du capital total.

Le diagnostic de Böhm-Bawerk est sans réserve : considérée dans sa totalité, la théorie de Marx est aussi indigente que celle de Rodbertus pour expliquer le phénomène réel de l'intérêt. Donc la théorie de l'exploitation est à ce sujet d'une importance très réduite.

Son succès est à rapporter à son influence idéologique, et non scientifique, ainsi qu'à la faiblesse de l'opposition qui lui est faite sous forme de théories utiles mais fausses (par exemple : théorie de l'abstinence, ou de la productivité du capital, ou du travail à la manière de Bastiat, Mc Culloch, Rosher ou Strasburger).

Conclusion : Trois remarques sur la critique de Böhm-Bawerk

1- La destinée de cette critique

On aura compris que l'auteur, par un travail de synthèse remarquable en histoire de la pensée, entend trouver les fondements d'une théorie réelle de l'intérêt, originale et dénuée de toute référence au rapport antagonique capital travail. Le chapitre 7 de ce cours, ainsi que les suivants, permettent d'apprécier la destinée de cette nouvelle théorie, laquelle a durablement influencé l'Ecole autrichienne, et ses critiques par l'Ecole de Cambridge.

2- Du rapport établi entre Marx et Rodbertus

Vraisemblablement, Böhm-Bawerk n'a pas consulté, ou a ignoré l'autopositionnement que Marx lui-même a réalisé par rapport aux thèses de Rodbertus, admises par un autre professeur, Adolphe Wagner. Antérieurement à 1879, Marx réagit en effet aux critiques qui lui sont adressées par le manuel de A. Wagner : « *Economie politique générale ou théorique* ». Cette réaction intitulée : « *Notes marginales pour le « Traité d'économie politique » d'A. Wagner*, est annexée au Livre Premier du Capital.

Il s'y défend notamment d'avoir quelque rapport que ce soit avec les thèses de Rodbertus, et considère cette assimilation, largement publicisée par Wagner, en des termes dédaigneux : « *Tout cela c'est du radotage* », « *bavardage* », « *charabia* » ... Wagner étant lui-même considéré comme un « *vir obscurus* » (homme obscur), assis sur un « *Faust* » en la personne de Rodbertus. Essai polémique donc, au cours duquel Marx remet précisément en cause le fait, reproché par Böhm-Bawerk, d'avoir négligé la valeur d'usage, pour édifier la LVW. Au demeurant, il se défend d'avoir réalisé une loi de la valeur, et rappelle que l'objet du capital est l'analyse de la *marchandise*, et non une subdivision de la valeur, en valeur d'usage et valeur d'échange.

3- Faut-il « déconnecter » l'intérêt du profit ?

Böhm-Bawerk semble avoir vu juste, en se méprenant pourtant. Il se méprend en pensant, dans les années 80 du XIX^{ème} siècle, que les intérêts perçus par les investisseurs ne sont pas directement corrélés à (ou dépendants de) la mise au travail salarié d'une main d'œuvre paysanne et artisanale, durablement transformée en main d'œuvre industrielle. Donc, corrélés aux profits croissants, né de ce processus historique de salarisation. La longueur de la période de production ne peut, en outre, être le critère de l'enrichissement historique de la Grande Bretagne, au moment où elle constitue son Empire colonial. Or, Böhm-Bawerk, recherche un critère universel de l'origine de l'intérêt, vérifié selon lui par la pratique, en « déconnectant » « *intérêt* » et « *profit* ».

Cette « déconnexion » il la veut radicale. Paradoxalement ou non, elle existe aussi chez Marx, de manière analytique, et moins radicale, car historique. Suivant Marx « l'intérêt », revenu d'investissements financiers, résulte d'un partage des profits industriels, entre le capital productif et le capital financier. La rente est également un revenu issu de ce partage. La déconnexion au sens de Marx, est rapportée à l'évolution du pouvoir du « capital financier », au détriment du « capital productif », et donc des institutions qui l'incarnent, . Si tel est le cas, à un stade avancé du capitalisme, on peut penser que, bien que se méprenant, Böhm-Bawerk a donc vu juste. La production sociale de marchandises, peut fondamentalement reposer sur le niveau de l'intérêt (ou le taux), devenu variable principale des choix d'investissement. Ce n'est pourtant pas lui qui engagera la théorie économique directement dans cette voie dite de la *théorie monétaire de l'intérêt*, mais son élève Irving Fisher, dont les travaux seront finalement reconsidérés par JM. Keynes.

Aussi la « *Théorie positive* » et l'« *Histoire et critique des théories de l'intérêt* » de Böhm-Bawerk forment t'elles des œuvres clés de l'histoire de la pensée économique.

Annexe 3 au chapitre 3 Introduction à l'histoire de la monnaie et de la finance - Gênes et le rôle des cités italiennes -

La genèse de la forme monnaie est d'apparence logique et rationnelle. Elle peut cependant conduire à une vue erronée de l'histoire de la monnaie et de la Finance. On sait que la définition moderne de la « monnaie » unifie les deux termes (monnaie et finance). J.M Keynes a fort justement défini la monnaie comme la « liquidité »⁸ même, relativement aux autres actifs, au degré de liquidité plus ou moins grand⁹.

La vue erronée consiste à situer l'émergence de la liquidité (monnaie et finance) dans la période moderne, voire récente, du capitalisme. L'évolution aurait en outre été linéaire ou quasi linéaire, De sorte que l'équivalent général dépendrait toujours des progrès de la frappe métallique, puis de la monnaie scripturale. Ce n'est pas le point de vue de Marx, ni celui des historiens, en particulier les « médiévistes », ni celui des « archéologues ».

Ainsi, Marx pose-t'il dans le Capital (Livre III, Chap.XXXV « *Métaux précieux et cours du change* ») une importante distinction connue sous la célèbre citation : *le système de crédit ne s'est pas plus émancipé de la base du système monétaire que le protestantisme des fondements du catholicisme* ». La distinction est celle des deux systèmes : *monétaire* (monnaie métallique) et *de crédit* (monnaie scripturale). La vue erronée est ici celle de l'émancipation (ou opposition) du second au premier. La correction consiste à voir dans le crédit *une forme consubstantielle à l'échange marchand*. Il n'existerait donc pas d'évolution linéaire, et le crédit est un système monétaire diffus à travers l'histoire monétaire. Il scande celle-ci, et rend sa lecture plus complexe qu'une simple évolution linéaire.

Il n'est cependant pas possible de nier les enseignements de l'archéologie, et de la numismatique. Il est vrai que la Chine est l'un des premiers pays au monde à avoir utilisé la monnaie. Durant la fin du Néolithique, des *cauris* servent pour les échanges (XXI^e siècle av. J.-C.), copiés par la suite en pierre, en coquillage, en os puis en bronze. Au XI^e siècle ap.JC, les marchands arabes et européens usaient encore de ces monnaies. La numismatique enseigne en outre la diversité des pièces de monnaies dans l'antiquité greco-romaine et antérieure, puis au moyen âge et à l'époque moderne.

Toutefois, dès lors que la monnaie et la finance sont dits attributs du capitalisme, c'est vers *l'Italie* qu'il faut se tourner pour y trouver des origines durables. Marx et les historiens médiévistes l'ont rigoureusement établi¹⁰. ***Les origines de la monnaie (et de la finance) sont médiévales et italiennes.*** Les Villes les plus créatrices en ce domaine sont : Sienne, Florence, Venise, et Gênes. Gênes, au XV^{ème} siècle occupe un rang privilégié, car : « *C'est là, à cette époque, que se sont forgées les techniques des bourses modernes de valeur* » (P.96).

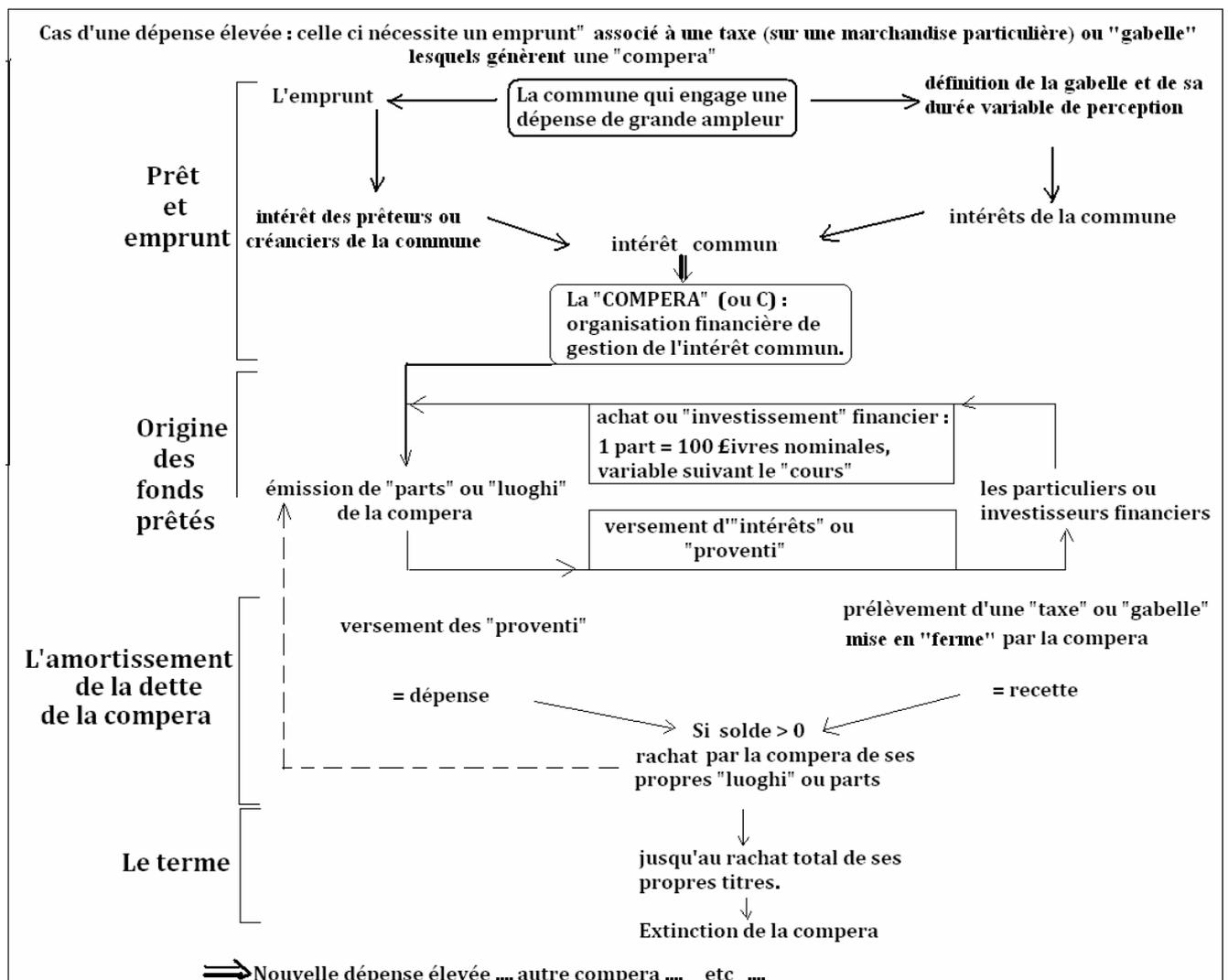
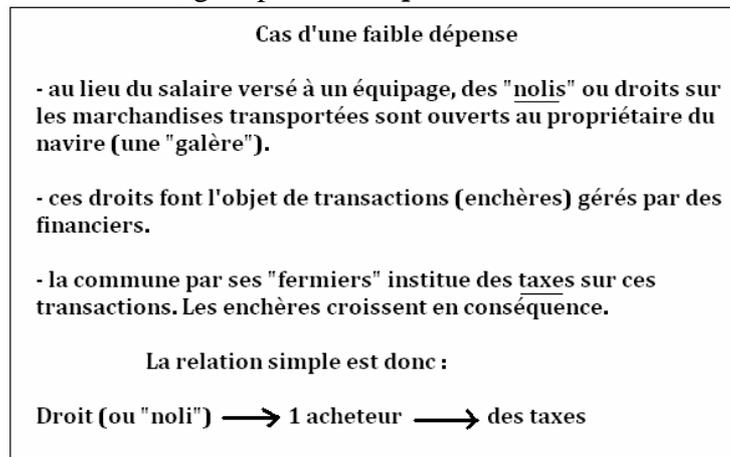
I) L'invention de la **liquidité** : la dette publique

⁸ Définie comme : la rapidité (ou vitesse) avec laquelle un « actif » quelconque permet de se libérer d'une dette (ou créance).

⁹ Ce que Marx appelait « argent ». Au chapitre XXI, Livre III du Capital, sa définition est : « *nous considérons ici l'argent comme l'expression autonome d'une somme de valeur, que son existence réelle soit argent ou marchandise* ».

¹⁰ Marx : « *L'exemple donné par Venise (de la constitution d'une banque) fut donc promptement imité ; toutes les villes maritimes et de commerce fondèrent les premières banques* » (Le Capital – Livre III – Chap. XXXVI). Cette référence au rôle de l'Italie est ancienne. On en trouve des traces connus et célèbres. Par exemple en littérature. Ainsi, « *Le Marchand de Venise* » est une pièce de théâtre de William Shakespeare, écrite entre 1596 et 1597. Ou plus avant dans l'histoire religieuse. Notamment la naissance au XIII^e siècle à Assise de l'ordre des Frères Mineurs, de Saint François d'Assise, ou de celui de Clarisses. Événements dont le rapport à la puissance de l'argent est clairement affirmé.

L'activité maritime, marchande et militaire de la cité gênoise nécessite des dépenses publiques. Le schéma ci-dessous expose deux formes de cette dépense. L'une des formes devient un mécanisme financier, géré par les *compera*.



(remarque : la compera ressort ainsi comme « une association de créanciers de l'Etat ». Exemples de Compere et « gabelles » associées importantes : les « *compere capituli* » (gabelles sur : draps, huile, pain, chanvre, salaires publics), la « *compera granata* » (gabelle sur le trafic avec le Royaume de Grenade), la « *compera salis* » (gabelle sur le sel)...etc...

Au total, un déficit communal important stimule la création de titres financiers (luoghi). Mais, les titres de compera n'épuisent pas la variété des titres génois. La dépense élevée (armement des galères marchandes par exemple) comporte aussi la nécessité d'une **assurance**. Donc parallèlement au mécanisme financier décrit ci-dessus, celui de l'assurance donne lieu également à la création de titres porteurs d'intérêts, par la vente de « droits » sur l'assurance.

En résumé, une masse énorme de monnaie scripturale (mais aussi de papier : voir ci-dessous) est créée sur la base de « drictus » ou « droits » *sur les impôts et taxes à recouvrer*, acquis par un *prêt à la Commune*. Marx dénomme ceci « *système de crédit public* », et souligne son succès : « *le système du crédit public, c'est-à-dire des dettes de l'Etat, dont nous découvrons les origines dès le Moyen Age à Gênes et à Venise, s'empara de l'Europe toute entière pendant la période des manufactures* » (Capital – Livre I, Section 8).

II) La Casa di San Giorgio, née des associations ou « compere »

III) Rôle, origine et originalité

Rôle historique principal (1407-1805) : consolidation de la dette publique et affermage des gabelles.

San Giorgio inaugure la Banque Centrale (ou publique) moderne (*Banco di San Giorgio*)¹¹. Elle réalise, avec la « **livre de paghe** » la conversion de la finance (les « **luoghi** » ou parts de San Giorgio) en Monnaie de banque (surtout pour les transactions internes). Elle détient la propriété de quelque 55 sortes de « gabelles » ou taxes de la commune (dont les droits de douane ou « *carati maris* »), affermées. Elle administre en outre la « *zecca* » ou atelier de monnayage de Gênes. L'étude principale, ou de référence, est celle de Sieveking, publiée en 1906¹².

Origine : « *il n'y a dans cet organisme absolument rien de nouveau* » dans l'histoire génoise (P.103). San Giorgio perpétue sans les éliminer, les *compere*, vieilles de plus de deux siècles (1300). Elle rassemble la plupart d'entre elles. Le but fixé par le Maréchal Boucicault (Gouverneur de la Cité pour le Roi de France) en 1407 à l'« *Ufficio dei procuratori di San Giorgio* » est l'amortissement (ou consolidation) de la dette publique.

C'est à **Venise dès 1262**, que fut inaugurée cette pratique de la consolidation, en réunissant les emprunts en un seul *Capital* ou « **Monte** ». Au XIV^{ème} siècle pour Florence.

Originalité : San Giorgio est dirigée par des « Protecteurs » issus de la Noblesse génoise, et des Conseils (marchands et banquiers..bourgeoisie d'affaires). Elle connaît un immense développement national et international (le Génois Christophe Colomb, et le Monarque Chales Quint possédaient un compte –crédeur- à San Giorgio), ponctué par des crises, jusqu'à sa suppression par Bonaparte (fin XVIII^e siècle).

II2) Titre et activité bancaire

a) La monnaie de crédit : les colonnes de SG et les luoghi

« Une « **colonna** » (colonne) est une liste de « *luoghi* » appartenant à une même personne physique ou morale » (P.125). L'ensemble forme le « registre de San Giorgio (ou « **cartullario delle colonne** »).

¹¹ Au début du XVIII^{ème} l'Europe comptera 25 banques publiques, dont les plus célèbres suivant leur date de création sont les banques de : Hollande (Amsterdam-1609), Suède (1668), Angleterre (1694). Le centre financier (et commercial) du monde s'est alors déplacé de l'Europe du Sud, vers le Nord (voir les deux cartes).

¹² "Genueser Finanzwesen mit besonderer Berücksichtigung der Casa Di S. Giorgio" - (1898)

Le « luoghi » est une part inscrite d'un montant unitaire de 100livres, divisible. D'où la naissance d'un titre, hypothécaire¹³, négociable, et fonctionnant comme monnaie, de compte et de transaction : « **la livre de luoghi** », divisible en *sous* et *deniers* (de « luoghi »). Cette livre de luoghi a une valeur flottante, incertaine, car liée à celle des espèces en métal.

b) Les activités financières : achat-vente et rendement des « luoghi »

L'achat et la vente forment un « trafic » de **valeurs mobilières**, toutefois limité annuellement à 5% de la totalité. L'achat de « luoghi » est motivé par le rendement annuel ou *intérêt ou « paghe »*, de 7%, perçu à l'échéance en Mai, ou capitalisable selon le principe du « *multiplicato* » ou « *intérêts composés* ». Les propriétaires sont payés en **monnaie de banque** « *la livre de paghe* » ou de « luoghi ». La vente, lorsqu'elle a lieu, succède à cette échéance. Mais l'offre et la demande déterminent relativement moins *le cours*, que la conjoncture (intérieure –guerres intestines- et surtout extérieure –grands événements, tel la prise de Constantinople par les Turcs, ou la prise de Phocée).

c) La « Banque » proprement dite

« *Fare le scuze* » désigne l'opération d'inscription des intérêts sur les registres de paghe. Le bénéficiaire peut alors en user, comme d'un compte en banque, et réaliser des virements (par ordre oral ou écrit), ou acheter de nouveaux luoghi.

San Giorgio ne gère pas les opérations de change (manuel ou international). Ce sont les **écritures**, dites plus tard « *giri di partite* », qui forment donc l'essentiel de l'activité bancaire au XV^{ème} siècle.

Le dynamisme financier de San Giorgio s'explique d'une part, par le contrôle de son **circuit monétaire interne** (elle absorbe ses créances en livres de paghe, en se faisant régler les produits de l'affermage des gabelles en livres de paghe). Elle recourt donc peu au numéraire.

Et s'explique d'autre part, par les besoins d'une économie marchande (commerce de détail, industrie de la soie), qu'elle soutient par une accélération de la vitesse de circulation de la monnaie. Plus généralement, l'effet est bénéfique pour la collectivité toute entière, comme l'a fort bien perçu Marx : « *En réalité les créanciers de l'Etat ne donnent rien, car la somme prêtée est transformée en obligations publics facilement transférables qui continuent à fonctionner entre leurs mains comme si elles étaient autant d'argent liquide* » (Capital, op.cit) (voir le schéma ci-dessus « *cas d'une dépense élevée* »).

Le marché de San Giorgio est donc plutôt de type placement obligataire, et motivé par le « motif » de précaution, à la manière d'une **caisse d'épargne**. Ce qu'enseigne les attentes de sa clientèle variée, lorsqu'elle investit dans un « *multiplicato* » (c'est-à-dire un fonds de placement à « moyen-long » terme). Aussi, « *Chaque génois, un peu même au monde des affaires utilise très largement les livres de paghe* » (Heers -1- P.137).

III) San Giorgio et le marché mondial génois

« *San Giorgio constitue déjà, au milieu du XV^{ème} siècle, la plus puissante institution financière de l'Occident. Son influence, envahissante à Gênes, prépondérante dans l'Orient italien, s'étend bien au-delà des territoires génois* » (P.101).

La monnaie et la finance génoises doivent être resituées dans « l'empire génois ». Celui-ci est né de l'expansionnisme politico militaire (événements historiques liés aux rapports conflictuels de l'Occident avec l'Orient d'une part, et aux rapports internes –rivalité Gênes-Venise notamment). Né aussi et surtout de l'expansionnisme commercial, par le contrôle de la circulation (voire le monopole) de marchandises nécessaires ou rares (route de la Soie, route

¹³ Mis en gage, il permet de garantir des achats à crédit.

des épices, route de l'or, commerce de l'alun), ou de grande qualité de production (drap, velours de luxe...). Cette circulation est à la fois locale (ou Méditerranéenne), et internationale (Méditerranée, Atlantique, Mer Egée, Mer noire, Mer d'Azov ...) –voir ci-dessous l'encadré relatif au commerce mondial de Gênes-.

San Giorgio participe à cet expansionnisme, à la fois comme banque (perception des droits de douane, par exemple), et par son rôle d'administration : monopoles (dont celui du sel¹⁴, grains, mercure ...), administration de territoires et comptoirs lointains (Chypre, Caffa et les comptoirs de la Mer noire, la Corse).

L'empire génois possède deux traits caractéristiques :

- Un Empire commercial limité, et sans Etat (« *il n'existe pas d'état génois au véritable sens du mot* », mais des terres (fiefs) et des villes fédérées ; avec une opposition entre deux aristocraties : seigneuriale, et bancaire ou financière), contrairement à Venise ou Florence,
- mais assis sur deux avantages :
 - « *Les techniques financières de Gênes sont en avance sur celles de la plupart des régions ou villes de l'Europe occidentale. Dès le milieu du XV^{ème} Gênes a mis au point les pratiques qui caractérisent le capitalisme moderne : monnaie de papier, monnaie de banque, trafic des changes avec « ricsorsa », foires de change. Le marché des valeurs mobilières (rentes publiques ou "parts" de sociétés privées) y est extraordinairement actif et organisé selon des règles précises.....l'économie génoise présente déjà toutes les formes, tous les caractères du capitalisme moderne* » (J. Heers -1- P.339). Par conséquent « *le crédit est "omniprésent"*. Il joue un rôle considérable et soutient toute l'économie de la Cité » (ibid.P.200).
 - « *L'industrie génoise est dominée par les financiers* » (ibid.P.200). L'industrie est artisanale ou urbaine, et à domicile (ateliers) : laine (drap), soie (et travaux associés : or et argent filés, teinturerie, tissage (velours)..), et rurale (moulins à grains, fer et forge, papier, toiles et futaines(coton)). Tous les auteurs insistent sur le *dynamisme industriel et commercial* de Gênes comparativement à ses voisines. **A Gênes, le commerce fait la banque.**

Le commerce mondial de Gênes, parfois monopolisé, concerne 8 marchandises principales (voir l'*addendum* à la fin de ce texte).

IV) L'économie d'endettement (ou de crédit) et la monnaie papier au XV^{ème} siècle

La véritable caractéristique du capitalisme moderne est l'économie d'endettement ou de crédit. C'est ce dernier qui a donné naissance, d'une part à la monnaie *scripturale* (dont la « *livre de paghe* » de San giorgio est un exemple type), mais aussi à **la monnaie papier**.

Les Cités italiennes ont à cet égard, largement recouru *aux diverses formes de la monnaie papier*. Elles ont ainsi évité les problèmes liés à la **rareté des métaux précieux** (surtout l'or, thésaurisé, ou destiné à l'orfèvrerie), ou à leur usage monétaires illicite (rognage, fausse monnaie etc..).

Dans la catégorie « monnaie papier », on a coutûme de recenser 2 formes principales, et deux techniques privilégiées.

¹⁴ Gênes partage avec Venise ce monopole méditerranéen : « *au sel vénitien d'Orient* (Adriatique et îles de Grèce) *s'oppose le sel génois qui vient d'Occident* (Tyrrhénienne) » (Heers -1- P.254).

Les deux formes sont *le chèque* et la *lettre de change*.

Dès le milieu du XIX^{ème}, *le chèque* est d'un usage courant à Gênes. Il se présente sous la forme, soit d'un *mandat de paiement* : le *tiré* devant payer la somme indiquée sur le papier, soit d'un *ordre de virement* : par exemple adressé à San Giorgio. Sous la première forme son origine est lointaine et médiévale (« *billet à ordre* »).

La monnaie papier par excellence, à l'usage des grandes sociétés commerciales est *la lettre de change* (la « *cambiale* », pluriel : « *cambiali* »). A la fois « titre de crédit » et de « paiement ». Le modèle originel suppose la rédaction d'un contrat *notarié* ou « *protêt* ». Cet acte désigne 2 à 4 acteurs : *le tireur* (qui donne l'ordre de payer), *le tiré* (la personne qui doit payer), *le bénéficiaire* (le percepteur du paiement qui est soit le tireur lui-même, ou une troisième personne, voire une quatrième si le tiers est désigné par un *correspondant*). La *lettre* comporte en outre les mentions relatives à l'échéance, au lieu de paiement, ainsi que la date et le lieu d'émission.

Ce formalisme disparaît fréquemment dans les faits, la lettre devenant un simple billet qu'un débiteur fait parvenir à son créancier, en prenant soin de la dupliquer. On conçoit aisément *le « trafic des cambiali »* qui s'ensuit, dès lors que l'ordre de paiement devient international. Les *lettres acquièrent un « cours »* (dû au délai jusqu'à l'échéance, et appelé « *usanze* » et que Gênes a normalisé), sensible aux valeurs des monnaies elle-mêmes (change monétaire, et fluctuations du change entre la date d'émission et la date d'échéance). Les maîtres de ce trafic sont les *courtiers de change*. Ils maîtrisent notamment la diversité de l'expression du cours (*cotation « au certain » ou à « l'incertain »*), et le risque de sa variation à l'aller et au retour, d'une place à l'autre (par exemple entre Gênes et Londres). Ainsi, vers 1460, le change de l'« *ecu de Genève* » contre le « *sou génois de bonne monnaie* » est : sur la place de Genève de 46 à 48 sous, et sur la place de Gênes de 43 ½ à 44 sous. Les places italiennes côtent dans ce cas *l'incertain*.

Les deux techniques privilégiées au XV^{ème} siècle sont : le *rechange* ou « *contra cambium* » (dénommé *ricorsa* au XVI^{ème} siècle), et *l'endossement*.

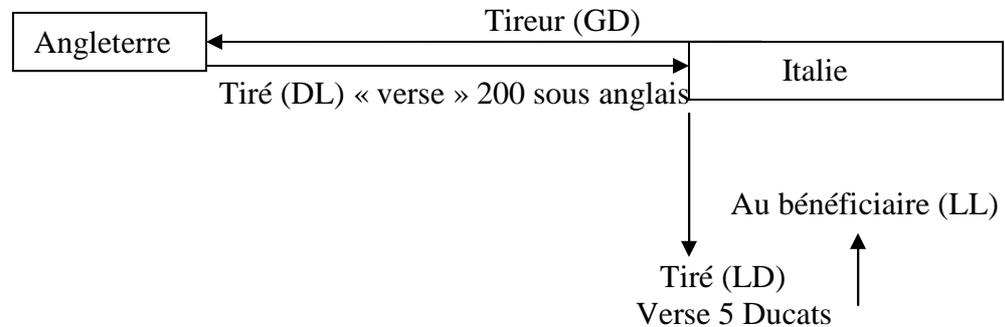
Le rechange (par plusieurs lettres successives) est « *une forme de prêt camouflé* » destiné à contourner les décrets contre l'usure. Ce qui permet au créancier (par différence des cours aller-retour, d'une place à l'autre, ou d'une *foire à l'autre*) de tirer un bénéfice évalué par le taux de l'intérêt.

L'endossement (pratiqué pour un chèque ou une lettre de change), qui consiste à transmettre le titre au profit d'un tiers, permet aux titres de crédit de devenir *négociables*.

Un exemple *de rechange*

Soit les deux lettres de change successives, d'Italie vers l'Angleterre, puis en Italie (les agents sont désignés par leur initiales entre parenthèses).

Schéma de rechange



Lecture :

Tireur : (GD) en Italie a reçu 200 sous anglais du tiré (preneur) (DL)

En Italie un autre tiré (LD) doit verser 5 ducats au bénéficiaire (LL).

Le tireur (GD) s'acquitte de sa dette de 5 ducats envers (LL) en Italie, après avoir bénéficié d'un paiement anglais de 200 sous. Le change est alors de 40 sous par ducat, soit $5 \times 40 = 200$ sous reçus pour rembourser 5 ducats.

On remarque les deux avantages principaux de la transaction :

- 1- Elle ne nécessite pas de numéraire, mais de simples inscriptions sur les livres de compte.
- 2- L'acquiescement en Italie des 5 ducats peut générer un profit lié au change. Il suffit par exemple que le change passe de $1/40$ (soit $200/40=5$) à $1/30$ (soit $200/30 = 6,66$). Le remboursement de 5 ducats empruntés laisse alors un profit de 1,66 ducats.

V-) Les problèmes généraux de la valeur de la monnaie métallique au Moyen âge, et la solution gènoise

a) la monnaie métallique médiévale (XIII^e siècle) : définition

La monnaie métallique est composée de *pièces* sans chiffres

La dénomination est réalisée :

- par référence au *poids* ou à la *taille* : le *gros d'argent*, le *petit d'or*
- ou à l'image faciale : Florin = fleur de lys ducat = doge etc...

mais sans rapport avec la qualité ou *valeur de la pièce*.

- pour l'or, le *titre ou aloi ou loi* est évalué en *carats* : or pur = 24 carats
- pour l'argent, il est exprimé en *deniers* : argent pur = 12 deniers (dans la réalité c'est moins, et la différence est appelée *le remède*)

Le *poids* ou *taille* est le nombre de pièces dans le marc. Celui-ci est l'unité de poids des métaux précieux.

Exemple : en France : le *marc* = 244 grammes. Soit le franc d'or de 64 pièces dans le marc. Son poids est égal à :

1 marc = 244 g si 64 pièces de 1F dans le marc, alors $1F = 244/64 = 3,8g$. Ce Franc est dit « *taillé 64* ».

En Angleterre et en Italie : la taille est réalisée *dans la livre, dite livre poids*

Dans tous les pays, la taille peut être réalisée dans le pur ou l'alliage.

C'est donc l'offre et la demande de métaux précieux, qui détermine au long du moyen âge la valeur des monnaies. De leur rareté, ou abondance dépend *le degrés de monétarisation de l'économie*, ainsi que l'a exposé Marc Bloch dans « *Le problème de l'or au Moyen-Age* ».

b) le problème de l'évaluation des *prix*

L'évaluation des prix dans les *comptes* utilise des *unités de compte* qui étaient des *monnaies virtuelles*. Le système monétaire le plus largement répandu est le système :
£ivre – Sou (ou Esterlin en GB) – **Deniers**, soit :

$$(\text{£})1 \rightarrow 20 (\text{S})$$

$$(\text{S})1 \rightarrow 12 (\text{D})$$

Toutefois, selon les Cités les unités de compte varient :

- en Italie (différence entre Florence, Gênes et Venise)
 - en France le double système : £,S,D « Parisis » et £,S,D de Tours ou « Tournois ».
- Ainsi que d'autres, tels les *Melgoniens* dans le Languedoc.

La difficulté du système de prix réside dans *la double valeur des pièces* :

- leur valeur *intrinsèque* définie par le poids ou taille en métal fin (*voir ci-dessus*)
- leur valeur *nominale*, c'est-à-dire en *monnaie virtuelle*.

c) la solution gênoise, et la solution générale de la « *mutation* » de la *valeur nominale des pièces de monnaie*

La solution à Gênes, est la création de deux monnaies de compte appelées « *bonne monnaie* » (moneta di banco) et « *monnaie courante* »

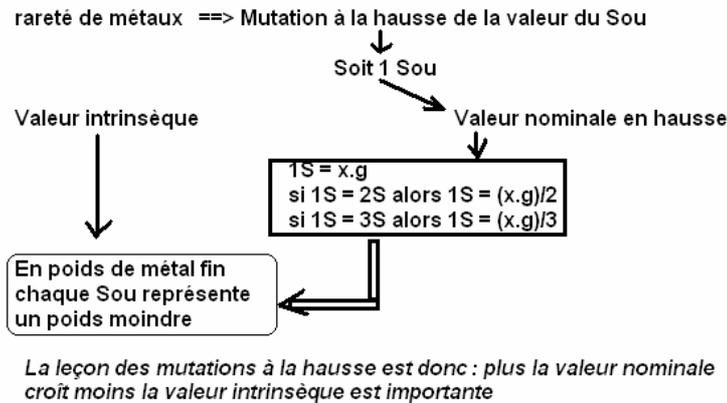


L'autre solution, présente au long du Moyen Age partout en Occident, réside dans les « *mutations des monnaies* » ou « *monétaires* ».

Les *mutations* sous forme d'*ordonnances sur les mutations*, sont des décisions Princières relatives au cours des pièces exprimées en *unités de compte*. Elles ont donc trait à *la valeur nominale*.

Elles sont prises suivant les aléas et les difficultés économiques, soit pour hausser ou baisser le cours des pièces exprimées en £, S et D. La situation la plus fréquente est celle de la rareté de métaux qui conduit à une ordonnance qui élève la valeur du Sou :

Schéma d'une mutation monétaire



-H-

Bibliographie

- J. HEERS (-1-): « *Gênes au XV^e siècle* » - Science Flammarion – 1961
- J. HEERS (-2-): « *La naissance du capitalisme au Moyen-Age – Changeurs, usuriers et grands financiers* » - Ed Perrin – 2012
- SIEVEKING : « *“Genueser Finanzwesen mit besonderer Berücksichtigung der Casa Di S. Georgio” (1898)* »
- M. BLOCH : « *Le problème de l’or au Moyen-âge* » - *Annales d’histoire économique et sociale* – N° 19 -31 ; Janvier 1933
- K. MARX : « *Le capital : Livre III – Chap XXXV et XXXVI (notamment)* »

-H-

COMPLEMENT AU PARAGRAPHE III) ci-dessus¹⁵

Le commerce mondial de Gênes et les principaux monopoles : Les 8 marchandises principales, leurs sources, et leur circulation ou destination.

(-La Lettre « M » signifie « Monopole » ou « quasi monopole »)

¹⁵ Cette liste non exhaustive illustre l’Empire d’Orient génois.. Elle doit être complétée par de nombreux autres commerces (par exemple *la route de la laine*). On peut se reporter aux auteurs cités en bibliographie.

<i>Marchandises</i>	<i>Source</i>	<i>Circulation</i>
SEL (M)	Castille – Ibiza - Provence	Méditerranée occidentale – Flandres - Angleterre
GRAINS : BLE (M)	Essentiellement blé russe (Crimée, plaine du Danube, mer d'azov) et turc (mer noire), Phocée et Chypre (Méditerranée orientale). Ouest italien, Sicile, Provence, Afrique du Nord, (Méditerranée occidentale). Flandres (Atlantique).	Transit par Gênes, Chio, et la Méditerranée occidentale.
ALUN (M) (*)	Chio	Contre drap gênois et anglais
PASTEL (*)	Italie	Angleterre, Flandres
ESCLAVES	Mer noire, Caspienne Caffa et Tana	Monde musulman (Afrique, Egypte, Turquie Chio
SOIE	Comptoirs de la Mer noire et « route mongole » (Chine) Iran (tapis et draps)	Orient méditerranéen Méditerranée occidentale Chio
EPICES	Inde et Asie du Sud Est Turquie (Brousse et Pera) Syrie (Damas)	Orient Méditerranée
OR (M)	Route africaine vers l'or du Soudan par le Touat	Méditerranée

(*) Ces marchandises sont des matières premières indispensables à une activité florissante : **la teinturerie**, orientée aussi vers le luxe (ex : drap de soie gênois ou « tierciopeli »). Elles appartiennent à un ensemble : « pastels, aluns, potasses, cendres, tanin, tout ce qui est nécessaire et opportun pour teindre des draps » (Heers -1- , P.191).

La Période principale : la fin de l'empire gênois d'Orient, puis de la suprématie italienne

Le milieu du XV^e provoque un changement complet : 1453 : (Prise de Constantinople), 1456-58 (Prise de Phocée et des îles gênoises, et perte de l'alun). « *L'Orient n'est plus indispensable* » et un **glissement général vers l'Occident se produit** : monde musulman d'Afrique (dont les sources de l'or), péninsule ibérique (Cadix, Séville), nouvelles terres, et îles atlantiques (Madère, Canaries).

Nouveau commerce initié par la circulation de l'alun italien de Tolfa (vers Bruges), et le pastel de Lombardie. La rivalité Gênes (monde Atlantique) et Venise (monde méditerranéen) est le reflet de ce changement.

Mais à la fin du XV^e, la suprématie italienne (Gênes, Venise) prend fin. **Les grandes découvertes** voient émerger les pays montants : Portugal, Pays Bas, Espagne et Angleterre. Elles furent principalement l'œuvre de : **Barthélémy Diaz** (Cap de Bonne Espérance-1488), **Christophe Colomb** (Amérique-1492), **Vasco de Gama** (Inde-1498), **Alvarez Cabral** (Brésil-1500), **Balboa** (Pacifique-1513).